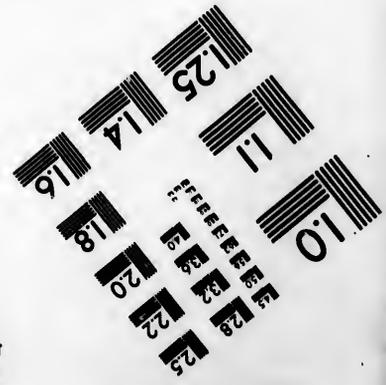
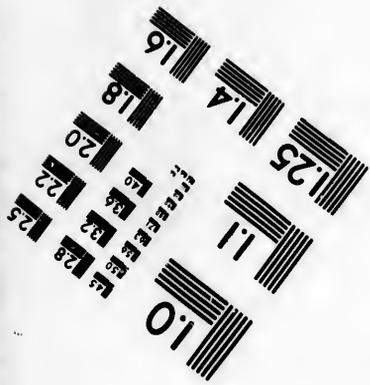
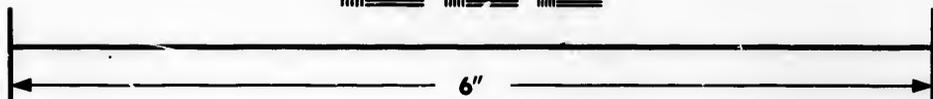
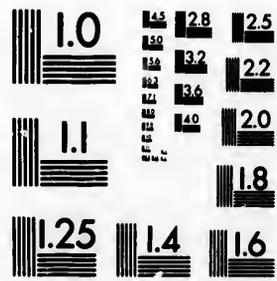


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
LE 28
E 32
E 36
E 40
E 44
E 48
E 52
E 56
E 60
E 64
E 68
E 72
E 76
E 80
E 84
E 88
E 92
E 96
E 100

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

11
10
01
57

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

lire
détails
des du
modifier
er une
filmage

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

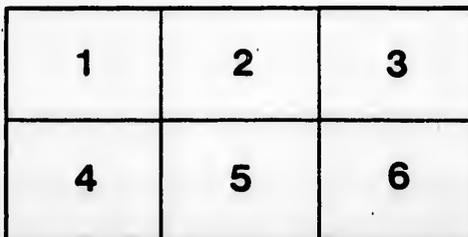
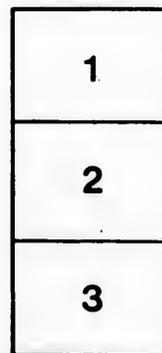
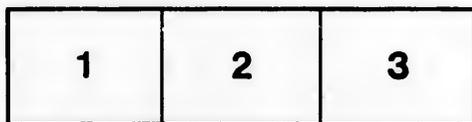
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de :

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

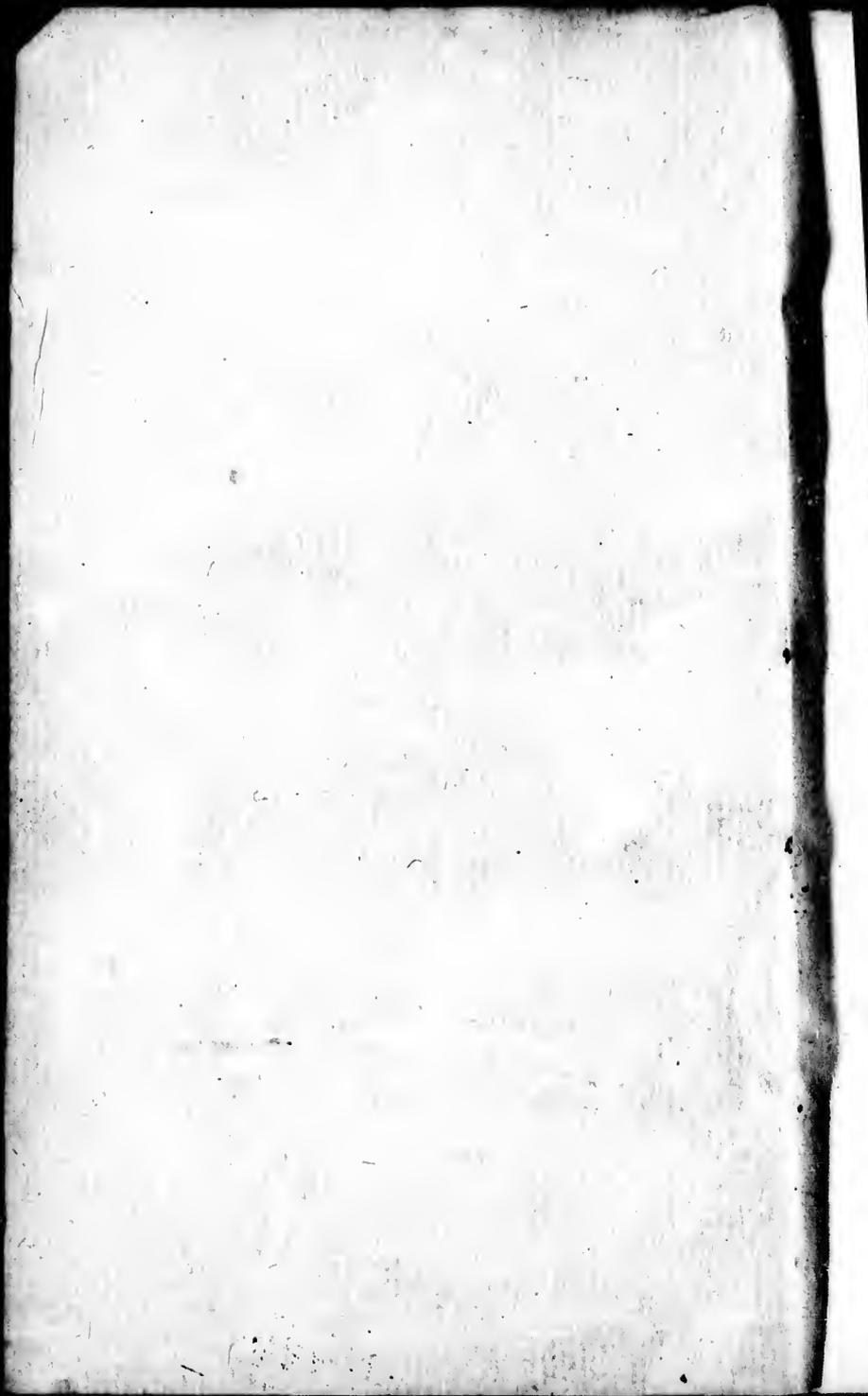
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à

32X



L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

Pro
p
L
L
L

267

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, Principal
de l'Université d'Edimbourg, &
Historiographe de Sa Majesté Bri-
tannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLAIS;

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Imprimé le 17 86.

Obtenu en échange de la Bibliothèque
du Séminaire de Miss. de Québec

À PARIS;

Chez PISSOT, Libraire, Quai des
Augustins.

M. DCC. LXXX.

Avec approbation & privilege du Roi



ibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

5

AVERTISSEMENT.

M. ROBERTSON avoit désiré que son Histoire de l'Amérique fût traduite en François par l'Écrivain qui a traduit son Histoire de Charles-Quint. Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance ; mais des raisons particulieres ne lui ont pas permis d'entreprendre seul ce travail. Un excellent Écrivain, très-familiarisé avec la Langue Angloise, mais qui a désiré de n'être point nommé, a bien voulu se charger de la moitié de l'entreprise.

Les deux Traducteurs se sont attachés à faire disparaître, autant qu'il leur a été possible, l'inégalité de ton qui devoit résulter de la différence de style. Ils osent se flatter d'avoir en général rendu

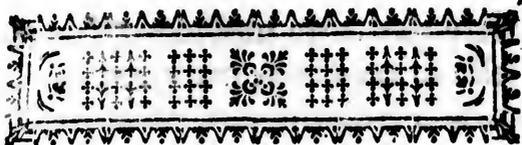
*avec fidélité non-seulement l'esprit
& le sens de l'Auteur, mais même
le caractère de son style.*

*Ils se croient dispensés de faire
l'éloge de cette Histoire de l'A-
mérique : l'importance du sujet,
le nom de l'Auteur, la célébrité
de ses premiers Ouvrages, le
grand succès que celui-ci a eu en
Angleterre, ont prévenu l'em-
pressement du Public, plus effica-
cement que ne peuvent le faire les
louanges toujours suspectes des
Traducteurs.*



L'esprit
s même

le faire
e l'A-
sujet,
l'ébrité
s, le
eu en
l'em-
effica-
ire les
s des



P R É F A C E
DE L'AUTEUR.

EN remplissant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'histoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies Britanniques m'a obligé à changer de dessein. Pendant que ces colonies sont engagées dans une guerre civile avec la Grande Bretagne, des recherches & des spéculations sur d'anciennes formes de gouvernement & de législation qui n'existent plus, ne pourroient être intéressantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque ma-

niere que cette malheureuse querelle se termine , on verra naître dans l'Amérique septentrionale un nouvel ordre de choses , & les affaires y prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'appaise , & qu'un gouvernement régulier s'établisse : alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage , dans laquelle je suis déjà assez avancé ; & en y joignant l'Histoire des colonies Portugaises à celle des établissemens des autres nations de l'Europe dans les isles d'Amérique , j'aurai complété mon plan.

Les quatre Volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les colonies Espagnoles y ont faits. Cette partie de l'Histoire d'Amérique en est non-seulement la plus brillante ;

DE L'AUTEUR. 9

elle est encore tellement détachée du reste, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du sujet. Comme les principes & les maximes des Espagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque sorte par toutes les nations de l'Europe, sont développés dans cette partie de mon Ouvrage, elle servira d'introduction à l'Histoire des autres établissemens Européens en Amérique, & elle répandra sur cet objet intéressant des connoissances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuses.

En décrivant les exploits & les institutions des Espagnols dans le nouveau monde, je me suis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai souvent rapporté des faits qu'ils paroissent avoir ignorés. Je

10 P R É F A C E

dois au Public d'indiquer les sources d'où j'ai tiré les informations qui m'autorisent ou à placer les événemens dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle sur leurs causes & leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occasion de témoigner ma reconnoissance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs secours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Espagne que je devois attendre les éclaircissemens les plus essentiels, à l'égard de cette premiere partie de mon Ouvrage, j'ai regardé comme une circonstance heureuse pour moi de voir nommer à l'ambassade de Madrid Mylord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu personnellement de lui, & je devois tout espérer de son caractère naturellement généreux & obligeant.

DE L'AUTEUR. II

Quand je m'adressai à lui , l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fit toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je desirois ; & en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove , chapelain de son ambassade , à se charger de la conduite de mes affaires en Espagne , je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans , avec une activité , une persévérance & une connoissance de la matiere , qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres Espagnols que j'ai consultés ;

& comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizième siècle , & qui sont devenus très-rares , la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'est à ses soins & à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs manuscrits importans qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés en vain dans les Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove , je lui envoyai une liste de questions relatives aux coutumes & à la politique des naturels de l'Amérique & à plusieurs institutions des établissemens Espagnols ; j'avois eu soin de présenter ces questions de manière qu'un Espagnol pût y répondre sans rien dire qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes

E
bre il y
été im-
ent du
ont de-
occupa-
ni avoir
& de
z à fon
ble des
ufcrits
nt des
'aurois
s Ou-
gé par
ve, je
stions
à la
Amé-
ntions
; j'a-
ces
a Ef-
rien
tiqué
mes

DE L'AUTEUR. 13
demandes en Espagnol, & il a
obtenu de différentes personnes
qui avoient résidé dans la plupart
des colonies Espagnoles, des
éclairciffemens qui m'ont été du
plus grand secours.

Malgré ces avantages singuliers,
c'est à regret que je me vois
obligé d'ajouter que le succès de
mes recherches en Espagne doit
être attribué uniquement à la
bonté particulière de quelques in-
dividus & non à aucune facilité
qui m'ait été donnée par autorité
publique. Par un arrangement
bizarre de Philippe II, tous les
registres de la monarchie Es-
pagne sont déposés dans l'*Ar-
chivo de Simancas*, près de Val-
ladolid, à la distance de cent
vingt milles du siege du gouver-
nement & des cours suprêmes de
justice. Les papiers relatifs à l'A-
mérique, particulièrement ceux
qui méritoient le plus mon at-

tion , parce qu'ils regardent la première époque de l'histoire du nouveau monde , remplissent , dit-on , une des plus grandes chambres de l'*Archivo* , & composent huit cens soixante-treize liasses. Comme je crois posséder en partie le degré d'industrie nécessaire à un historien , la perspective d'un semblable trésor excita en moi la curiosité la plus ardente ; mais je n'ai joui que de la perspective.

L'Espagne , par un excès de précaution , a constamment jeté un voile sur ses opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers sur-tout avec un soin particulier. L'*Archivo* de Simancas n'est pas ouvert , même aux nationaux , sans un ordre exprès de la cour ; & , après l'avoir obtenu , on ne peut pas copier des papiers sans payer des frais de bureau si exorbitans , que

C E
gardent la
histoire du
complissent,
grandes
& com-
te-treize
posséder
strie né-
la pers-
trésor
la plus
que de

accès de
nt jetté
ons en
e aux
n soin
le Si-
même
ordre
après
ut pas
er des
, que

DE L'AUTEUR. 15

la dépense excède les sacrifices qu'on peut faire à une simple curiosité littéraire. Il faut espérer que les Espagnols sentiront un jour que cet esprit mystérieux est aussi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je suis persuadé que si l'on pouvoit approfondir plus en détail les premières opérations de l'Espagne dans le nouveau monde, quelque reprehensibles que pussent paroître les actions des individus, la conduite de la nation se montreroit sous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des dispositions bien différentes. Après avoir fait chercher sans succès en Espagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après son débarquement dans l'empire du Mexique & qui

16 P R É F A C E.

n'a pas encore été publiée , il me vint dans l'idée que cet empereur étant près de partir pour l'Allemagne dans le tems que les députés de Cortès arriverent en Europe , il étoit possible que la lettre dont ils étoient chargés se fût conservée dans la bibliothèque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith (*aujourd'hui ministre d'Angleterre à Vienne*), qui m'honore depuis long - tems de son amitié , & j'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'à sa sollicitation Sa Majesté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie , non-seulement de cette lettre si on la trouvoit , mais aussi de tous les papiers qui pourroient jeter quelque jour sur l'Histoire de l'Amérique. La lettre de Cortès n'est pas dans la bibliothèque impériale ; mais on y trouve une copie

C E.
liée, il me
empereur
pour l'Alle-
de les dé-
erent en
le que la
chargés se
iotheque
commu-
alier Ro-
ourd'hui
Vienne),
g - tems
bientôt
à sa fol-
mpériale
er qu'on
on-seu-
on la
ous les
er quel-
Amé-
s n'est
impé-
copie

DE L'AUTEUR. 17
authentique & légalisée par un
notaire, de celle qui fut écrite
par les magistrats de la colonie
qu'il avoit établie à la Vera-Cruz :
on a eu la bonté de la transcrire
& de me l'envoyer. Cette lettre,
non moins curieuse & aussi peu
connue que celle qui avoit été
l'objet de mes recherches, ne
m'est parvenue qu'après l'impres-
sion de cette partie de mon his-
toire, à laquelle elle se rapporte ;
mais j'en ai cité ce qu'elle con-
tient de plus intéressant à la fin
des notes du dernier Volume.
J'ai reçu en même - tems une
lettre de Cortès qui contient une
longue relation de son expédition
à Honduras, & sur laquelle je
n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire
d'entrer dans aucun détail par-
ticulier. On m'a envoyé aussi de
Vienne des peintures Mexicaines
très-curieuses, dont on trouvera
la description à la fin de cet Ou-
vrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même succès dans mes recherches à Saint - Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique , il m'étoit essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes , dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage , en 1741 , Muller & Gemelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Russie cachoit soigneusement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs, & qu'elle souffroit que le Public fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paroïssoit incompatible avec les sentimens généreux , la grandeur d'ame & la protection accordée

DE L'AUTEUR. 19

aux sciences , qui distinguent la Souveraine actuelle de Russie , & je ne pouvois appercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclairciffemens sur les dernieres tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie & l'Amérique. Mon savant compatriote , le docteur Rogerson , premier médecin de l'Impératrice, présenta ma requête à Sa Majesté Impériale , & non-seulement elle défavoua toute idée de mystere , mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine Krenitzin , qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741, fût traduit, & que la carte originale en fût copiée pour mon usage. En les consultant , je suis parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes

20 P R É F A C E

Russes , plus satisfaisante que ce qu'on a jusqu'ici présenté au Public.

J'ai reçu aussi d'ailleurs des instructions très-utiles & importantes. M. le chevalier de Pinto, ministre de Portugal à la cour Britannique , qui a commandé plusieurs années à Matagrosso, établissement Portugais dans l'intérieur du Brésil, où les Indiens sont en grand nombre & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens , a bien voulu m'envoyer des réponses très-satisfaisantes à plusieurs questions sur le caractère & les institutions des naturels de l'Amérique, que j'avois été encouragé à lui adresser par la politesse avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponses m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup

C E
ante que ce
présenté au

urs des inf-
& impor-
de Pinto,
à la cour
ommandé
tagrosso,
dans l'in-
es Indiens
où leurs
été peu
erce avec
n voulu
rès-satis-
tions sur
ions des
que j'a-
adresser
uelle il
de qui
n nom.
vaincu
aucoup

DE L'AUTEUR. 21
d'attention & de discernement
les objets curieux que sa posi-
tion avoit offerts à sa vue , & je
l'ai souvent suivi comme un de
mes meilleurs guides.

M. Suard , qui par l'élégante
traduction qu'il a publiée de mon
*Histoire du regne de Charles-
Quint*,* a procuré à cet Ouvrage
l'accueil favorable qu'il a reçu
sur le continent , m'a envoyé des
réponses aux mêmes questions ,
rédigées par M. de Bougainville,
qui a eu occasion d'observer les
naturels de l'Amérique septen-
trionale , & par M. Godin le
jeune , qui a résidé pendant
quinze ans parmi les Indiens à
Quito & vingt ans à Cayenne.
Celles-ci sont d'autant plus pré-
cieuses , qu'elles ont passé sous
les yeux de M. de la Condamine
qui , peu de semaines avant sa
mort , y fit quelques additions
qu'on peut regarder comme

* Se trouve chez Pissot , Lib. quai des Augustins



22 P R É F A C E

dernier effort de cet amour pour les sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à MM. Hawley & Brainerd, deux missionnaires protestans employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui prouvent une grande connoissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de M. Guillaume Smith, auteur d'une histoire intéressante de la nouvelle Yorck, quelques éclaircissemens utiles. En traitant l'Histoire de nos colonies de l'Amérique septentrionale, j'aurai occasion de reconnoître tout ce que je dois à plusieurs habitans de ces colonies.

Dans la collection précieuse

C E
amour pour
npli l'espace

se font pas
région de
rneur Hut-
de recom-
ns à MM.
deux mis-
employés
nq nations.
e me faire
ivent une
es peuples
sages. J'ai
e Smith,
téressante
quelques
n traitant
s de l'A-
, j'aurai
e tout ce
habitans

précieuse

DE L'AUTEUR. 23

de voyages, rassemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-rares, & particulièrement deux grands volumes de mémoires, moitié manuscrits & moitié imprimés, qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies Espagnoles & sur les différens projets pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenoit autrefois à la bibliothèque de Colbert, c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

J'ai lu tous ces livres & ces manuscrits avec l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au Public, & j'ai cherché à

constater , par des citations ; l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis sur la nature des ouvrages historiques , plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événemens de son tems obtient une confiance proportionnée à l'opinion que le Public a conçue de sa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les événemens d'un tems éloigné n'a aucun droit à la confiance du Public , à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités il pourra publier des récits amusans , mais on ne dira pas qu'il ait écrit une histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentimens par l'opinion d'un auteur à qui ses recherches laborieuses , son érudition & son discernement ont donné avec
justice

C E
citations ;
ce que j'a-
his sur la
storiques ,
que cette
re. L'hif-
vénemens
confiance
on que le
éracité &
us d'être
décrit les
éloigné
confiance
qu'il ne
es à l'ap-
Sans ces
blier des
ne dira
histoire
onfirmé
opinion
cherches
& son
é avec
justice

DE L'AUTEUR. 25
justice un rang distingué parmi
les premiers historiens de ce siècle
(1). Encouragé par son autorité,
j'ai publié un catalogue des livres
Espagnols que j'ai consultés. Cet
usage étoit commun dans le
dernier siècle, & on le regardoit
comme la preuve d'une exactitude
louable de la part d'un auteur :
aujourd'hui on l'attribuera peut-
être à une vaine ostentation ;
mais, comme plusieurs de ces li-
vres sont inconnus dans la Grande
Bretagne, les renvois au bas de
chaque page auroient occupé
trop de place, puisqu'il auroit
fallu insérer les titres en entier.
Tous ceux qui voudront me
suivre dans la même route, trou-
veront ce catalogue très-utile.

(1) M. Gibbon, auteur d'une excellente
*Histoire de la décadence & de la chute de
l'empire Romain*, dont il vient de paroître
une traduction Françoisé écrite avec beau-
coup de fidélité & d'élégance, par M. Le-
clerc de Sepichènes.

26 P R É F A C E.

Mes Lecteurs observeront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode Espagnole de compter par *pezos*. Le *pezo fuerte* ou *duro*, est le seul qui soit connu en Amérique, & c'est celui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le *pezo fort* a varié, ainsi que les autres monnoies, dans sa valeur numérique; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légères variations & de l'évaluer à quatre chelins six sous de notre monnoie (*environ 5 liv. 2 sols tournois*). Il faut cependant se souvenir que dans le seizième siècle, la valeur effective d'un *pezo*, c'est-à-dire, la quantité de travail qu'il représentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

C E.
eront qu'en
argent , j'ai
a méthode
r par *pezos*.
uro , est le
Amérique,
ntend tou-
une somme
Le *pezo*
e les autres
valeur nu-
u conseillé
pte de ces
e l'évaluer
s de notre
liv. 2 sols
endant se
seizieme
tive d'un
quantité de
oit , ou
il étoit
à six fois
e l'est au



T A B L E

D E S S O M M A I R E S.

L I V R E I.

PROGRÈS de la navigation parmi les anciens. — Leurs découvertes ont préparé celles des modernes. — Imperfection de la navigation & de la géographie parmi les anciens. — Doctrine des zones. — L'irruption des nations barbares arrête le progrès des nouvelles découvertes. — Connoissance de la géographie conservée en Orient & parmi les Arabes. — Renaissance du commerce & de la navigation en Europe. — Ils sont favorisés par les Croisades. — Etendus par les voyages en Orient. — La navigation perfectionnée par l'invention de la boussole. — Premier plan régulier pour faire des découvertes , formé par les Portugais. — Etat du Portugal. — Projets du prince Henry. — Foiblesse de ses premières tentatives. — Les Portugais s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique. — Espérance de s'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. — Tentatives qu'on fait pour y parvenir. — Apparences de succès.

L I V R E II.

Naissance & éducation de Colomb. —

B ij

Il acquiert des connoissances sur la navigation au service des Portugais. — Forme le projet de se rendre aux Indes orientales en naviguant à l'ouest. — Son système est fondé sur les idées des anciens & sur la connoissance qu'il a de leur navigation — ainsi que sur les découvertes des Portugais. — Ses négociations avec différentes cours. — Obstacles qu'il trouve à celle d'Espagne. — Son premier voyage pour faire des découvertes. — Difficultés qu'il rencontre. — Ses succès. — Il retourne en Espagne. — Etonnement que causent ses découvertes. — Les droits de l'Espagne sur le nouveau monde confirmés par le pape. — Second voyage de Colomb. — Il forme une colonie. — Ses nouvelles découvertes. — Guerre avec les Indiens. — Première taxe qu'on leur impose. — Troisième voyage de Colomb. Il découvre le continent de l'Amérique. — Etat de la colonie Espagnole. — Fautes commise par les Espagnols dans les établissemens de leur première colonie. — Voyage des Portugais aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. — Effets qu'il produit. — Découvertes faites dans le nouveau monde par des particuliers. — Nom d'Amérique donné au nouveau monde. — Intrigues contre Colomb. — Il est disgracié & conduit les fers aux pieds en Espagne. — Quatrième voyage de Colomb. — Ses découvertes. — Ses désastres. — Sa mort.

DES SOMMAIRES. 29

L I V R E I I I.

Etat de la colonie d'Hispaniola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Espagnols. — Mauvais reglemens sur la condition des Indiens. — Dépérissement de ce peuple. — Découvertes & établissemens. — Première colonie établie sur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — De la mer du sud. — Grandes espérances que l'on conçoit de ces découvertes. — Causes de leur peu de succès pendant quelque tems. — Discussion sur la maniere de traiter les Indiens. — Décisions contraires. — Zele des ecclésiastiques, & particulièrement de Las Casas. — Conduite singuliere de Ximenès. — Negres transportés en Amérique. — Idée d'une nouvelle colonie présentée par Las Casas. — On lui permet de la suivre. — Son mauvais succès. — Découvertes faites vers l'ouest. — Celle de Yucatan. — De Campêche. — De la nouvelle Espagne. — Préparatifs pour envahir cette dernière province.

L I V R E I V.

Tableau de l'Amérique lors de sa première découverte; des mœurs & de la politique de ses habitans. — Vaste étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle présente à la vue. — Ses montagnes. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelle en est la cause. — Son défaut de

culture. — L'air y est mal-sain. — Ses animaux. — Son sol. — Recherches sur la population de l'Amérique. — Différentes hypothèses à ce sujet. — Quelle est celle qui paroît la plus probable. — Etat & caractère des Américains. — Ils se trouvoient tous dans un état sauvage , excepté les Mexicains & les Péruviens. — On borne ces recherches aux peuples qui n'étoient point civilisés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations sur l'état de ces peuples. — Causes de ces difficultés. — Méthode observée dans ces recherches. — I. Constitution physique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domestique. — IV. Leur état civil & politique. — V. Système de guerre & de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & institutions religieuses. — VIII. Usages singuliers qui ne peuvent être rangés sous aucun des articles précédens. — IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

L I V R E V.

Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne par Cortès.

L I V R E V I.

Histoire de la conquête du Pérou par Pizarre. — Et des dissensions & guerres civiles des Espagnols dans ce pays. — Origine , progrès , suite de ces dissensions.

DES SOMMAIRES. 34

LIVRE VII.

Tableau des institutions & des mœurs des Mexicains. & des Péruviens. — Ces peuples regardés comme civilisés en comparaison des autres Américains. — Origine récente des Mexicains. — Faits qui prouvent à quel point ils étoient civilisés. — Examen de leur politique dans ses différentes branches. — Faits qui démontrent les foibles progrès de leur civilisation. — Idée qui doit naître de la comparaison de ces faits contradictoires. — Esprit de leur religion. — L'empire du Perou est plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étoit fondée sur la religion. — Effets singuliers qui en résultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins. — Ponts. — Bâtimens. — Leur esprit peu guerrier. — Tableau des autres possessions Espagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chili. — Tucuman. — Royaume de Tierra - Firme. — Nouveau royaume de Grenade.

LIVRE VIII.

Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Espagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établissement. — Elle n'a été la suite d'aucun système politique. — Ni de la religion. — Nombre des Indiens

al-sain. — Ses
Recherches sur
— Différentes
Quelle est celle
— Etat & ca-
ls se trouvoient
, excepté les
. — On borne
s qui n'étoient
s qu'on trouve
ur l'état de ces
difficultés. —
recherches. —
es Américains.
uelles. — III.
V. Leur état
ème de guerre
Arts qui leur
& institutions
singuliers qui
s aucun des
te générale de

la nouvelle

du Pérou par
& guerres
de pays. —
diffensions.

qui s'y trouvent actuellement. — Maximes fondamentales qui ont servi de base au système de l'établissement des colonies Espagnoles. — Condition des différentes especes d'hommes dans ces colonies. — Des Chapetones. — Des Créoles. — Des Negres. — Des Indiens. — Etat civil & politique du clergé. — Caractere du clergé séculier & régulier. — Foibles progrès du christianisme parmi les Indiens. — Les mines sont le principal objet de l'attention des Espagnols. — Maniere de les exploiter. — Leur produit. — Effets qui suivent l'encouragement de cette espece d'industrie. — Autres productions de l'Amérique Espagnole. — Premiers effets qui résultent en Espagne de ce nouveau commerce. — Pourquoi les colonies Espagnoles n'ont pas été aussi utiles à leur métropole que celles des autres nations. — Fautes commises par l'Espagne dans ses reglemens pour ce commerce, — qui est borné à un seul port, — & qui ne se fait que par les flottes annuelles. — Commerce de contrebande. — Dépérissement de la population & de la richesse en Espagne. — Remedes proposés. — Sages réglemens des princes de la maison de Bourbon. — On adopte un nouveau système plus sage. — Effets avantageux qui en résultent. — Revenus que l'Espagne tire de l'Amérique. — D'où ils proviennent. — A combien ils montent.

Fin de la Table des Sommaires.



L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE PREMIER.

LES hommes ne font parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occasion de leur première dispersion générale ; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations & le tems où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces tems reculés, assez de lumières pour nous mettre en état de

La terre se peuple lentement.

suivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des sociétés.

Pre-
mieres-
émigra-
tions par
terre.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premières émigrations des hommes se firent toutes par terre. L'Océan, qui par-tout environne la terre habitable, & les différens bras de mer qui séparent une région de l'autre, quoique destinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme & pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avoit renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long espace de tems que les hommes tenterent de franchir cette formidable barriere, & acquirent assez d'habileté & d'audace pour se livrer à la merci des vents & des vagues & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées & inconnues.

Premiers
essais de
naviga-
tion.

La navigation & la construction des vaisseaux sont des arts si délicats & si compliqués qu'on a eu besoin de l'industrie & de l'expérience de plu-

R E
titude les pro-
dans l'enfance
cturer cepen-
émigrations
tes par terre.
environne la
différens bras
ne région de
és à faciliter
re les pays
bord n'avoir
er la marche
marquer les
du globe où
é. Nous de-
qu'après un
les hommes
formidable
assez d'ha-
livrer à la
vagues &
al, dans la
es régions
onstruction
si délicats
u besoin de
ce de plu-

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 35

siècles, pour leur donner quel-
que degré de perfection. Du radeau
ou du canot qui le premier servit à
faire passer à un Sauvage la rivière
qui l'arrêtoit dans sa chasse, jusqu'à
la construction d'un vaisseau capable
de transporter avec sûreté une foule
nombreuse à une côte éloignée, le
progrès de l'industrie a dû être pro-
digieux. Il a fallu faire bien des efforts,
tenter bien des expériences, em-
ployer beaucoup de travail & d'a-
dresse pour venir à bout de cette
grande & difficile entreprise. L'état
d'imperfection où se trouve la naviga-
tion chez les Peuples qui ne sont pas
encore civilisés, justifie l'idée que
nous donnons ici de ses progrès, &
prouve clairement que dans les pre-
miers tems l'art n'étoit pas assez
avancé pour mettre les hommes en
état d'entreprendre de longs voyages
ou de tenter au loin des découvertes.

Mais dès que l'art de la navigation
fut connu, il s'établit parmi les
hommes un nouveau genre de cor-
respondance : voilà l'époque où nous
devons placer le commencement de
cette communication entre les Peuples

Intro-
duction
du com-
merce.

qui mérite le nom de commerce. La civilisation doit être assez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété & en avoir fixé les principes avec assez de précision pour connoître le plus simple de tous les contrats, celui d'échanger en troc une denrée grossiere contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorsque chaque individu sentit qu'il avoit un droit exclusif à posséder ou aliéner tout ce qu'il avoit acquis par son travail & par son adresse, ses propres besoins & son industrie lui suggérèrent bien-tôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions & ses jouissances, en disposant de ce qu'il avoit de superflu pour se procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit & s'établit parmi les membres de la même société ; ils découvrirent ensuite par degrés, que des tributs voisins possédoient ce qui leur manquoit, ou jouissoient de quelque commodité qu'ils desiroient de par-

E
mmerce. La
ez avancée
evienne un
rance ; car
acquis déjà
avoir fixé
e précision
ple de tous
ger en troc
une autre.
nt une fois.
vidu sentit
à posséder
oit acquis
adresse ,
industrie
a nouveau
quisitions.
ant de ce
r se pro-
e agréable
es autres.
s'intro-
membres
uvrirent
s tributs
ur man-
quelque
de par-

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 37

rager. Il se forma alors un commerce avec les autres tributs ou nations, de la même manière & sur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt & les besoins mutuels des différentes peuplades leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduisirent insensiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas s'établir un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le sol & le climat étant à peu près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher & leur donneroit un grand prix. C'est la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès-lors, les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouis-

fance aux régions les plus lointaines : La communication entre les Peuples s'étendit à mesure que la connoissance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de se répandre. L'ambition des conquêtes & le besoin de se procurer de nouveaux établissemens ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le desir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité : il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays , dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation , qui seule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grande source de découvertes , le commerce s'ouvrit des mers inconnues , pénétra dans des régions nouvelles , & contribua plus qu'aucune autre cause à faire connoître aux hommes la situation , la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant , quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde , quoique la civilisation eût fait de grands progrès , & que les sciences & les arts fussent

cultivés avec autant d'ardeur que de succès , la navigation resta si imparfaite qu'à peine pouvoit-on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

La construction des vaisseaux chez les anciens étoit extrêmement grossière, & la maniere de les manœuvrer n'étoit pas moins défectueuse. Ils ignoroient entierement quelques-uns des grands principes & des opérations principales , qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connoissoient à la vérité cette propriété de l'aimant par laquelle il attire le fer ; mais la propriété , plus merveilleuse & plus importante qui le dirige vers le pole, avoit entierement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidele , qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des mers , pendant l'obscurité de la nuit & quand le ciel est obscurci par les nuages , les anciens n'avoient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil & des étoiles. Leur navigation étoit par conséquent incertaine & timide ;

Imperfection de la navigation chez les anciens.

rarement oſoient-ils perdre de vue la terre ; ils ſe traînoient le long des côtes , retardés par tous les obſtacles , expoſés à tous les dangers qu'entraînoit cette manière de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujourd'hui en quelques ſemaines : même dans les climats les plus doux & dans les mers les moins orageuſes , c'étoit ſeulement pendant l'été que les anciens ſe haſardoient à ſortir de leurs ports. Le reſte de l'année ſe perdoit dans l'inaction : on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents & des vagues (1).

Dans l'état d'imperfection où étoient la ſcience & la pratique de la navigation , c'étoit donc une entrepriſe auſſi difficile que dangereuſe , de ſe porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obſtacles ; les Egyptiens , peu de tems après l'établiſſement de leur monarchie , établirent , dit-on , un trafic entre le golfe ara-

Navi-
gation &
commer-
ce des
Egyp-
tiens.

(1) Vegetius, de Re milit. Lib. IV.

bique ou la mer rouge & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiroient de l'Orient étoient transportées par terre du golfe arabique jusqu'au bord du Nil, & descendoient cette riviere jusqu'à la Méditerranée; mais l'attention que les Egyptiens donnerent dans les premiers tems au commerce, ne fut pas de longue durée; la fertilité du sol & la douceur du climat leur fournissoient toutes les choses nécessaires & agréables, avec une profusion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays: aussi ce peuple, dont les idées & les institutions différent presque en tout point de celles des autres peuples, eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers; en conséquence les Egyptiens ne sortirent bien-tôt plus de leur pays; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies & des profanes; ils fortifierent leurs ports & n'y admirent aucun étranger (1); ce ne fut que lors du déclin

(1) Diod. Sicul. *Lib. 1*, pag. 78, *Ed. Wesselingi*. *Amst.* 1756. Strabo, *Lib. XVII*, pag. 1142, *Ed. Amst.* 1707.

de leur puissance qu'ils rouvrirent leurs ports , reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phé-
niciens.

Le caractère & la situation des Phéniciens étoient aussi favorables à l'esprit de commerce & de découverte , que ceux des Egyptiens y étoient contraires : leurs mœurs & leurs institutions n'étoient distinguées par aucune particularité marquée ; ils n'avoient aucune forme de culte , aucune superstition contraire à la sociabilité ; ils pouvoient enfin , sans scrupule & sans répugnance , se mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils possédoient n'étoit ni grand ni fertile : le commerce étoit donc l'unique source qui pouvoit leur donner la puissance & la richesse ; aussi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoisse chez les anciens. Le génie de ce peuple , la nature de son gouvernement , l'esprit de ses loix , se rapportoient entièrement au même but : c'étoit une nation de marchands , qui prétendit à l'empire de la mer &

R E

s rouvrirent
& rétablirent
on avec les

situation des
favorables à
de décou-

Egyptiens y
mœurs &
t distinguées
marquée; ils

e culte, au-
re à la so-

enfin, sans
ce, se mêler

e territoire
ni grand ni
t donc l'u-

eur donner
; aussi les
Tyr éta-

lus étendu
connoisse
ie de ce

gouverne-
se rap-
ême but :
rchands,
la mer &

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 43

qui l'obtint. Leurs vaisseaux fré-
quenterent tous les ports de la Mé-
diterranée; ils osèrent même franchir
les anciennes limites de la navigation,
& passant le détroit de Gadès, ils
visiterent les côtes occidentales de
l'Espagne & de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils
aborderent, ils établirent des colonies,
& communiquèrent aux grossiers ha-
bitans du pays quelque connoissance
de leurs arts & de leur industrie.
Tandis que d'un côté ils pouvoient
leurs découvertes au nord & à l'ouest,
ils ne négligerent pas de pénétrer dans
les régions plus riches & plus fertiles
de l'est & du midi. Après s'être rendus
maîtres de plusieurs ports commodes
au fond du golfe arabe, ils éta-
blirent, à l'exemple des Egyptiens,
une correspondance régulière avec
l'Arabie & le continent de l'Inde
d'une part, & avec la côte orientale
d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de
ces contrées différentes denrées pré-
cieuses, inconnues au reste du monde,
& pendant un long période de tems
jouirent seuls de cette branche lu-
crative de commerce (1).

(1) Voyez la NOTE I, à la fin de ce vol.

Des Juifs. Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils avoient établi sur la mer rouge, exciterent leurs voisins les Juifs, sous les regnes prosperes de David & de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête d'Idumée, qui s'étend le long de la mer rouge, en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équippa des flottes qui, sous la conduite de pilotes Phéniciens, naviguerent de la mer rouge à Tarsis & Ophir, qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs: ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse & la magnificence dans le royaume d'Israël (1). Les institutions singulieres, que le divin Législateur des Juifs avoit établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de

(1) Voyez un Mémoire sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXX, pag. 83.

l'idolatrie en le séparant des autres , lui avoient donné un caractère national , incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers , que le commerce exige. L'esprit infociable des Juifs , joint aux désastres qui tomberent sur le royaume d'Israël , empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux ; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Si l'instruction & les exemples des Des Car: Phéniciens ne furent pas assez puissans thaginois; pour modifier les mœurs & le caractère des Juifs & lutter contre la tendance de leurs loix , il n'en fut pas de même des Carthaginois qui , descendans des Phéniciens , reçurent d'eux l'esprit de commerce , & s'y adonnerent , ainsi qu'aux arts de la navigation , avec une ardeur , une industrie & un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bien-tôt la rivale de Tyr , & la surpassa ensuite en puissance & en richesse ; mais il ne paroît pas qu'elle

E
que les Phé-
commerce
tabli sur la
urs voisins
rosperes de
treprendre
Ils y réus-
quête d'I-
de la mer
ance qu'ils
n , roi de
flottes qui,
héniciens,
ge à Tarsis
nt étoient
l'Afrique ,
teurs : ces
des car-
es répan-
esse & la
ume d'Is-
gulieres ,
des Juifs
de pré-
agion de

pays d'O.
Mémoires
om. XXX,

ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étoient emparés , & avoient dans la mer rouge une force qui leur affuroit la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'orient , ils étendirent particulièrement leur navigation vers l'occident & le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : passant le détroit de Gadès & poussant leurs découvertes beaucoup plus loin , ils visiterent non-seulement toutes les côtes d'Espagne , mais encore celles des Gaules , & pénétrèrent à la fin jusqu'en Angleterre. En même tems qu'ils acquéroient la connoissance de ces contrées nouvelles en Europe , ils étendoient par degré leurs recherches vers le midi : ils pénétrèrent très - avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes , & en fournirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique

du Cancer, & y planterent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays & de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les isles fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries*, lesquelles formoient la dernière limite de la navigation des anciens dans l'océan occidental (1).

Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois dans la connoissance du globe, ne furent pas uniquement l'effet du desir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue par-tout; il éveilla la curiosité, agrandit les idées & les desirs des hommes, & les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages, dont le seul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées & de parcourir des mers inconnues: telles furent, pendant la prospérité de la république Carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon & de Himilcon.

(1) *Plinii Nat. Hist. Lib. VI, cap. 37, edit. in usum Delph.*

On leur donna des flottes équipées par ordre du Sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud, le long des côtes d'Afrique, & semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, & d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2). La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte Phénicienne équipée par Necho, roi d'Egypte, partit d'un port de la mer rouge environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, & après un voyage de trois ans, revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil (3). On prétend qu'Eudoxe de

(1) Plinii Nat. Hist. Lib. V, cap. 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores, edit. Hudsoni, vol. 1, pag. 1.*

(2) Plinii Nat. Hist. Lib. II, cap. 67. *Festus Avienus apud Bochart. Geograph. sacr. Lib. I, cap. 60, pag. 652. Oper. vol. III, L. Bat. 1707.*

(3) Herodot. Lib. IV, cap. 42.

Syzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route (1).

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière que je viens d'exposer , on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens ; & si nous réfléchissons à l'état d'imperfection où l'art étoit alors , il est difficile de juger si nous devons admirer davantage ou la hardiesse & la sagacité du projet , ou la sagesse & le bonheur de l'exécution ; mais malheureusement le tems a détruit toutes les traditions originales & authentiques des voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent , soit par ordre public , soit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs Grecs & Romains , est non-seulement obscur & inexact , mais si nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon , l'authenticité en est même très-suspecte (2). Les Phéniciens & les Car-

(1) Plinii , *Nat. Hist. L. II , cap. 67.*

(2) Voyez la NOTE II.

E
s équipées
ux frais du
é de cingler
côtes d'A-
vancé beau-
équinoxiale
cédent (1).
vigner vers
s côtes oc-
Europe (2).
linaire des
Afrique étoit
nous dit
ne équipée
partit d'un
ron 604 ans
publa le cap
& après un
vint par le
ouchure du
Eudoxe de

cap. 1. Han-
sinores , edit.

II , cap. 67.
eograph. sacr.
er. vol. III ,

42.
Syzique

thaginois, animés d'une jalousie mercantille, cachoient avec soin aux autres peuples la connoissance des pays éloignés avec lesquels ils avoient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étoient non-seulement des mysteres de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur cacher (1). En effet, la connoissance d'une partie de leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs Grecs & Romains, plutôt comme une histoire amusante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumieres nouvelles (2). Comme les Phéniciens & les Cartaginois n'ont fait connoître

(1) Strabo *Geogr. Lib. III, pag. 265 ; Lib. XVIII, pag. 1154.*

(2) Voyez la NOTE III.

au reste du monde ni les progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoissances dans cet art semblent avoir péri en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Il faut donc abandonner à la curiosité & aux conjectures des savans, les récits obscurs & pompeux des expéditions Phéniciennes & Carthagiноises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation & les découvertes chez les Grecs & les Romains ; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connoissances qu'ils avoient acquises dans l'art de la navigation, & les Romains d'un autre côté n'avoient pas adopté cette esprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes qui distinguoient les Cartha-

Des
Grecs.

jalousie mer-
ec soin aux
oissance des
ils avoient
s les circonf-
étoient non-
e commerce,
l'état. On ra-
dinaires des
oient pour
ions de pé-
tér&t de leur
connoissance
découvertes
ée dans l'en-
La naviga-
e, en par-
uteurs Grecs
me une his-
dinaire, dif-
croire, que
opre à leur
s lumieres
s Phéniciens
it connoître

ginois. Quoique la Grece fût presque entièrement environnée de la mer qui formoit sur ses côtes un grand nombre de baies spacieuses & de havres commodes ; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'isles fertiles, & qu'une situation si favorable dût inviter les industrieux habitans à s'adonner à la navigation ; cependant il s'écoula un long espace de tems avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thesalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit placer les chefs au nombre des demi-dieux, & donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations du ciel. En descendant à un période moins reculé, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siège de Troye, il ne paroît pas qu'ils fussent bien avancés dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le seul poëte dont l'histoire ose invoquer l'autorité, & qui par son exactitude

scrupuleuse à décrire les mœurs & les arts des premiers tems , a mérité cette singulière distinction , la science de la navigation étoit encore dans son enfance. Les Grecs ignoroient alors l'usage du fer , ce métal le plus utile de tous , & sans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaisseaux petits & la plupart sans ponts ; n'avoient qu'un seul mât , qu'on élevoit ou qu'on abaissoit à plaisir : ils ne se servoient point d'ancre , & les manœuvres des voiles étoient simples & grossières. Ils n'avoient , pour régler leur route , que l'observation des étoiles , & la maniere de les observer étoit fautive & trompeuse. Lorsqu'ils avoient achevé un voyage, ils tiroient leurs misérables barques sur le rivage, comme les Sauvages font aujourd'hui de leurs canots , & les y laissoient jusqu'à la saison de se remettre en mer. Ce n'est donc pas dans les tems héroïques de la Grece que nous devons nous attendre à voir la science de la navigation & l'esprit de découverte faire des progrès sensibles ; dans ce période d'ignorance & de

barbarie , mille causes concouroient à resserrer dans les bornes étroites la curiosité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passerent rapidement à un état de civilisation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduisirent par degrés ; les sciences & les arts qui servent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, & plusieurs des républiques Grecques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de succès, qu'elles furent regardées par les anciens comme des puissances maritimes du premier ordre. Cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple & au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes composées principalement de vaisseaux ouverts & sans ponts (1),

(1) Thucyd. *Lib. I, cap. 14.*

concouroient
s étroites la
l'homme.

rapidement
de lumieres.
faites d'un
blirent dans
bonnes loix
y introdui-
ences & les
ou à l'agré-
ortés à une
eurs des ré-
onnerent au
ur & de fuc-
es par les an-
es maritimes
lant les vic-
loivent être
té naturelle
e qu'inspire
té dans l'art
ndes actions
que l'élo-
ont rendues
cutées par
ncipalement
s ponts (1),

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 55

d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuse & sans regle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse, leurs vaisseaux n'étoient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grece n'envoyoient guere de vaisseaux au-delà de la Méditerranée : leur principale correspondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thrace ; ou, traversant l'Helespont, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance sur les pays mêmes situés entre les limites où se renfermoit leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Egine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugerent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette Isle à Egine étoit aussi considérable que celle

d'Égine aux colonnes d'Hercule (1). Ils ne connoissoient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée; du moins ce qu'ils en connoissoient étoit uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations de quelques voyageurs qui, guidés par la curiosité & par l'amour des sciences, avoient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étoient allés par mer en Egypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie & des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources, ils paroissent avoir ignoré les faits les plus importans sur lesquels doit être fondée une connoissance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation & de la science géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les passions violentes qui le portèrent quelquefois à commettre des actions cruelles, & à former des entreprises extravagantes, étoit fait par ses talens non-

(1) Herodot. *Lib. VIII, cap. 132.*

seulement pour conquérir , mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie , n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance & les efforts de la république de Tyr , qui suspendirent si long-tems le cours de ses victoires , lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime , & lui donnèrent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiroient de leur commerce , sur-tout de celui qu'ils faisoient aux Indes orientales. Dès qu'il eut détruit cette république & soumis l'Egypte à sa domination , il forma le plan d'un nouvel empire , qui devoit être le centre du commerce , ainsi que le siège de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom , près d'une des embouchures du Nil , afin que par le moyen de la mer Méditerranée &

RE
Hercule (r).
ne partie du
errannée; du
ffoient étoit
conjectures
e quelques
ar la curio-
s sciences ,
e dans l'Asie.
lés par mer
ont été le
& des arts.
e les Grecs
es , ils pa-
aits les plus
doit être
exacte &

re dans l'O-
t chez les
ation & de
Cet homme
es passions
quelquefois
ruelles , &
extrava-
alens non-

par la proximité du golfe arabique ; elle pût commander également le commerce de l'Orient & celui de l'Occident (1). Cette situation étoit si heureusement choisie , qu'Alexandrie devint bien-tôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire en Egypte & dans l'Orient , mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le tems des Ptolomées jusqu'à la découverte de la navigation par le cap de Bonne-Espérance , le commerce , particulierement celui des Indes orientales , continua de couler par le canal que lui avoit marqué la prévoyance & la sagesse d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes ; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui fournissoient au reste du monde tant de productions précieuses, & il y conduisit son armée par terre : cependant , quelqu'audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt

(1) Strabo. *Géog. aph. Lib. XVII*, pag. 1143, 1149.

qu'il ne conquît cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivières qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie aussi bien que la grandeur de ses vues : il avoit pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit conçue de l'importance de cette contrée relativement au commerce, & pour appercevoir quelles immenses richesses on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés dès long-tems, avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, & si elle étoit praticable, d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour

(1) Strab. *Géog.* Lib. XV, pag. 1036.
Q. Curt. Lib. XVIII, pag. 9.

cet effet , il se propofa de détruire les cataractes dont les Perfes , par jalousie & par haine des étrangers, avoit embarraffé l'entrée de l'Euphrate (1), & de faire remonter par cette riviere & par le Tygre qui s'y joint, les marchandifes de l'Orient dans les parties intérieures de fes domaines d'Asie ; tandis que , par le moyen du golfe arabique & du Nil, ces mêmes marchandifes pourroient être transportées à Alexandrie & diftribuées dans le refte du monde. Néarque, officier doué de grands talens , eut le commandement de la flotte deftinée à cette expédition, & il acheva heureufement ce voyage , qui fut regardé comme une entreprife auffi périlleufe qu'importante ; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui aient fignaté fon regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition , on ne peut nier qu'elle n'offrît alors beaucoup de difficultés & de périls ; & les circonftances dont elle fut accompagnée fourniffent des exemples frappans du

(1) Strab. *Geogr. Lib. XVI*, pag. 1075.

peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la science de la navigation (1) : leurs vaisseaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux sont à peine sensibles ; & lorsqu'ils observerent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus , ce fut pour eux un prodige par lequel les Dieux paroissoient leur annoncer que le ciel désapprouvoit leur entreprise (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre , mais qu'ils longoient les côtes de si près , qu'ils ne pouvoient guere profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan Indien ; aussi leur fallut-il dix mois entiers (3) pour parcourir un espace qui , de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe Persique , ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions fréquentes que suscitoient dans l'Orient les que-

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) Voyez la NOTE V.

(3) Plinii *Hist. Nat. Lib. VI, cap. 23.*

relles des successeurs d'Alexandre la navigation aux Indes , par la route que Néarque avoit ouverte , fut discontinuée ; mais le commerce des marchandises Indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie , non-seulement subsista , mais encore s'étendit sous les rois Grecs qui gouvernerent l'Egypte , & devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Des Romains.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple , son éducation militaire , l'esprit de ses loix concoururent à le détourner des objets de commerce & de marine : ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable , non par le desir d'étendre leur commerce , que les Romains aspirèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que pour obtenir la domination universelle , il falloit se rendre maître de la mer ; cependant ils regarderent toujours le service maritime comme un état subordonné , réservé à ceux des citoyens qui

n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1). On trouveroit difficilement dans toute l'histoire romaine un seul événement qui prouvât qu'ils vissent dans la navigation autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur & la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde, & que Carthage, la Grece & l'Egypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avoient conquises : ce peuple de soldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen Romain de s'adonner au commerce. Ils laissoient les arts mécaniques, le négoce & la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitans des provinces & aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité & de leur fierté première, le commerce n'acquies pas une grande considération chez les Romains. La Grece, l'Egypte & les

(1) Polyb. *Lib. V.*

autres pays conquis , quoique réduits en provinces romaines , continuerent de faire leur commerce comme auparavant. Rome étant la capitale du monde & le siege du gouvernement , attiroit naturellement à elle toutes les richesses & les productions utiles des provinces. Les Romains , satisfaits de cet avantage , paroissoient souffrir sans peine que le commerce restât presqu'entièrement entre les mains des habitans de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embrassoit presque tout le monde connu , la vigilance des magistrats & l'esprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité , avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui procurant plus de sécurité : jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie , une union aussi parfaite que celle qui existoit entre les parties de ce vaste empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ses opérations par la jalousie des états rivaux , ni interrompu par des hostilités fréquentes , ni limité par des restrictions partielles ; une Puissance

E
brique réduits
continuerent
comme au-
capitale du
vernement ,
elle toutes
ctions utiles
ns, satisfaits
ient souffrir
erce restât
les mains
es contrées.
la domina-
oit presque
vigilance des
vernement
l'activité,
merce une
procurant
il n'y eut
nunication
nion aussi
toit entre
pire. Le
é dans ses
des états
des hos-
é par des
Puissance

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 65
suprême faisoit mouvoir & régloit
l'industrie des hommes , en même-
tems qu'elle jouissoit des fruits de
leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la na-
vigation & servit à la perfectionner.
Dès que les Romains eurent pris du
goût pour les superfluités de l'Orient,
le commerce qui se faisoit dans l'Inde
par l'Egypte fut poussé avec plus
d'activité , & s'étendit au-delà de ses
anciennes limites : en fréquentant le
continent Indien , les navigateurs ap-
prirent à connoître le cours péri-
odique des vents , lesquels , dans la
mer qui sépare l'Afrique de l'Inde,
soufflent avec très - peu de variation
de l'est pendant une moitié de l'année,
& de l'ouest pendant l'autre moitié.
Encouragés par cette observation, ils
abandonnerent l'ancienne maniere
aussi lente que dangereuse , de na-
vigner le long des côtes ; & aussi-tôt
que la mousson de l'ouest commençoit
ils partoient d'Ocelis à l'embouchure
du golfe Arabique, & cingloient har-
diment à travers l'Océan (1). La di-

(1) Plinii Nat. Hist. Lib. VI, cap. 23.

rection uniforme du vent , suppléant au défaut de boussole & rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les conduisoit au port de Mufiris sur la côte occidentale du continent Indien. Là ils prenoient à bord leurs cargaisons , & revenant avec la mousson de l'est , achevoient leur voyage au golfe arabe dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de côte de Malabar , paroît avoir été la dernière limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au-delà du côté de l'est , ils n'en avoient qu'une connoissance très-imparfaite , fondée sur les relations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excursions n'étoient pas fort étendues, & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista , aucun voyageur ne s'avança par-delà les bords du Gange (1). Les flottes d'Egypte qui trafiquoient à Mufiris ,

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV* , pag. 1006, 1010. Voyez la NOTE VI.

étoient , il est vrai , chargées d'épiceries & d'autres riches marchandises du continent & des isles des parties ultérieures de l'Inde ; mais c'étoit les Indiens eux - mêmes qui venoient dans des canots , faits d'un seul arbre , apporter ces marchandises au port de Musiris , devenu l'entrepôt de ce commerce (1). Les négocians Egyptiens & Romains , contens de se les procurer de cette manière , ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues & de s'exposer à une navigation périlleuse , pour chercher les pays qui produisoient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde , ils y faisoient cependant un commerce qui peut paroître considérable , même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce qu'on a pu faire ou même concevoir dans aucun période antérieur. Nous apprenons d'un auteur célèbre (2) que le commerce de l'Inde faisoit sortir chaque année de l'empire Ro-

(1) *Plinii Nat. Hist. Lib. VI , cap. 26.*

(2) *Ibid.*

main plus de quatre cent mille livres sterling, & nous trouvons dans un autre qu'il partoit annuellement cent vingt vaisseaux du golfe Arabique pour l'Inde (1).

Découvertes
des anciens par
terre.

La découverte de cette nouvelle maniere de naviguer aux Indes, est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine; mais dans les tems anciens la connoissance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (2); & quoique celles-ci offrissent une maniere plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations ci-

(1) Strabo *Geograph. Lib. II, pag. 179.*

(2) Voyez la NOTE VII.

vilifées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues ; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois & par quelques négocians Carthaginois ; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays : ils subjuguèrent entierement l'Espagne & la Gaule ; ils conquièrent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancerent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connoissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée ; depuis l'ouest de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composoient les empires de Perse & de Macédoine ; mais même après leurs victoires sur Mithridate & sur Tygrane, ils paroissent

avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant, & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches & commerçantes, situées alors dans les environs du Pont-Euxin.

Imper-
fection
des con-
noissan-
ces géo-
graphi-
ques chez
les an-
ciens.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation, depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire, jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain, & de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures, si nous nous attachons uniquement à la lumière & aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer les conjectures de l'imagination ni les rêves des étymologistes, il faut donc conclure que les anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde ha-

bitable. En Europe, ils avoient à peine quelque idée des vastes provinces, situées à l'est de l'Allemagne : ils connoissoient encore moins les pays immenses qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemarck, de Suede, de Prusse, de Pologne & l'empire de Russie. Les régions plus stériles, situées sous le cercle arctique, n'avoient jamais été visitées. En Afrique, leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des provinces qui bornent la Méditerranée & de celles qui sont situées sur la côte occidentale du golfe Arabique. En Asie, ils n'avoient, comme je l'ai déjà observé, aucune connoissance des riches & fertiles contrées qui sont au-delà du Gange & d'où viennent les denrées précieuses, qui dans les tems modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions étendues, occupées alors par ces tributs errantes, connues sous le nom général de Sarmates ou de Scythes, & possédées aujourd'hui par différentes nations Tartares & par les sujets Asiariques de la Russie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens, nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoissance du globe habitable, que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnoient le nom de zones. Ils appelloient zones glacées celles qui étoient les plus voisines des poles, & croyoient que le froid excessif qui y regnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient zone torride celle qui est située sous la ligne, & qui s'étend d'un & d'autre côté sous les tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupoient le reste de la terre, & prétendoient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister, avoient été destinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des poètes :
c'étoit

ement établie
s donne une
u de progrès
la connois-
, que tout ce
e du détail de
regardoient la
cinq régions,
t le nom de
ones glacées
s voisines des
e le froid ex-
tinuellement
ls appelloient
st située sous
un & d'autre
, la croyant
e d'une cha-
bit également
le nom de
es zones qui
la terre, &
ci, étant les
êtres vivans
été destinées
le de l'hom-
nion n'étoit
ire ignorant
des poètes :
c'étoit

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 73

c'étoit un systême adopté par les philosophes les plus éclairés, par les meilleurs historiens & par les géographes les plus instruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypothese il y avoit une grande partie de la terre habitée où l'on croyoit que l'espece humaine ne pouvoit pas subsister : on regardoit comme le siege éternel de la stérilité & de la solitude ces régions fertiles & peuplées de la zone torride, qui non-seulement fournissent à leurs habitans avec la plus grande profusion les choses les plus nécessaires & agréables de la vie, mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les anciens avoient découvertes se trouvent dans la zone tempérée septentrionale, s'ils croyoient que la zone tempérée du sud étoit habitée, c'étoit une opinion fondée sur les raisonnemens & les conjectures, non sur l'observation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barriere insurmontable, qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans respectifs des

deux zones tempérées. Cette absurde théorie prouve non-seulement que les anciens ignoroient le véritable état du globe , mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle , en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais quelque bornées & imparfaites que les connoissances géographiques des Grecs & des Romains dussent nous paroître , en les comparant à l'état actuel de la géographie , nous ne pouvons nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce , si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises & pour les tenir unies , on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particulière , d'examiner & de décrire les pays divers dont ce

(1) Voyez la NOTE VIII.

E
ette absurde
ment que les
éritable état
oit encore à
perpétuelle,
nme impra-
our s'ouvrir
ns éloignées

z imparfaites
ographiques
ains dussent
comparant à
aphie, nous
er d'admirer
nt faites & le
ls ont porté
erce, si nous
avec l'igno-
ant que l'em-
lez de force
brité sur les
our les tenir
me un objet
bien que de
examiner &
ers dont ce

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I 75

grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencerent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles & s'éclairant par l'expérience de chaque siècle & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès: elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolomée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe florissoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Ce fut peu de tems après cette Invasion de l'empire romain par les barbares. époque que des secouffes violentes commencerent à agiter l'Empire romain: la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siege du gouvernement, diminua sa force en la divisant: les nations barbares, que la providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencerent à rassembler leurs armées sur la frontiere de l'Em-

pire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse & de la décadence des Romains, il étoit impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étoient aussi foibles & aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolomée il ne se fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution importante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation & par les encouragemens des empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassembloient depuis long tems autour de l'Empire romain annonçoient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, & dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions & les découvertes des Romains périrent & disparurent de la terre (1). Tous les peuples qui conquièrent les différentes provinces de

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

l'Empire romain & s'y établirent, étoient ignorans & grossiers, étrangers aux lettres & aux arts, sans police, sans loix, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs & les institutions de quelques-uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie, à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe étant occupée par de semblables habitans, revenoit pour ainsi dire à une seconde enfance, & avoit une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser, s'éclairer & se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérans barbares, fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avoit uni les hommes; ils morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans & différens les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés: accoutumés à une manière de vivre très-simple, ignorant les arts & craignant le travail, ils n'avoient que peu de besoins à satisfaire & point de superflu à échanger. Les noms d'étranger & d'ennemi devinrent encore

une fois des mots synonymes : il y avoit par-tout des coutumes & même des loix qui expofoient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne pouvoit faire de commerce que dans les villes; & elles étoient en petit nombre , peu confidérables & dépourvues des privilèges qui peuvent procurer la sûreté & exciter l'émulation. On ne cultivoit aucune des sciences sur lesquelles la géographie & la navigation font fondées. Les traditions que les auteurs Grecs & Romains avoient laiffées sur les travaux & les découvertes des anciens , étoient négligées ou mal entendues. La connoiffance des pays lointains s'étoit perdue; leur situation , leurs productions & prefque leurs noms étoient oubliés.

Corref- pondance
de com- merce
confer- vée dans
l'empire
d'Orient

Il y eut cependant une circonftance qui empêcha la ceffation entière de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Conftantinople , quoique fouverainement menacée par les brigands féroces qui répand-

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

doient la désolation sur le reste de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connoissance des arts des anciens & de leurs découvertes : le goût du luxe & de la magnificence y régnoit ; les productions des pays étrangers y étoient recherchées, & le commerce continuoit d'y fleurir tandis qu'il étoit éteint par-tout ailleurs. Les habitans de Constantinople ne bernoient pas leur commerce aux isles de l'Archipel & aux côtes voisines d'Asie ; leur industrie s'étoit ouvert une carrière plus vaste ; ils suivoient la route que les anciens leur avoient tracée, & faisoient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Egypte fut séparée de l'Empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvoient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande rivière cesse d'être navigable ; de-là on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la rivière Oxus qui les

portoit à la mer Caspienne. Là on les embarquoit sur le Volga ; & après avoir remonté ce fleuve , on portoit les marchandises par terre jusqu'au Tanais , qui les conduisoit au Pont-Euxin où des vaisseaux de Constantinople venoient les recevoir (1). Cette longue & pénible route mérite d'être remarquée , non - seulement comme une preuve de la passion violente que les Grecs avoient conçue pour les superfluités de l'Orient , & comme un exemple de l'ardeur & de l'industrie qu'ils portoient dans le commerce ; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conservé à Constantinople la connoissance des pays lointains , pendant que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

Connoissances conservées chez les Arabes. On voit en même-tems quelques rayons de lumière briller sur l'Orient, Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple dont ils avoient contribué à renverser l'Empire , traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs Philosophes

(1) Ramusio , vol. I, pag. 372. E.

Grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi, fut un ouvrage estimable de Ptolomée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes; mais ce peuple ingénieux & subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure & les dimensions du globe terrestre, ils sçurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie; ils eurent recours aux observations astronomiques: ils employèrent enfin des expériences & des opérations que les Européens, dans des tems plus éclairés, se sont fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoissance de leurs découvertes étoit réservée à des siècles en état de les comprendre & de les perfectionner.

Cependant les calamités & les ravages que les provinces occidentales de l'Empire romain avoient soufferts par la conquête des Barbares, s'oublierent peu à peu, & se trouverent en partie réparés. Les peuples

Renaissance du commerce & de la navigation en Europe.

grossiers qui s'y établirent, ayant acquis par degré quelque idée de gouvernement régulier & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile, l'Europe commença à sortir de son état d'inaction & d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tributs septentrionales qui s'emparèrent de ce pays, se civilisèrent plus promptement que les peuplades qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes, que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer, concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1) : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie, & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation & elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendoient les négocians Italiens ; & non-seulement ils y trouvoient un accueil

(1) *Histoire de Charles V. introd.*

nt, ayant ac-
dée de gou-
du goût pour
puceurs de la
commença à
tion & d'en-
Italie qu'on
rmpôtmes de
buts septen-
t de ce pays,
prement que
ient établies
de l'Europe.
le plan de cet
ni d'exposer
coururent à
l'indépen-
l'acquisition
l'industrie,
& la vigueur
es de l'esprit
anger se ra-
navigation
stantinople
où se ren-
ns; & non-
t un accueil

rad.

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 83

favorable, mais encore ils y ob-
tenoient des privilèges qui les met-
toient en état de faire le commerce
avec un plus grand avantage. On leur
fournissoit & les denrées précieuses
de l'Orient & des productions de ma-
nufactures curieuses, restes des arts
anciens qui s'étoient conservés chez
les Grecs. La peine & la dépense
qu'exigeoit le transport des produc-
tions de l'Inde jusqu'à Constantinople
par la route longue & détournée que
j'ai décrite, rendant ces marchandises
extrêmement rares & d'un prix ex-
cessif, l'industrie des Italiens dé-
couvrit bien-tôt d'autres moyens de
se les procurer & en plus grande
abondance & à un prix plus modéré.
Ils en achetoient quelquefois à Alep,
à Tripoli, & en d'autres ports de la
côte de Syrie, où elles arrivoient par
une route qui n'étoit pas inconnue
des anciens. On les apportoit de l'Inde
par mer jusqu'au golfe persique, &
après avoir remonté l'Euphrate & le
Tygre jusqu'à Bagdad, on les trans-
portoit par terre à travers les deserts
jusqu'à Palmyre, & de-là aux villes
situées sur la Méditerranée. Mais la

longueur du voyage & les périls auxquels les caravanes étoient exposées, rendoient encore cette opération pénible & souvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egyte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe arabe, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les Chrétiens & les Mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, & l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence & les exactions des Mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cet époque l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étoient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes riches & peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même quelquefois franchir le détroit & visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-bas & d'Angleterre ; enfin en distribuant par-tout leurs marchandises ils donnerent aux différentes

nations de l'Europe la connoissance des productions précieuses de l'Orient & quelque'idée de plusieurs arts & manufactures ignorés jusqu'alors.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainsi leur commerce & leur industrie, un des plus extraordinaires que nous offre l'histoire du genre humain concourut à en accélérer les progrès du procès. L'esprit guerrier des Européens , enflammé par un zele religieux , leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-sainte de la domination des Infideles. De vastes armées , composées de toutes les nations de l'Europe , se rassemblèrent pour cette étrange entreprise & marcherent vers l'Asie. Les Génois , les Pisans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de transport sur lesquels s'embarquerent ces troupes , & les approvisionnerent de vivres & de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet , ils obtinrent encore des privileges & des établissemens de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine , soit dans les autres parties de l'Asie dont les

Les Croisades favorisent les progrès du commerce & de la navigation.

Croisés s'emparèrent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même-tems un égal accroissement de pouvoir ; & à la fin de la guerre sainte , Venise en particulier devint un état maritime ; possesseur de vastes territoires & jouissant d'un commerce fort étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul pays où les Croisades contribuèrent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations Européennes des pays éloignés , qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom ou par des relations infidèles de quelques pèlerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs , les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'orient & l'occident subsista pendant près de deux siècles. Les

(1) *Essai sur l'histoire du commerce de Venise*, pag. 52.

aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencerent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencerent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (1).

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les provinces occidentales de l'Asie encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les Croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des

Découvertes
des voyageurs par
terre.

(1) *Histoire de Charles V. Introduct.*

individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuses expéditions : on les renouvela ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curiosité. Un Juif de Tudela dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'une superstition religieuse pour la loi de Moïse, se proposa d'aller visiter ses frères dans l'Orient où il espéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de la secte ; dans ce dessein il partit d'Espagne en 1160, alla par terre à Constantinople, & traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie Chinoise. De-là il prit sa route vers le sud, & après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'océan Indien, visita plusieurs des îles qui s'y trouvent, & revint au bout de treize ans par l'Egypte en Europe, avec de grandes connoissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples

ANNÉE
1160.

RE
r les conseils
if qui fir d'a-
ongues & pé-
or les renou-
s intérêts de
otifs de pure
udela dans le
ommé Benja-
ion religieuse
se proposa
dans l'Orient
r dans un état
qui pourroit
a feste ; dans
agne en 1160,
ntinople , &
t au nord du
er Caspienne
noise. De-là
nd , & après
es provinces
l s'embarqua
ita plusieurs
t , & revint
l'Egypte en
des connois-
considérable
aux peuples.

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 89

Occidentaux (1). Le zele du chef de l'église chrétienne concourut avec la superstition du Juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures & éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandoient sur les progrès rapides des armes tartares sous Gengis-Kan , le pape Innocent IV qui avoit la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir & de la soumission due à ses commandemens , envoya le pere Jean de Plano Carpini à la tête d'une mission de moines Franciscains , & le pere Ascolino à la tête d'une autre mission de Dominicains , pour exhorter Cayuk-kan , petit-fils de Gengis & qui lui avoit succédé au trône de Tartarie , à embrasser la foi chrétienne & à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu , étonné d'un message si étrange de la part d'un prêtre Italien dont il ignoroit également & le nom & la puissance , reçut

116a

1246j

(1) Bergeron , *Rec. de voyages , &c. tom. I, pag. 1,*

1246.

cette injonction avec le mepris qu'elle méritoit ; mais il renvoya les moines qui l'avoient apportée sans leur faire de mal. Comme ces missionnaires étoient arrivés par différentes routes & avoient suivi quelque - tems les camps des Tartares qui étoient toujours en mouvement , ils avoient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini qui avoit pris la route de Pologne & de Russie , traversa les provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrémités du Thibet. Ascolino qui paroît avoir débarqué sur la côte de Syrie , s'avança dans les provinces septentrionales jusques dans l'intérieur de la Perse (1).

1253.

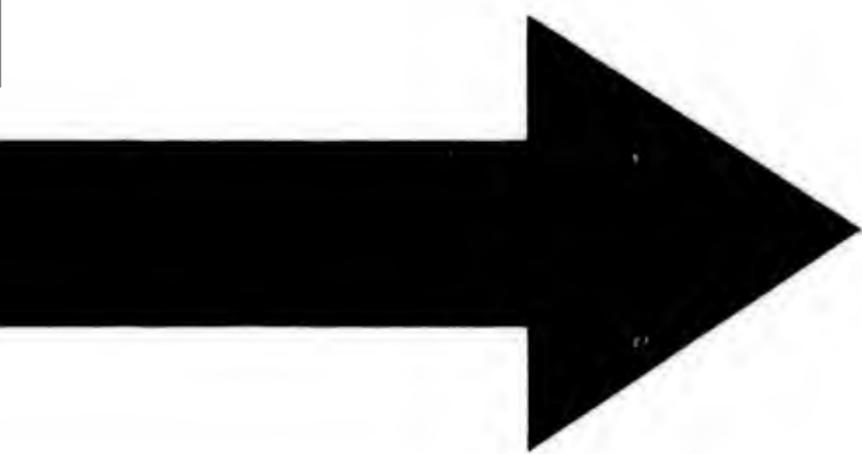
Peu de tems après cette époque , Louis IX roi de France , contribua à étendre les connoissances que les Européens commençoient à acquérir sur ces contrées lointaines. Un imposteur adroit , tirant avantage des notions imparfaites que les Chrétiens s'étoient formées sur l'état & le ca-

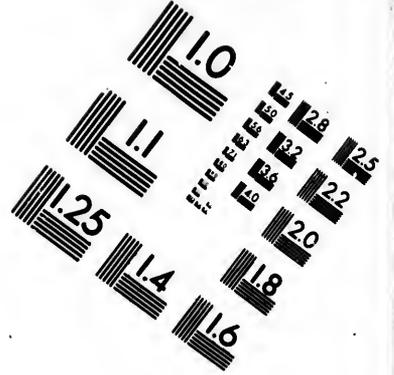
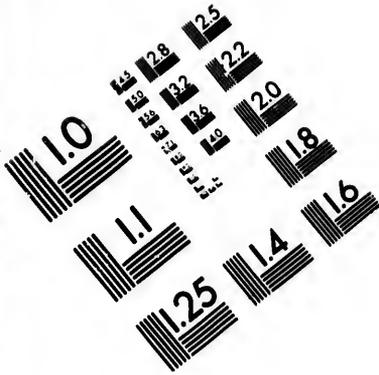
(1) Hakluyt , tom. I , pag. 21. Bergeron , tom. I.

ractere des nations Asiaticques , lui
 donna avis qu'un Kan des Tartares
 très-puissans avoit embrassé la religion
 chrétienne. Le monarque adopta ce
 conte avec une pieuse crédulité , &
 résolut à l'instant d'envoyer des
 ambassadeurs à cet illustre converti
 l'engager à attaquer leurs ennemis
 communs les Sarrafins d'un côté ,
 tandis que de l'autre Louis tomberoit
 sur eux. Comme il n'y avoit que des
 moines qui eussent les connoissances
 nécessaires pour exécuter une com-
 mission de cette espece, il en chargea
 un P. André Jacobin , auquel se joi-
 gnit ensuite le P. Guillaume de Ru-
 bruquis , Franciscain. Il n'est resté
 aucune relation du voyage du pre-
 mier ; mais on a publié le journal de
 Rubruquis. Ce moine fut admis à
 l'Audience de Mangu , le troisieme
 Kan des Tartares depuis Gengis ; il
 fit ensuite un long circuit dans les
 parties intérieures de l'Asie qu'il par-
 courut avec plus de détail qu'aucun
 autre Européen n'avoit fait avant
 lui (1).

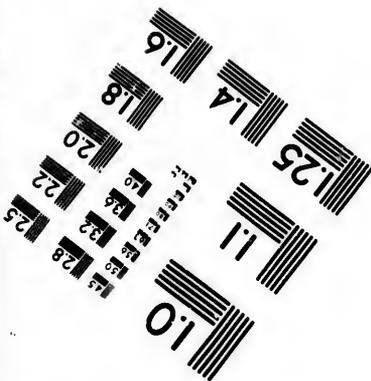
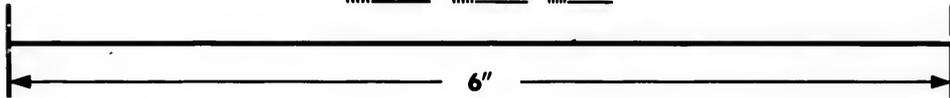
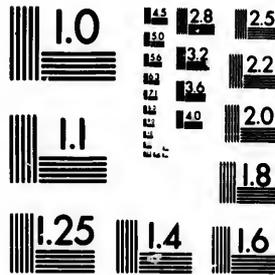
(1) Hakluyt , tom. I, pag. 71. *Rec. des voyages par Bergeron , tom. I.*







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
12.8
12.5
12
18
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50

1253.

1269.

Ces voyageurs qu'un zèle religieux avoit conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les pays lointains. Le premier & le plus célèbre de ceux-ci fut Marc Paul, noble Vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le déterminâ à voyager dans les pays inconnus, dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand Kan des Tartares & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable, Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans ;

& dans cette espace de tems il s'avança dans les parties de l'est , fort au-delà des lieux où les autres voyageurs Européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini & de Rubruquis , le long des vastes déserts de la Tartarie , il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie , & arriva à Cambalu ou Pekin , capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine , soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes ; il trafiqua dans plusieurs des isles d'où les Européens recevoient depuis long - tems les épiceries & d'autres denrées dont ils faisoient le plus grand cas , quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissent ces précieuses productions ; il se fit donner des informations sur différens pays qu'il ne put pas visiter lui-même , particulièrement sur l'isle de Zipangri , qui est probablement le Japon (1). A son retour

(1) *Via:gi di Marco Polo. Ramus II, 2. Bergeron , tom. II.*

1293.

il excita l'admiration de ses contemporains par la description de ces vastes contrées dont le nom étoit ignoré en Europe , & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité , de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures & de l'étendue de leur commerce ; récits qui surpassoient toutes les idées d'un peuple ignorant & grossier.

1322.

Environ un demi-siècle après , le chevalier Jean Mandeville , Anglois , encouragé par l'exemple de Marc Paul , voyagea en Orient , parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit décrits , & comme lui publia à son retour la relation de ses voyages. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géants & d'enchanteurs ; mais cela même ne les rendoit que plus intéressans pour un siècle ignorant où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontoient , vraisemblablement sur de simples ouï-dire , frappoient d'admiration le vulgaire , tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres ob-

servations fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils passaient, & elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe ; mais quelque incroyables qu'eussent pu paroître dans le tems plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces relations vraies ou fabuleuses ne pouvoient manquer de tourner la curiosité des hommes vers la connoissance des parties lointaines du globe, d'étendre leurs idées sur cet objet, & non-seulement de les disposer insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumières & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à suivre.

Tandis que cet esprit de recherche se développoit en Europe ; il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts & l'industrie des siècles précédens à perfec-

Invention de la
boussole.

1322.

tionner & à étendre la navigation. On observa cette merveilleuse propriété de l'aiman , par laquelle il communique à une légère verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les poles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation , & l'on construisit cet instrument si utile , quoique devenu si commun , qu'on a appelé compas de marine ou bouffole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnoître dans toutes les saisons & dans tous les lieux le nord & le sud , ils ne furent plus réduits à se guider par la lumiere des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage ; ils se lancerent hardiment en pleine mer , & sur la foi de leur nouveau guide , naviguerent au milieu de la nuit la plus sombre & dans les tems les plus nébuleux , avec une sécurité & une précision dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la bouffole a ouvert à l'homme l'empire de la mer

E
navigation.
illeuse pro-
laquelle il
e verge de
e se diriger
s de la terre.
usage qu'on
gler la navi-
cet instru-
devenu si
é compas de
e invention
un moyen
reconnoître
dans tous les
ils ne furent
ar la lumiere
ervation des
andonnerent
nte & timide
s se lancerent
r , & sur la
uide , navi-
nuit la plus
les plus né-
rité & une
it pas encore
ue la bouffole
empire de la
mer

mer & qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin de ces grands bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science & perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumiere sur sa profession, sur son caractère, sur le tems précis où il fit cette importante découverte, & sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connoissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire

1322.

la curiosité qu'elle doit naturellement exciter (1). Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude & de sécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire ; cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite & assez générale pour exciter sur le champ l'esprit de découverte & faire entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degré l'art de naviguer avec la boussole avec assez d'habileté & de précision pour inspirer une entière con-

(1) Collinas & Trombellus *de actis nautica inventore. Infit. Bonon.* t. II, part. III, pag. 372.

naturellement
 l'usage de la
 en état d'exé-
 nptitude & de
 voyages qu'ils
 faire ; cepen-
 eut pas une in-
 ssez générale
 mp l'esprit de
 reprendre des
 usieurs causes
 cher cette in-
 out son effet.
 nment que len-
 nance les an-
 craignent les
 ne s'y livrent
 probable aussi
 merce engagea
 ux autres na-
 iverie de leur
 equit que par
 r avec la bouf-
 eté & de pré-
 ne entiere con-

ellus de acús nau-
n. t. II , part. III,

fiance dans sa direction. Les marins
 accoutumés à ne jamais perdre de vue
 la terre , n'osèrent pas tout d'un coup
 s'abandonner au milieu des mers in-
 connues ; ainsi ce ne fut que près
 de cinquante ans après la découverte
 de Gioïa que les navigateurs se ha-
 sardèrent à entrer dans des mers qui
 n'avoient pas encore été fréquentées.

Les voyages des Espagnols aux
 Isles fortunées ou Canaries , fut la
 première époque où la navigation
 prit un essor plus hardi. Les écrivains
 contemporains ne nous ont point
 appris quelles furent les circonstances
 qui préparèrent la découverte de ces
 petites isles , situées à près de cinq
 cens milles de la côte d'Espagne , & à
 plus de cent cinquante milles de celles
 d'Afrique. Mais on fait que vers le
 milieu du quatorzieme siecle , les ha-
 bitans de différens royaumes dont
 l'Espagne étoit composée , étoient
 dans l'habitude de faire des excursions
 dans ces isles pour y piller les naturels
 ou les amener en esclavage. Clément
 VI , en vertu du droit que le Saint-
 Siege prétendoit avoir de disposer de
 tous les pays possédés par les In-

La na-
 vigation
 prend un
 caractere
 plus har-
 di.

1322.

fideles, érigea ces isles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda, descendu de la famille royale de Castille; mais ce prince infortuné manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries; & Jean de Bethencourt, Baron Normand, en obtint la concession de Henry III roi de Castille (1). Bethencourt, brave & heureux comme l'étoient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces isles & en vint à bout; sa famille en resta quelques-tems en possession, comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt, des navigateurs Normands avoient déjà visité la côte d'Afrique & s'étoient avancés fort loin vers le sud des isles Canaries; mais ces voyages ne paroissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier & national, ni dans la vue d'étendre la navigation

1365.

(1) Viera y Clavijo. *Notic. de la Hist. de Canaria*, l. I, p. 268, &c. *Glas Hist. chap. 1.*

ou de tenter des découvertes. C'é-
toient ou des excursions suggérées
par cet esprit de piraterie que les
Normands tenoient de leurs ancêtres,
ou des entreprises de quelques né-
gocians pour leur commerce par-
ticulier, lesquels attiroient si peu
l'attention publique qu'à peine en
trouve-t-on quelques traces dans les
écrivains de ce tems-là. Il suffit, pour
une esquisse générale du progrès des
découvertes, d'indiquer cet événe-
ment; en les laissant au rang de ceux
dont l'existence est douteuse & l'in-
fluence peu importante, nous pou-
vons conclure que quoique les voya-
geurs qui ont visité par terre les
parties de l'Orient les plus éloignées
aient apporté beaucoup de lumière
sur cet objet, la navigation, au
commencement du quinzième siècle,
n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit
été avant la chute de l'Empire ro-
main.

Enfin arriva l'époque fixée par la
providence, où les hommes devoient
franchir les limites dans lesquelles ils
avoient été si long-tems renfermés, &
s'ouvrir un champ plus vaste pour y

1365.

Premier
plan ré-
gulier de
décou-
verte,
conçu
par les
Portu-
gais.

E iij

royaume
donna en
à Cerda,
royale de
infortuné
antes pour
ue, n'alla
Jean de
emand, en
nry III roi
urt, brave
ient alors
ers de son
ête de ces
famille en
ossession,
de la cou-
tend qu'a-
thencourt,
ds avoient
que & s'é-
vers le sud
es voyages
é entrepris
ational, ni
navigation

de la Hist. de
Hist. chap. x.

1365.

déployer leurs talens , leur courage & leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet , ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de constance & de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière étoit réservée au Portugal , l'un des royaumes les moins étendus & les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises des Portugais pour acquérir la connoissance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémisphère , ont non-seulement étendu & perfectionné l'art de la navigation , mais ont encore excité un esprit de curiosité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propose de décrire l'histoire , il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur la naissance , les progrès & les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique ; & à moins que nous ne suivions tous les pas par lesquels passerent ses maîtres &

ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différens motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route & les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chassé les Maures de leurs domaines, avoient acquis de l'autorité en même-tems que de la gloire par le succès de leurs armes contre les Infideles. Leurs victoires avoient étendu la puissance royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils dispoisoient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution ; & après l'expulsion des Maures ils firent servir cette force à leurs vues sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre

1365.

les Mahométans , exalterent & perfectionnerent parmi les Portugais cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit routes les nations d'Europe dans les siècles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal , vers la fin du quatorzième siècle , une guerre civile des plus cruelles , qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation , & forma ou appella des hommes d'un génie actif , audacieux & propres aux grandes entreprises. La situation du royaume , borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant , ne laissoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre ; car la force de leur monarchie ne pouvoit pas balancer celle du royaume de Castille ; mais le Portugal étant un état maritime qui avoit plusieurs ports très-commodes , les habitans avoient déjà fait quelques progrès dans la science & la pratique de la navigation , & la mer s'offroit à eux comme l'unique carrière où leur ambition pouvoit se signaler.

Première tentative des Portugais. Telle étoit la situation du Portugal & la disposition du peuple , lorsque

Jean I, surnommé le bâtard, se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'aperçut bientôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume & d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique bornée par l'océan Atlantique, & de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvoient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où

1365.

1412

l'esprit de découverte brisa les barrières qui avoient si long-tems dérobé aux hommes la connoissance de la moitié du globe terrestre.

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-impairfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoissoit déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais osé passer le cap *Non*. Ce promoteur, comme son nom l'indique, avoit été regardé jusques-là comme une borne qu'on ne pouvoit franchir; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis assez de connoissance pour oser enfin rejeter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long regne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche & de toute entreprise nouvelle, touchoit à son dernier période; l'aurore de la science jettoit ses premiers rayons; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & avec utilité.

Les sciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Espagne & en Portugal, & par les Juifs qui étoient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astronomie & la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quelques-unes des causes qui pendant le dernier siècle & dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y existoient pas dans le quinzième siècle ou n'y produisoient pas les mêmes effets (1); les Portugais alors paroissoient avoir marché dans la carrière des sciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deça des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisoit l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvoient

(1) Voyez la NOTE IX.

1412.

invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvoit manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition, doublerent ce cap formidable qui avoit borné la course des navigateurs précédens, & s'avancerent à cent soixante milles au-delà jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap & qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avoient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, & revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusques-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Le prince
Henri di-
rige les
décou-
vertes
des Por-
tugais.

1415.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie, fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'assurer le succès de leurs entreprises ils avoient besoin d'être conduits par un homme qui doué des qualités propres à dé-

mêler ce qui étoit praticable , eût le loisir de former un systême régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes & eût en même tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo , quatrième fils du roi Jean qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre , sœur de Henri VI roi d'Angleterre. Ce prince avoit dès sa première jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie , & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui , dans ces tems de chevalerie , caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée , Henri joignoit toutes les qualités d'un siècle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences , alors ignorés & méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie ; instruit par les leçons de maîtres habiles , & plus encore par les relations des voyageurs , il acquit bientôt assez de connoissance du globe habitable pour apper-

1415.

cevoir la probabilité de découvrir de nouvelles & riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance étoit bien faite pour exciter l'ardeur & l'enthousiasme d'un jeune homme , & il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvoit devenir aussi utile qu'il paroïssoit brillant & honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise , il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique , & fixa sa résidence à Sagres près du cap Saint-Vincent , où la vue de l'océan Atlantique portoit continuellement ses pensées vers son projet favori & l'encourageoit à le mettre en exécution. Quelques - uns des plus savans hommes de son pays l'avoient accompagné dans sa retraite & l'aidoient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissemens aux Maures de Barbarie , qui étoient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique où ils alloient chercher de l'ivoire , de la poussière d'or & d'autres denrées précieuses. Il consulta les Juifs établis en Portugal. Il sçut par des promesses,

des récompenses, des marques d'estime & de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs, tant étrangers que Portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talens du prince étoient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion & son zèle pour la gloire de son pays, engagèrent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissemens à son projet & à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ses vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le desir des richesses, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui justifioit la devise qu'il avoit prise pour désigner la seule ambition de son ame: *Le desir de faire le bien.*

L'effet de sa premiere tentative ne fut pas d'une grande importance; c'est le sort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Jean Gonsales Zarco & à Tristan Vaz, deux gentils-hommes de sa maison qui s'offrirent

Découverte de
Porto-
Santo.
1418.

1418.

volontairement à diriger l'expédition ; il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador & de gouverner de-là vers le sud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée , ils firent route en longeant la côte , & en suivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés presqu'insurmontables pour doubler le cap ; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience , & empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout-à-coup les jetta en pleine mer , & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr , ils touchèrent à une isle inconnue qu'ils nommerent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation , la découverte de cette petite isle parut une affaire si importante, qu'ils retournerent sur le champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri , de qui ils reçurent les éloges & les distinctions que méritoit une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivoit son objet favori lui fit trouver

dans ce petit succès les motifs les plus encourageans pour en espérer de plus considérables & pour faire de nouveaux efforts. L'année suivante, Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers auxquels il associa Barthelemi Perestrello, & il leur ordonna de prendre possession de l'isle qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observèrent à l'horizon vers le sud une espece de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvoit bien être une terre ; ils se remirent en mer pour s'en assurer, & ils arriverent à une grande isle, inhabitée & couverte de bois, à laquelle ils donnerent le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de Henri étoit de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur le champ une flotte pour aller établir une colonie Portugaise dans ces deux isles. Il eut soin d'y faire

1418.

1419.

De Ma-
dere.

1420.

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeira, translated from the Portuguese of Franc Alcafarano, pag. 15, &c.*

1420.

porter les semences, les plantes & les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévint que la chaleur du climat & la fertilité du sol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de Chypre dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de sucre qu'il tira de Sicile où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles isles; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture; & le sucre & le vin de Madere devinrent bientôt des articles considérables du commerce du Portugal (1).

Dès qu'on commença à sentir les avantages qui résultoient de ce premier établissement pour les parties occidentales de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins chimérique & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accou-

(1) *Lud. Guicciardini descriz. di paesi bassi*, pag. 180, 181.

tumés par degrés à une navigation plus hardie, & au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez qui commandoit un des vaisseaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador qui pendant plus de vingt ans avoit arrêté la navigation Portugaise & étoit regardé comme une barrière impossible à franchir. Cet heureux voyage, quel'ignorance du siècle comparoit aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle sphère aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui baigné par l'Océan Atlantique s'étendoit au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie du continent; les Portugais s'avancèrent dans les Tropiques, & dans l'espace de quelques années ils découvrirent la rivière de Sénégal & toute la côte qui s'étend du cap blanc au cap verd.

Jusques-là les Portugais avoient été guidés & encouragés dans leurs découvertes par les lumieres & les instructions qu'ils avoient trouvées dans

1420

1433

Les Portugais sont étonnés de ce qu'ils découvrent aux Tropiques.

E
plantes & les
communs en
prévit que la
fertilité du sol
d'être favo-
rations, il se
de Chypre
ors très-re-
e sucre qu'il
avoit intro-
cieux végé-
ement dans
on ne tarda
ds avantages
re & le vin
entôt des ar-
commerce du

à sentir les
t de ce pre-
les parties
, l'esprit de
chimérique
d'activité.
nuant leurs
ient accou-

di paesi bassi,

1433.

les ouvrages des mathématiciens & géographes anciens. Mais lorsqu'ils commencerent à entrer sur la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur excessive & perpétuelle qui regnoit dans cette zone la rendoit inhabitable à l'espece humaine, leur ôta le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes lorsqu'ils approcherent pour la premiere fois de cette région inconnue & redoutable, tendoient à confirmer l'opinion des anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la riviere de Sénégal, les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie; mais lorsqu'ils s'avancerent au sud de cette riviere, l'espece humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme: ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene, avec des cheveux courts & bouclés, des nez aplatis, des levres épaisses & tous les traits particuliers qui distinguent la race des Negres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influ-

E
maticiens &
s lorsqu'ils
sur la zone
chez les an-
sive & per-
cette zone
l'espece hu-
d'aller plus
qu'ils firent
procherent
cette région
tendoient à
anciens sur
ons directs
de Sénégal,
uvé la côte
peuples à
Maures de
avancerent
l'espece hu-
s une nou-
ommes qui
me de l'é-
cours &
des levres
particuliers
es Negres,
tribuer ce
e à l'influ-

DE L'AMÉRIQUE, LIV. I. 117

ence de la chaleur, & ils commen-
cerent à craindre qu'en avançant plus
près de la ligne ils n'en ressentissent
des effets encore plus terribles. Des
grands du royaume, qui par igno-
rance, par envie ou par cette froide
& timide prudence qui rejette tout
ce qui a l'air de nouveauté, avoient
jusqu'alors condamné les projets du
prince Henri, exagèrent les dangers
qu'on couroit à porter ces recherches
plus loin, & proposerent d'autres
objections contre l'idée de tenter de
nouvelles découvertes. Ils représen-
terent qu'il étoit absolument chimé-
rique d'espérer quelque avantage de
la recherche de pays situés dans une
partie du monde que la sagesse & l'ex-
périence des anciens leur avoit fait
reconnoître pour inhabitable; que
leurs ancêtres, contents de cultiver le
territoire qui leur avoit été assigné par
la providence, ne songeoient pas à
prodigier les forces du royaume en
vains projets pour chercher de nou-
veaux établissemens; que le Portugal
étoit déjà épuisé par les trais des ten-
tatives qu'on avoit faites pour décou-
vrir des terres qui n'existoient pas ou

1433.

que la nature avoit destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avoient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des anciens , ni ces raisonnemens sur les intérêts du Portugal , ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse & vraiment philosophe du prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les anciens n'avoient guere qu'une connoissance conjecturale de la zone torride ; & il savoit que les frivoles argumens de ses adversaires , relativement aux intérêts politiques du Portugal , n'avoient pour motifs que la malveillance & la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par Dom Pedre son frere , qui gouvernoit le royaume en qualité de tuteur de son neveu Alphonse V , lequel avoit succédé à la couronne étant mineur ; loin de se relâcher de ses efforts , Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

1438.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au pape, & lui exposa en termes magnifiques le pieux & infatigable zèle avec lequel il s'occupoit depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumières de la véritable religion, étoient ensevelis dans les ténèbres du paganisme, ou séduits par les impostures de Mahomet. Il supplioit le S. Pere, à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étoient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenans aux Infidèles; qui seroient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjuroit de défendre sous les peines les plus sévères à toutes les puissances chrétiennes, de molester les Portugais tandis qu'ils seroient engagés dans cette louable entreprise, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit

141
Le pape fait ces-
sion aux
Portugais
des pays
qu'ils
pour-
roient
décou-
vrir.

1438.

que le principal objet des Portugais , seroit de répandre la connoissance de la religion chrétienne , d'établir l'autorité du saint-Siege , & d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'étoit en profitant avec adresse de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces , que la cour de Rome avoit par degrés étendu ses usurpations , le pape Eugene IV , à qui Henri s'adressa , saisit avidement l'occasion qui s'offroit à lui. Il sentit promptement qu'en accordant une pareille demande , il exerceroit une prérogative très-flatteuse par elle-même & dont les suites pouvoient devenir fort avantageuses au saint-Siege. Il fit en conséquence expédier une bulle dans laquelle , après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais & les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carrière où ils s'étoient engagés , il leur accordoit un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation ,

donation, qui comprenoit une si grande portion du globe, pût paroître aujourd'hui, même dans les pays catholiques, il n'y avoit personne dans le quinzieme siecle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zele de la religion ; zele qui étoit alors un principe puissant, dont l'activité influoit sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts, & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1).

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès long-tems à circonscire l'activité & les lumieres de l'esprit humain dans les limites où elles avoient

1438.

Célébrité & progrès des découvertes des Portugais.

(2) Voyez la NOTE X.

Tome I.

1438.

été jusques - là renfermées , furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout-à-coup , & de concevoir l'espérance de connoître des régions dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée auparavant. Les savans & les philosophes formoient des raisonnemens & combinoyent des théories sur des découvertes inattendues , tandis que le vulgaire faisoit des questions & s'étonnoit. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe , pour solliciter le prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens & les Génois qui surpassoient alors tous les autres peuples dans la connoissance & la pratique de la marine , fournirent sur-tout un grand nombre de marins qui entrèrent à bord des vaisseaux Portugais , & acquirent à cette nouvelle école de navigation une connoissance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais animés par l'exemple de ces étrangers , s'empresserent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation seconda les desseins du prince. Des négocians formerent des associa-

146.

trions pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les isles du Cap-verd qui gissent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, & peu de tems après celles qu'on a nommées Açores. Comme les premières sont à plus de trois cens milles de la côte d'Afrique & les dernières à neuf cens milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers, sans avoir déjà fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation.

Cette passion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri qui avoit jusques-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connoissances, & qui les avoit encouragées & soutenues par son pouvoir & son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avoient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale; & qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle

1446.

1449.

Mort du
prince
Henri.
1463.

14. 3.

à peine avoient-ils découvert quinze cens milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paroître bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, & pour frayer la route à d'autres découvertes.

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelque tems.

Alphonse qui occupoit le trône à la mort du prince Henri, étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de cette monopole ne pouvoient man-

quer de ralentir l'esprit de découverte, parce que cessant d'être un objet national, ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasarderent enfin à traverser la ligne, & à leur grand étonnement ils trouverent que cette région de la zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée & très-fertile.

Jean II qui succéda à son pere Alphonse, avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il étoit prince royal, provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet, & il en sentit bientôt l'importance, & à mesure qu'il acquit plus de connoissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyerent

1463.

1471.

Elle se ranime avec une nouvelle force.

1481.

1481.

les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la riviere de Sénégal, ils ne trouverent sur cette longue étendue de côte, qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables & très-peu nombreux, professant la religion Mahométane, & fournis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même riviere, la puissance & la religion des Mahométans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes; la population y étoit considérable & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisoit de l'yvoire, des gommés, de l'or & d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en attendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives; & des hommes dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lors-

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusti apud novum orbem Gynai, pag. 2. 18. Navigat. all Isola di San Tome per un pilotto Portugh. Ramusio, 1, 115.*

qu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité.

1481.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avoient pour but quelque découverte, & en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas à se faire sentir. Les Portugais équipèrent une flotte puissante qui après avoir découvert les royaumes de Benin & de Congo, s'avança de plus de quinze cens milles au-delà de l'équateur, & les navigateurs Européens pour la première fois, virent un nouveau ciel & observerent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean étoit non seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles, il s'occupoit aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée, & y envoya des colonies; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissans, & tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux

1484.

1481.

qui étoient foibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal, d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un systême régulier & bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, & les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à établir sur un fondement solide, leur puissance & leur commerce en Afrique.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connoissance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas visitées. Les instructions qu'ils reçurent des habitans, jointes à ce qu'ils avoient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencerent à leur offrir des vues plus étendues & à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes que celles qui les avoient occupés jusqu'alors. Ils avoient reconnu l'erreur des anciens sur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le sud, ils trouverent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en lar-

geur selon la doctrine de Ptolémée (1), qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes, paroïssoit se resserrer insensiblement & se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisoient anciennement autour de l'Afrique, & qu'on avoit regardés long-tems comme fabuleux ; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avoit conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, & commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande & importante entreprise.

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund Ptolem. Amst. 1732.* F v

L. 184.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avoient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur le champ que ce devoit être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc Paul & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumières & des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il étoit possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam & Alphonse de Payva, qui entendoient parfaitement la langue Arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient

chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteroient, tous les éclaircissimens qu'on pourroit leur donner sur le commerce de l'Inde & sur le cours de navigation qu'on pourroit suivre pour y pénétrer (1).

Tandis que Jean faisoit cette tentative par terre pour obtenir quelque connoissance d'un pays qu'il desiroit si ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la sagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, & franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avoient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cens milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers incon-

1484.

Voyage
de Bar-
thelemi
Diaz.
1486.

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. I, page 26. Lafitau, *découv. des Port.* L. I, p. 46.

1486.

nues & par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit par la perte du vaisseau qui portoit ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux & de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux & l'esprit turbulent de son équipage le forcerent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que n'en avoit découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avoit appelé le promontoire qui terminoit son voyage *Cabo tormentoso*, le Cap des tempêtes; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit depuis si long-tems pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleure augure; il l'appella le *Cap de Bonne-Espérance* (1).

(1) *Faria y Sousa Port. Asia, vol. I, pag. 26.*

Ces espérances de succès se trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyssinie. Covillam & Payva se conformant aux instructions de leur maître , se rendirent d'abord au grand Caire , d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands Egyptiens , & arriverent à Aden sur la mer rouge. Là ils se séparèrent ; Payva cingla vers l'Abyssinie ; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales , & après avoir visité Calicut , Goa & d'autres villes sur la côte de Malabar , il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique , & de - là au grand Caire où les députés s'étoient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avoit été assassiné en Abyssinie ; mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui avoient été envoyés par Jean , dont la sagacité prévoyante ne négligeoit aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins ; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations , & de leur remettre de nouvelles inf-

1486.

tructions. Covillam envoya en Portugal par un de ces Juifs, un journal de ses voyages par mer & par terre, & ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avoit touché; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissements que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer on devoit trouver un passage aux Indes orientales (1).

Préparatifs pour un autre voyage.

L'heureuse conformité de l'opinion & du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire, ne laissoit presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde; mais l'énorme longueur du voyage & les tempêtes furieuses que Diaz avoit essuyées près du cap de Bonne-Espérance, avoient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs: il fallut quelques-tems

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. 1, pag. 27. Lafitau, *découv.* tom. 1, pag. 48.

pour rassurer leur esprit & les préparer à cette dangereuse & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque diffiperent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou força de les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avoit été le principal objet de son regne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive que cette idée absorboit ses pensées pendant le jour & le privoit du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les mesures que ses lumieres & l'expérience pouvoient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites, le détail des instructions extraordinaires qu'ils avoient reçues de l'Orient, & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors, attirerent l'attention de tout l'Europe, & tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéni-

E

ya en Por-
un journal
par terre,
commerce
s exacts des
d'après ses
nfi que d'a-
e lui avoient
en différens
en tournant
oit trouver
mentales (1).
de l'opinion
avec les dé-
oit de faire,
l'incertitude
par mer de
ais l'énorme
es tempêtes
ffuyées près
ce, avoient
s Portugais,
cience en eût
& hardis na-
ques - tems

Asia, vol. 1,
1, pag. 48.

ciens & des Carthaginois ; les autres formoient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvoient occasionner dans le cours du commerce & dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commencerent à craindre de perdre le commerce de l'Inde , dont le monopole étoit la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse ; & les Portugais jouissoient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnoit un si libre essor aux mouvemens divers de la curiosité , de l'espérance & de la crainte , il se répandit en Europe le bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu ; c'étoit la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe , & ce grand objet attira sur le champ les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.





L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE SECOND.

P A R M I les étrangers que le bruit Naissance
des découvertes faites par les Por- & éduca-
tugais avoit attirés au service de cette tion de
nation, se trouvoit Christophe Colomb;
Columb, sujet de la république de Gê-
nes. On ne connoît point avec cer-
titude le tems ni le lieu de sa nais-
sance (1); on fait seulement qu'il étoit
d'une famille honnête réduite à l'in-
digence par quelques événemens mal-
heureux. Ses parens ayant embrassé
pour vivre la profession de marins,
Columb laissa entrevoir dès sa pre-

(1) Voyez la NOTE XI.

miere jeunesse , les talens & le caractere qui peuvent distinguer un homme de cet état ; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb , ils les développerent & les encouragerent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoissance de la langue latine , la seule qui fût alors employée à l'enseignement , on lui fit apprendre la géométrie , la cosmographie , l'astronomie & le dessein. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation , son objet favori , excitant son ardeur & son application , il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions il entra à quatorze ans dans la carrière qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentoient ses compatriotes les Gênois ; mais cette sphère étant trop étroite pour une ame aussi active que la sienne , il fit une excursion dans les mers du nord , & visita les côtes de l'Islande où la pêche commençoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme les navigateurs tentoient alors dans tous les sens des entreprises nouvelles , il s'a-

1461.

1467.

van
des
en-
avo
ge
fan
for
fon
de
rép
pe
fai
Tu
ri
il
cé
ex
en
ra
pa
m
tr
q
t
p
p
f
t
u

vança au-delà de cette isle , la Thulé des anciens , jusqu'à plusieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui , en augmentant ses connoissances maritimes , ne servoit pas à sa fortune , il s'attacha à un homme de son nom & de sa famille , capitaine de vaisseau , qui jouissoit d'une grande réputation. Ce marin commandoit une petite escadre armée à ses frais , & faisant la course , tantôt contre les Turcs & tantôt contre les Vénitiens rivaux des Gênois dans le commerce , il avoit acquis des richesses & de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années , en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre , que par son habileté comme homme de mer. A la fin dans un combat opiniâtre sur la côte de Portugal avec quelques caravelles Vénitiennes , qui retournoient richement chargées des pays-bas , le vaisseau sur lequel il étoit prit feu , en même-tems que le vaisseau ennemi auquel le sien étoit fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité , sa présence

1467.

d'esprit & son intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il se jetta à la mer, se saisit d'une rame flottante, & aidé de ce secours & de son adresse à nager, il gagna le rivage éloigné d'environ deux lieues, & sauva une vie réservée à de si grandes choses (1).

Il entre au service des Portugais Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne où plusieurs de ses compatriotes étoient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite & de ses talens, qu'ils le presserent vivement de rester en Portugal où son habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le service Portugais étoit alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé ou du desir de voir des pays nouveaux ou de celui de se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, & ayant gagné l'estime d'une Portugaise, il l'épousa & fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connoissances dans la navigation

(1) *Vie de Colomb*, chap. 5.

& lui donna le desir de les perfectionner encore. Sa femme étoit fille de Bartheleni de Perestrello , un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières navigations , & qui avoit découvert & planté les isles de Porto-Santo & de Madere. Colomb devint possesseur des journaux & des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes , & les diverses circonstances qui les avoient encouragés & guidés ; cette étude flattoit & enflammoit sa passion dominante. Les cartes de Perestrello & les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues augmentèrent tellement son impatience de voyager , qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere , & établit pendant plusieurs années un commerce avec cette isle , & avec les Canaries , les Açores & les divers établissemens que les Portugais avoient formés en Guinée & dans le continent de l'Afrique (1).

(1) *Vie de Colomb* , chap. 4 , 5.

1467.
Effets de
leurs dé-
couver-
tes sur
son es-
prit.

L'expérience que Colomb avoit acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe ; mais ce mérite ne lui suffisoit pas & il portoit son ambition plus loin. Les succès heureux des Portugais avoient excité un tel esprit de curiosité & d'émulation, que tous les savans de ce siècle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites & ceux dont on pouvoit se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb naturellement avide de connoître, capable de méditations profondes & porté vers les spéculations de ce genre, s'étoit souvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles & de la maniere dont ils en avoient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degré à se persuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, & exécuter des entreprises qu'ils avoient jusqu'alors tentées inutilement.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap verd, le grand objet qui occupoit les navigateurs étoit de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étoient rien auprès de celle-là. On connoissoit depuis un grand nombre de siècles la fertilité & les richesses des Indes. Les épiceries & les autres marchandises précieuses qu'on en apportoit étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitoient l'envie de toutes les autres nations ; mais quelque avides que fussent les Portugais de se faire une route nouvelle vers ces riches contrées, ils ne l'avoient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auroient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue, & au cas qu'on la découvrit, elle étoit si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroissoit une entreprise d'une extrême difficulté & d'un succès très-

1467.
Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes.

1467.

certain. On avoit employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Non à l'équateur. On pensoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas possible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cet objet, aidé des connoissances qu'il avoit acquises dans la théorie & la pratique de la navigation ; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique ; on trouveroit infailiblement des pays nouveaux, qui devoient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

Principes Cette opinion aussi chimérique au premier coup-d'œil, qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle, étoit appuyée dans son esprit par des motifs & des raisons de différens genres. La figure sphérique de la terre étoit connue

connue & la grandeur de son volume étoit déjà déterminée avec quelque exactitude. Il suivoit évidemment de-là que les continens de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique ne faisoient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse & la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penser que le vaste espace qui étoit jusques-là demeuré inconnu, fût entierement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, étoit balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées étoient confirmées par les observations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais s'étant avancé à l'ouest plus qu'on ne le faisoit en ce tems-là, avoit trouvé une piece de bois sculptée, flottante sur les eaux & poussée vers lui par un vent d'ouest; ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit

1467.

trouvé à l'ouest de l'isle de Madere ; une piece de bois travaillée aussi de main d'homme , & apportée par le même vent , & des roseaux d'une grosseur énorme ressemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particuliere des Indes orientales (1). Enfin après des vents d'ouest soutenus pendant quelque tems , on avoit trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés , & une fois les corps morts de deux hommes dont les traits ne ressembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raisons puisées dans les faits & la théorie faisoit espérer à Colomb qu'on trouveroit des terres nouvelles dans l'océan occidental , d'autres considérations lui faisoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange , cependant quelques auteurs Grecs se sont hasardés à décrire les provinces situées de l'autre

(1) *Lib. I , cap. 17.*

côté de ce fleuve ; & comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctesias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onésicrite, suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle étoit égale à un tiers de la terre habitable, & Nearque dit que d'une extrémité à l'autre en droite ligne il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizieme siecle, & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense.

(1) *Nat. Hist. lib. VI, cap. 17.*

(2) *Strabo, lib. XV, pag. 1011.*

1467.

Ces notions , quelque défectueuses qu'elles fussent , étoient les plus exactes que les Européens eussent en ce tems-là de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tiroit une conséquence très-juste. Il prétendoit qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'est, il devoit, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des isles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique ; que la distance de l'Asie à ces isles ne devoit pas être très-considerable , & que la route la plus droite & en même-tems la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays étoit en naviguant droit à l'ouest (1). L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût , appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Aristote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar , & qu'on

(1) Voyez la NOTE XII.

pouvoit aller par mer de ce détroit aux Indes (1). Seneque s'exprimant encore d'une maniere plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de tems d'Espagne aux Indes (2). La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel, & au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb qui unissoit la modestie & la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entierement ni sur la force de ces preuves, ni sur l'autorité des anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ces contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens par lesquels il appuyoit son opinion. Dès l'an 1474, il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest à Paul, médecin Florentin, célèbre

(1) Aristot. *de celo*, lib. II, cap. 14.

(2) Seneca, *Quæst. Natur. Lib. I, in præm.*

1467.

pour ses connoissances dans la cosmographie, & qui dans ses réponses montre un savoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, & encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devoit procurer tant de gloire à sa patrie, & à l'Europe des avantages si grands (1).

Moyens
dont il
se sert
pour la
mettre
en exécution.

Un esprit moins capable de former & d'exécuter de grands desseins n'auroit été conduit par ces raisonnemens, ces observations & ces autorités, qu'à une théorie stérile qui auroit fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques; mais le caractère de Colomb, entreprenant & plein d'ardeur, le faisoit passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son système, il étoit impatient de la confirmer par l'expérience, & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'assurer de la protection de quelque puissance de

(1) *Vie de Colomb*, chap. 8.

l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'étoit conservé malgré une longue absence, & lui faisoit souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes & de ses travaux. Il proposa son projet au Sénat de Gênes, & faisant du service de son pays le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il espéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis si long-tems des pays étrangers que ses compatriotes connoissoient peu son habileté & son caractère, & quoique gens de mer ils étoient si peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondeoit ses espérances de succès. Ils rejetterent inconsidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets chimériques, & perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur (1).

1467.

Il le propose aux Gênois.

(1) Herrera, *Hist. de las Indias, Occid.* decad. 1, lib. 1, cap. 7.

1467.
Il se pré-
sente au
roi de
Portugal.

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie, Colomb loin de se décourager par le refus qu'il venoit d'essuyer, poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II roi de Portugal, dans les états duquel il avoit été établi long-tems, & qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes sa patrie, un droit à ses services. Les circonstances paroissoient lui promettre que ses offres seroient goûtées. Il s'adressoit à un monarque d'un génie actif, assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses sujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe & les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation & ses qualités personnelles étoient bien connues en Portugal; l'une suffisoit pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout-à-fait chimérique, & les autres ne permettoient pas de se défier de la droiture de ses intentions. Le

ro.
vo
On
mé
co
&
da
ran
do
bo
no
Les
vo
ge
pro
&
che
op
qu
s'ar
app
do
leu
la
l'a
&
vu
av
à

obligations
loin de se
qu'il venoit
projet avec
proposa à
ns les états
long-tems,
ette raison
es sa patrie,
Les circon-
mettre que
s. Il s'adres-
génie actif,
d'une entre-
de protéger
voient pour
velles terres.
s habiles na-
z les moins
rayer par la
se d'une ex-
pilité de Co-
& ses qualités
n connues en
t pour em-
ât son projet
érique, & les
as de se défer
ntentions. Le

roi l'écouta donc avec bonté, ren-
voya l'examen de son plan à Diego
Ortiz, évêque de Ceuta, & à deux
médecins Juifs, estimés pour leurs
connoissances dans la cosmographie,
& qu'il avoit coutume de consulter
dans les affaires de ce genre. L'igno-
rance avoit empêché les Génois d'a-
dopter le projet de Colomb; à Lis-
bonne il eut à combattre un ennemi
non moins redoutable, le préjugé.
Les personnes dont les suffrages de-
voient décider cette question, diri-
geoient depuis long-tems tous les
projets de navigation des Portugais,
& avoient donné le conseil de cher-
cher un passage aux Indes par la route
opposée à celle que Colomb indi-
quoit comme la plus courte & la plus
sûre. Ils ne pouvoient par conséquent
approuver son plan sans recevoir la
double mortification de condamner
leur propre théorie & de reconnoître
la supériorité de l'étranger. Après
l'avoir fatigué de questions infidieuses
& d'objections sans nombre, dans la
vue de lui faire expliquer son projet
avec assez de détail pour le connoître
à fonds, ils différèrent de prononcer.

1467.

un jugement définitif & en même-tems ils conspirerent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau pour l'exécuter en suivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean oubliant en cette occasion les sentimens d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ces perfides conseils; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb, n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires & n'appercevant aucune marque du voisinage des terres, il se laissa effrayer & retourna à Lisbonne décriant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

Il quitte le Portugal & passe en Espagne. Colomb ayant découvert cette trahison, en ressentit toute l'indignation naturelle à une ame libre & franche, & dans la chaleur de son ressentiment il se détermina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur le

(1) *Vie de Colomb*, chap. 11. Herrera, *decad.* 1, *lib.* 1, *cap.* 7.

champ le Portugal & aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit désormais choisir en liberté le protecteur qu'il croiroit le plus disposé à approuver & à exécuter son plan , il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand & Isabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Castille & d'Aragon. Mais connoissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ses idées , pour négocier en même-tems l'exécution de son projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus instruits & les plus puissans.

Ce n'étoit pas sans raison que Colomb craignoit que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux Maures sur le continent. Le caractère circonspect & défiant de Ferdinand donnoit à ce prince de l'é-

1484.

Il envoio son frere en Angleterre.

Obstacles qu'il trouve en Espagne.

1484.

loignement pour les projets hardis & singuliers. Isabelle avec un esprit plus élevé & plus entreprenant, étoit obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avoient fait jusques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ses anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissoit un champ vaste à l'activité de la nation & à son amour pour la gloire. Avec des circonstances si défavorables, il étoit impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple naturellement lent & circonspect. Son caractère étoit cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans son maintien, réservé dans ses paroles & ses actions, irréprochable dans ses mœurs, & observateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui concilierent plusieurs amis & lui acquirent une estime si générale, que malgré la simplicité de son exté-

rieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence avoit suggéré un projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritoient une attention sérieuse.

Ferdinand & Isabelle, quoiqu'entièrement occupés de la guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connoissances avoient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondeoit ses conjectures & ses espérances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure & la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois

Son projet est examiné par des Juges ignorans.

15484.

années. D'autres soutenoient ou que Colomb trouveroit l'océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant droit à l'ouest, il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, & qu'il périroit infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémisphères, que la nature avoit séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetterent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance & la pusillanimité se sont excusées dans tous les tems, « que c'est une grande présomption à un particulier de supposer qu'il possède de lui seul des connoissances supérieures à celles de tout le reste du genre humain ». Ils ajoutoient que si les contrées que Colomb se proposoit de découvrir existoient réellement, elles n'auroient pu demeurer ignorées si long-tems, & que les lumieres & la sagacité des siècles précédens n'auroient pas laissé la gloire de les découvrir à un pilote obscur & à un Génois.

Il falloit toute la patience & toute l'adresse de Colomb, pour suivre sa negociation avec des hommes si prévenus. Il avoit à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences & cinq années inutilement employées à instruire ses juges & à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un & l'autre déclarerent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout-à-fait terminée, il leur étoit impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais heureusement pour le genre humain la supériorité de génie qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire & hardie, est communément accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais,

1484.

ni rebuté par les obstacles. C'étoit-là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venoit de lui porter ; mais en se retirant sur le champ d'une cour qui l'avoit amusé si longtems de vaines espérances , sa confiance dans la vérité de son systême ne diminua point , & son desir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir sollicité sans succès la protection des souverains , il s'adressa aux ducs de Medina-Sidonia & de Medina-Celi, qui , quoique simples sujets , étoient assez puissans & assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux ; car ces seigneurs , soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les argumens de Colomb que leurs souverains , soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand , refuserent de seconder une entreprise que le monarque avoit rejetée (1).

Négociation de son frere en Angleterre. Au chagrin que Colomb ressentoit du mauvais succès de ses tentatives ,

(1) *Vie de Colomb*, chap. 13. Herrera

decad. 1, lib. I, cap. 7.

se joignit l'inquiétude que lui causoit l'ignorance où il étoit du destin de son frere Barthelemi qu'il avoit envoyé à la cour de Londres, & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaisseau qui portoit Barthelemi avoit été pris par des pirates, & lui-même dépouillé de tout étoit demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper, & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant long-tems de dessiner & de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour être en état de s'habiller décemment & de se présenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frere sous les yeux du roi qui, malgré son extrême économie & sa défiance pour toute entreprise dispendieuse & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait jusques-là aucun des princes à qui il avoit été présenté.

Cependant Colomb ignorant ce qu'étoit devenu son frere & n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, étoit déterminé à aller lui-

Colomb
entrevoit
quelque
espérance
en Espa-
gne.

E
s. C'étoit-là
sentit vive-
t de lui por-
ur le champ
nuisé si long-
ces, sa con-
son systême
on desir de la
nce n'en fut
voir sollicité
n des souve-
cs de Medina-
li, qui, quoi-
nt assez puis-
r mettre son
s cette tenta-
eux; car ces
e fussent pas
argumens de
verains, soit
esser l'orgueil
t de seconder
onarque avoit

mb ressentoit
es tentatives.

. 13. Herrera

1484.

même en Angleterre. Il se préparoit à partir & avoit disposé de ses enfans pour le tems de son absence, lorsque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu plusieurs occasions de connoître les talens & la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son systême, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen le convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partoît Colomb & de la probabilité du succès, que Perès voulant conserver à sa patrie la gloire & les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectoit. Elle fit dire à Perès de se rendre sur le champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'étoit établie pendant le siege

de C
fére
auqu
effet
tion
à la
fom
voy
guer
heur
Gre
plus
vell
join
rein
enc
ave
ses
van
teut
com
&
ven
Leu
trep
hor
con
for
viv

de Grenade , & où elle vouloit conférer avec lui sur le sujet important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour , & un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattoit alors que la guerre avec les Maures seroit bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade , & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance , jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb , encouragea ses amis à se montrer avec plus de confiance & à favoriser ses vues plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ses protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla , contrôleur des finances de Castille , & Louis Santangel receveur des revenus des ecclésiastiques en Aragon. Leur zèle à seconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connoître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent vivement en sa faveur.

1484.

1491.

1491.
Il est de
nouveau
découra-
gé.

Mais il n'étoit pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide & défiance prudence lui faisoit encore regarder le projet comme extravagant, & pour rendre inutile le zele des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance & aussi peu disposé qu'auparavant à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposoit d'armer une petite flotte sous son commandement, & vouloit le titre de vice-roi perpétuel & héréditaire de toutes les mers & de toutes les terres qu'il découvriroit, avec le dixieme des profits qu'elles rapporteroient, en propriété pour lui & ses descendans. En même-tems il offroit d'avancer la dépense de l'armement, à condition qu'il auroit une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouoit, il ne demandoit aucune récompense. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de

la v
la n
lais
ses
per
se r
frai
la r
mo
ils,
fina
& l
lom
reu
pér
gnit
par
Sou
den
par
sou
aba
ror
qu
po
qu
rap
esp

R E
sé de persuas
& défiance
ore regarder
gant, & pour
partisans de
ns cette nou-
ues-unes des
à prononcé
onnement de
olomb parut
me confiance
auparavant à
es premières
d'armer une
mandement,
ce-roi perpé-
utes les mers
n'il découvri-
e des profits
en propriété
s. En même-
er la dépense
ndition qu'il
oportionnelle
entreprise. Si
mandoit au-
eu d'envifager
e une forte
où il étoit de

la vérité de son système & d'admirer
la magnanimité qui, après tant de dé-
lais & de refus, lui faisoit soutenir
ses demandes à la même hauteur, les
personnes qui traitoient avec Colomb
se mirent à calculer mesquinement les
frais de l'expédition & la valeur de
la récompense. La dépense, quelque
modérée qu'elle fût, étoit, disoient-
ils, trop considérable pour l'état des
finances du royaume. Les honneurs
& les émolumens que demandoit Co-
lomb étoient exorbitans, quelque heu-
reux que fût le succès; & si ses es-
pérances étoient trompées, de si ma-
gnifiques dons faits à un aventurier
paroïtroient inconsiderés & ridicules.
Sous ces dehors imposans de pru-
dence & de précaution, leur opinion
parut si plausible & fut si vivement
soutenue par Ferdinand, qu'Isabelle
abandonna tout-à-fait Colomb, &
rompit brusquement la négociation
qu'elle avoit repris avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant
pour Colomb que tous les dégoûts
qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Son
rappel à la cour avoit fait renaître ses
espérances, & lui avoit fait croire

1491.

que ses travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu ; il se retira le cœur navré , & ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre , comme il l'avoit déjà projeté.

1492.

Vers ce tems-là Grenade se rendit. Ferdinand & Isabelle y firent leur entrée en triomphe , & prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassoit du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie , & les rendoit maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées jusqu'aux frontieres du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève & les enhardit, Quintanilla & Santangel , ces patrons de Colomb , toujours vigilans & adroits , saisirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir hésiter si long tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque , elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entreprises,

ils lui représenterent que Colomb étoit un homme d'un jugement sain & d'un caractère irréprochable, parfaitement capable, par son expérience dans l'art de la navigation & par ses connoissances dans la cosmographie, de se faire des idées justes de la forme du globe & de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie & sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnoit la preuve la plus décisive de la force de sa conviction & de la réalité de ses espérances; que la somme qu'il demandoit pour équiper une flotte étoit fort peu de chose, & que les avantages qui pouvoient en revenir étoit immenses; qu'il n'exigeoit d'autres récompenses de sa découverte & de ses travaux, que celles que fournilloient les contrées mêmes qu'il seroit découvrir; qu'autant il étoit digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connoissances humaines & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouveroit de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avoit été si long-tems

1492.

bannie , à découvrir un nouveau monde auquel elle feroit porter la lumiere des célestes vérités & le bonheur qui en est la fuite ; que si elle ne se decidoit pas sur le champ, l'occasion seroit pour jamais perdue ; enfin que Colomb se dispoit à porter ailleurs ses offres ; que quelqu'autre prince plus heureux ou plus hardi les accepteroit , & que l'Espagne déploreroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts.

Ces puissantes raisons , appuyées par des personnes d'un si grand poids & dans un moment si bien choisi , produisirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna tout de suite qu'on fit revenir Colomb , annonça la résolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit mises lui-même à son traité , & regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser , elle offrit généreusement ses diamans en gage pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnoissance ,

sance, baisa la main de la reine, & pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposoit, il s'engagea à avancer sur le champ la somme dont on auroit besoin (1).

Colomb avoit déjà fait plusieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur le champ à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance, mêlée avec la satisfaction que lui donnoit son rappel. Mais l'accueil obligé que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit depuis si longtemps l'objet de ses pensées & de ses desirs, effacèrent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avoit souffert pendant huit années d'incertitudes & de sollicitations. La négociation fut dès-lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, & on signa le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles.

(1) Herrera, *decad. Lib. 1, cap. 8.*

Condi-
tions
de l'ac-
cord qu'il
fait avec
l'Espagne

1492.

1°. Ferdinand & Isabelle, comme souverains de l'océan, créoient Colomb grand amiral dans toutes les mers, isles & continens qui seroient découverts par lui, office dont il jouiroit lui & ses héritiers avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Castille dans les limites de sa nouvelle juridiction. 2°. Colomb étoit nommé vice-roi de toutes les isles & continens qu'il découvroit; mais si pour le bien des affaires il étoit nécessaire d'établir par la suite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autorisé à nommer trois personnes, dont l'une seroit choisie par Ferdinand & Isabelle. L'office de vice-roi devoit aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3°. Ferdinand & Isabelle accordoient à Colomb & à ses héritiers à perpétuité, le dixieme de tous les profits provenans des productions & du commerce des pays qu'il découvroit. 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit sur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire seroit terminée

(1)
decad.

par la seule autorité de Colomb , ou des juges désignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établiroit , & à raison de cette avance il retireroit un huitieme du profit (1).

1492.

Quoiqu'on trouve dans ce traité le nom de Ferdinand joint à celui d'Isabelle , la défiance de ce prince étoit encore si forte , qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon , & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille , Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoit procurer dans la suite un heureux succès.

Dès que le traité fut signé , Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés , mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre , en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai , tout ce qui dépendoit

Préparatifs pour son voyage.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 15. Herrera ; *decad. Lib. I, cap. 9.*

1492.

de ses ordres se trouva près , & Colomb se rendit chez le roi & la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution ; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal , ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissemens Portugais sur la côte de Guinée , ni d'aucun des pays sur lesquels cette nation réclamoit quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avoit fait armer les vaisseaux dont Colomb devoit prendre le commandement , dans le port de Palos , petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Perès , à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations , résidoit dans le voisinage , ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitans , non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir , mais en déterminant plusieurs d'entre eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois freres du nom de Pinson , riches & bons marins , qui voulurent bien ris-

qu
lui
d'I
ne
la r
Il o
men
très
de p
don
P'ho
il a
Mar
appe
Fran
appe
Yane
étoie
que d
cadre
étoit
& po
la pl
avent
de Co
mes c
l'acco
penfe

quer leur vie & leur fortune avec lui.

 1492.

Cependant malgré tous les efforts d'Isabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il consistoit en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu considérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte - Marie*, en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particulière. Martin Pinson commandoit le second appelé *la Pinta*, & avoit son frere François pour pilote. Le troisieme, appelé *la Nigna*, avoit pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étoient très-petits, & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, étoit approvisionnée pour douze mois, & portoit quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivoient la fortune de Colomb, & quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépense, qui avoit si fort effrayé la cour

1492.

d'Espagne & qui avoit retardé si long-tems la négociation de Colomb, ne passoit pas quatre mille livres sterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France).

L'art de la construction étoit encore dans l'enfance au quinzieme siecle. Les vaisseaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclara, sur-tout dans la confiance avec laquelle il se hasardoit avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connoissance des courans, sans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand projet qui depuis si long-tems occupoit toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auroient arrêté tout esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, & fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il

fu
co
rel
po
&
ten
imp
vo
ciel
mê
lui
à l'e
apr
l'ab
mai
ses
d'un
avec
L
d'ac
sole
fenc
élev
obte
soult
Col
y ar
dans
dign

fut bientôt en état de partir. Mais comme il étoit plein de sentimens de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la faveur & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même & tous ceux qui partoient avec lui, allèrent en procession solennelle à l'église du monastere de Rabida, où, après s'être confessés & avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prier Perès, qui joignit ses prieres aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zele si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 Son dé-
d'août 1492, un peu avant le lever du part d'Es-
soleil, Colomb mit à la voile en pré- pigne.
sence d'une foule de spectateurs qui
élevoient une main au ciel pour en
obtenir une réuffite heureuse, qu'ils
souhaitoient plus qu'ils ne l'espéroient.
Colomb cingla droit aux Canaries, & 13 Août:
y arriva sans aucun événement qui,
dans toute autre circonstance, fût
digne d'être remarqué; mais dans un

1492.

voyage dont les suites devoient être si intéressantes , tout attiroit l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit le deuxieme jour de la route. Cet accident alarma les équipages , aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident , & fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais & si mal en ordre , qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même-tems longue & dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux , & ayant embarqué des provisions fraîches , il partit de Gomera , l'une des plus occidentales des Canaries , le sixieme jour de septembre.

La route
qu'il suit.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car dès ce moment Colomb faisant voile directement à l'ouest , abandonna toutes les routes suivies jusques-là par les navigateurs , & se jetta dans une mer inconnue jusqu'a-

lors. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent , mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussitôt plusieurs de ses matelots abattus & consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencerent à déplorer leur sort & à verser des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les rassura par les raisons qui lui faisoient espérer une heureuse réussite , & par la vue des richesses qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisoit. Ce découragement qui se monroit de si bonne heure , fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit , mais encore celles qui naissent de l'ignorance & de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire ; & il reconnut que l'art de manier les esprit ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir , que tout son courage & toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même & pour le pays qui l'employoit , il joignit à l'en-

1492.

Vigilance
& atten-
tion de
Colomb.

thouïafme d'un homme à projet , les qualités d'une autre efpece qui s'y trouvent rarement unies , une grande connoiffance des hommes , un esprit infinuant , une perfévérance infatigable à fuivre un plan , un grand empire fur lui-même & le talent de diriger & de maîtrifer les paffions des autres. Ces qualités , qui le rendoient très - propre à commander , étoient accompagnées de toutes les connoiffances de fon art qui infpirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs Espagnols accoutumés feule- ment à fuivre les côtes de la Méditerranée , ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieufe la fupériorité que lui donnoient fur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques industrieufes des Portugais. Dès qu'il fut en mer , rien ne fe fit que par fes ordres. Il veilleoit lui-même à l'exécution de toutes les manoeuvres ; il ne prenoit que quelques heures de fommeil , & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui , la fonde & tous les autres inftrumens d'obfervation étoient fans cefle entre-

fes
vig
au
rech
feau
plan
flot
dan
ave
équi
des
man
s'élo
lomb
tie c
cette
après
fait
en c
con
sept
à pl
des
qu'a
été
fure
éto
guill
exad

ses mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais , il étoit attentif au mouvement des marées , à la direction des courans , au vol des oiseaux ; il observoit les poissons , les plantes marines & tous les corps flottans sur la mer , & il recueilloit dans un journal toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages , accoutumés seulement à des voyages très courts, ne pouvoient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient. Dans cette vue , quoique le deuxieme jour après leur départ de Gomera ils eussent fait dix-huit lieues , Colomb ne leur en compta que quinze , & employa constamment le même artifice. Le 14 septembre , la petite flotte se trouvoit à plus de deux cens lieues à l'ouest des isles Canaries , plus loin de terre qu'aucun vaisseau d'Espagne n'avoit été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire , mais à

Craintes
& alarmes de
son équipage.

1492.

un degré plus ouest , différence qui croissoit à mesure qu'ils avançaient. Cet effet aujourd'hui familier , quoique sa cause soit demeurée parmi les mysteres de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués , remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un océan inconnu & sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les loix de la nature sembloient s'altérer , & le seul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout-à-fait. Colomb , avec autant de présence d'esprit que d'adresse , inventa sur le champ une explication de ce phénomène qui , sans le contenter lui-même , parut si plausible à ses gens , que leurs murmurent s'apaisèrent & leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest , à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques & sous quelques degrés de latitude en dehors.

Ces vents toujours fixes le poufferent avec une rapidité si soutenue ,

qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cens lieues des Canaries, il trouva la mer tellement couverte de plantes, qu'elle ressembloit à une prairie d'une vaste étendue; & elles étoient en quelques endroits si épaisses, que la marche du vaisseau en étoit retardée. Les inquiétudes & les alarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginèrent qu'ils étoient arrivés aux dernières bornes de l'océan navigable, & que ces herbes épaisses alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachotent des écueils dangereux ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux (1) voltiger autour du vaisseau, & diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage, & conçut quelque esperance.

Le premier octobre, l'amiral se

Ces
craintes
s'aug-
mentent.

(1) Voyez la NOTE XIII,

1492.

trouva selon son estime , à sept cens soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries ; mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendu du chemin qu'ils avoient déjà parcouru , il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cens quatre-vingt-quatre lieues de faites , & heureusement pour Colomb , son propre pilote & ceux des autres vaisseaux n'étoient pas assez instruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois semaines en mer , toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre , & ils avoient fait beaucoup plus que les navigateurs avant eux n'avoient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes , tirés du vol des oiseaux & d'autres circonstances , les avoient trompés. Les espérances de trouver la terre , dont l'artifice de leur commandant les avoit amusés , ou que leur propre crédulité leur inspiroit , s'étoient toutes dissipées , & sembloient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentoient souvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation ni d'autre matiere

de discours & de raisonnement , que le but & les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression , d'abord sur les plus ignorans & les plus timides, & passant par degrés aux plus instruits & aux plus résolus , la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée: Ils s'éleverent contre la crédulité inconsiderée de leurs souverains qui avoient eu assez de confiance aux vaines promesses & aux conjectures hasardées d'un misérable étranger , pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu , & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long - tems un aventurier qui les menoit tête baissée à une perte certaine ; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer ; en même - tems ils annonçoient la

2492.

crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

Adresse
de Co-
lomb à
les cal-
mer.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avoit remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance & de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de son ame, il se montra toujours avec un visage gai, & affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus & qui en attend de plus grands encore. Quel-

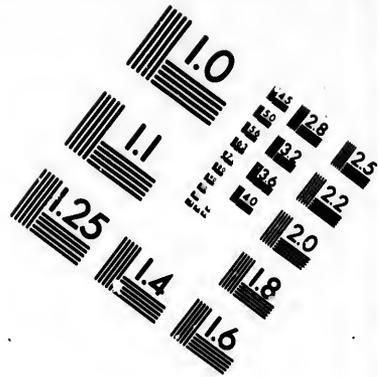
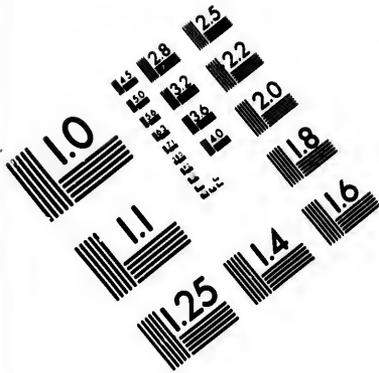
que
inst
D'a
biti
mag
& d
En
de l
dign
leur
ter u
but
& d
de t
gens
leurs
fort
d'un
à ref
ainfi
près
suad
que-
A
appa
sembl
l'esp
com
vola

quelques fois il employoit l'adresse & les insinuations pour adoucir les esprits. D'autrefois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée & des richesses qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs souverains, si par leur lâche conduite ils faisoient avorter une entreprise si noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens séditionnaires, étoient fortement contenus par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque-tems à sa conduite.

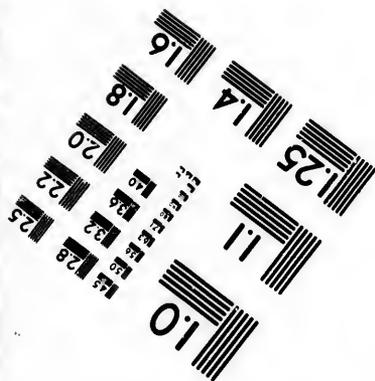
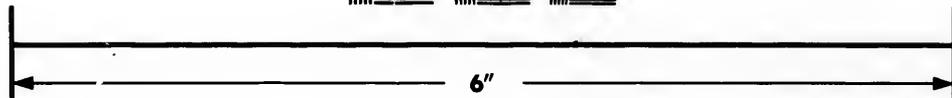
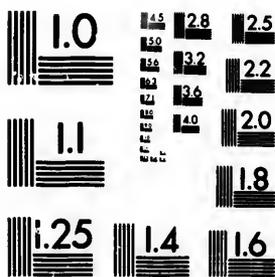
A mesure qu'ils avançaient, les apparences du voisinage de la terre sembloient plus certaines & rendoient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençoient à paroître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb suivant

Nous
velles
alarmes





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1492.

encore en cela l'exemple des navigateurs Portugais , que le vol des oiseaux avoit guidés dans leurs découvertes , changea sa direction & porta au sud-ouest. Mais après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès , & ne voyant depuis un mois entier que le ciel & l'eau , les matelots perdirent tout-à-fait l'espérance. La crainte se reveilla avec plus de force ; l'impatience , la rage , le désespoir éclaterent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers qui avoient jusquelà partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise , & avoient soutenu son autorité , se rangerent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont ; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral ; on exige qu'il reprenne sur le champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il seroit inutile d'essayer encore & les insinuations & les raisons qui n'auroient point d'effet après avoir été employées si souvent , & qu'il étoit impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout senti-

Danger
d'une ré-
volte.

de des naviga-
 e vol des oi-
 leurs décou-
 tion & porra
 es avoir tenu
 nouvelle route
 ant depuis un
 l & l'eau, les
 ut-à-fait l'es-
 reveilla avec
 ence, la rage,
 sur tous les
 ation fut per-
 oient jusques-
 e de Colomb
 ntreprise, &
 torité, se ran-
 ipage. On s'af-
 nt sur le pont;
 des menaces à
 reprenne sur
 rope. Colomb
 utile d'essayer
 ions & les rai-
 nt d'effet après
 si souvent, &
 le ramener par
 es hommes en
 eint tout senti-

ment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus appaiser une révolte devenue si violente & si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuaissent de le suivre & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cette intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne (1).

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb & quelque'impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardoit pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la

1492.
 Situation
 critique
 où se
 trouve
 Colomb;

Apparem-
 ces flat-
 teuses du
 succès,

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramusium*, vol. III, pag. 81.

1492

terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond, & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication. Les troupes d'oiseaux étoient en plus grande quantité, & composées non-seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'especes qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roseau flottant qui sembloit fraîchement coupé, & une piece de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenoient un aspect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud, & durant la nuit le vent venoit inégal & variable. Colomb ... si persuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre, que le soir du onzieme jour d'octobre, après une priere générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, & veiller toute la nuit, de peur d'être poussé à la côte. Dans ce moment de crise & d'attente personne ne ferma les yeux. Tous

resterent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espéroit découvrir cette terre désirée depuis si long-tems.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château-d'avant, observa une lumiere à quelque distance, & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la distingua fort bien, & appellant Salcedo, commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement comme si elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier terre, terre, de la *Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires; mais on avoit été si souvent trompé par des apparences qu'on y croyoit plus difficilement, & qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquietude & l'impatience. Le jour arriva enfin, & les doutes & les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord, une isle plate & verdoyante garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de la *Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour

1492.

On découvre la terre,

Vendredi
12 Octobre.

1492.

remercier Dieu, & les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versoit des larmes de joie; on se félicitoit mutuellement. Les actions de grâces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Espagnols se jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute & du respect qu'il leur inspiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur insolence, qui lui avoient causé tant de peine & d'inquiétudes, & qui avoient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & insulté, ils le regarderent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humain pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens.

Première
entrevue
avec les
naturels
du pays.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées

équipages des
joignirent à
é. On verfoit
se félicitoit
ons de graces
ent suivies de
oit au com-
ls se jetterent
vec toutes les
ils avoient de
qu'il leur inf-
ent pardon de
incrédulité &
i lui avoient
l'inquiétudes,
e d'obstacles à
ussi bien con-
nt enfin d'une
omme que tout
menacé & in-
t, dans la cha-
a, comme inf-
é d'une sagacité
u'humain pour
a deffein si fort
tous les fiecles

toutes les cha-
mes & armées

s'avancerent vers l'isle, enseignes dé-
ployées, au son d'une musique mi-
litaire & avec tout l'appareil guerrier.
A mesure qu'on approchoit de la
côte, on la voyoit se couvrir d'ha-
bitans attirés par la nouveauté du
spectacle, & dont les attitudes & les
gestes exprimoient l'étonnement &
l'admiration des objets extraordinaires
qui frapportoient leurs yeux. Colomb
fut le premier Européen qui mit le
pied dans le nouveau monde qu'il
venoit de découvrir. Il débarqua,
richement habillé, l'épée à la main,
ses compagnons à sa suite, tous baife-
rent la terre, après laquelle ils sou-
piroient depuis si long-tems. Ils éle-
verent un crucifix, & se prosternant,
remercièrent Dieu du succès heureux
de leur voyage. Ils prirent ensuite so-
lemnellement possession du pays pour
la couronne de Castille & de Léon,
avec toutes les formalités que les
Portugais avoient coutume d'ob-
server dans les découvertes qu'ils fai-
soient (1).

(1) *Vie de Colomb, chap. 22, 23. Herrera, decad. 1, Lib. 1, cap. 13.*

1492.
 Leur
 étonne-
 ment ré-
 ciproque.

Pendant toutes ces cérémonies ; les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence & avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenoient rien , & dont ils ne prévoyoit pas les suites. L'habillement des Espagnols , la blancheur de leur peau , leur barbe , leurs armes , tout les étonnoit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'océan , qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des ailes , & qui portoient au loin un bruit terrible semblable à celui du tonnerre , & accompagné d'éclairs & de fumée , les frapperent d'une telle terreur qu'ils commencèrent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur , & comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe , les arbustes , les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le sol paroissoit de bonne qualité , mais ne présentoit presque aucune marque de culture. Le climat sembloit

érémonies ;
 ironnés d'un
 s du pays,
 e & avec ad-
 quelles ils ne
 dont ils ne
 es. L'habille-
 blancheur de
 leurs armes,
 grandes ma-
 ces étrangers
 l'océan, qui
 r sur les eaux
 i portoient au
 mblable à celui
 pagné d'éclairs
 pperent d'une
 mmencèrent à
 ux hôtes com-
 dre supérieur,
 du soleil des
 terre.
 n'étoient guere
 ets qu'ils avoient
 e, les arbuistes,
 férés de ceux
 bissoit de bonne
 ntoit presqu'au-
 ture. Le climat
 sembloit

sembloit chaud aux Espagnols eux-
 mêmes, quoiqu'extrêmement agréa-
 ble. Les habitans étoient dans toute la
 simplicité de la nature, entierement
 nus; leurs cheveux noirs, longs &
 droits flottoient sur leurs épaules, ou
 étoient attachés en tresses autour de
 leur tête. Ils n'avoient point de barbe,
 & tout le reste de leur corps étoit ab-
 solument sans poil. Leur teint étoit de
 couleur de cuivre foncé; leurs traits,
 singuliers plutôt que désagréables;
 leur physionomie douce & timide.
 Leurs visages & d'autres parties de
 leur corps étoient bizarrement peints
 de couleurs éclatantes. La crainte les
 tint d'abord dans la réserve, mais
 bientôt ils se familiariserent avec les
 Espagnols, & reçurent d'eux avec
 des transports de joie, des gelots,
 des grains de verre & d'autres ba-
 gatelles, pour lesquelles ils donnerent
 en échange quelques provisions & du
 fil de coton, la seule marchandise de
 quelque valeur qu'ils pussent fournir.
 Vers le soir, Colomb retourna à ses
 vaisseaux, accompagné par un grand
 nombre d'insulaires dans leurs bateaux
 qu'ils appelloient *Canots*, faits d'un

1492.

seul tronc d'arbre , mais qu'ils manioient avec une adresse surprenante. Ainsi dans cette premiere entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié & à la satisfaction des uns & des autres : ceux-ci éclairés & ambitieux, se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ; les premiers, simples & sans desiance, ne prévoyant pas les calamités & la désolation qui s'approchoient de leurs contrées.

Colomb
prend les
titres d'a-
miral &
de vice-
roi.

Colomb qui prit dès-lors les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi, appella l'isle qu'il ventic de découvrir *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnerent. C'est l'une des isles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois milles à l'ouest de *Gomera*, d'où la petite escadre avoit pris son point de départ, & seulement de quatre degrés plus méridionale ; ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'ouest qu'il avoit voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposoit.

RE

is qu'ils ma-
e surprenante.
e entrevue des
onde avec ceux
ssa en témoi-
satisfaction des
x-ci éclairés &
déjà de grandes
r'ils pouvoient
es régions ; les
sans défiance,
calamités & la
choient de leurs

ès-lors les titres
& de vice-roi,
oit de découvrir
st plus connue
ahani que les na-
. C'est l'une des
Bahama. Elle est
s milles à l'ouest
a petite escadre
e départ, & seu-
egrés plus mé-
rouve combien
carté de la route
voulu suivre,
re à le conduire
posoit.

DE L'AMÉRIQUE, LIV. II. 195

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'isle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas-là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours d'après la théorie qu'il s'étoit faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador étoit une des isles que les géographes décrivoient comme située dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant observé que la plupart de ces insulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal: Ils lui montrèrent le sud, & lui firent comprendre par signes que l'or abondoit dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étoient le but de son voyage, & qui pouvoient le dédommager des peines qu'il avoit souffertes & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui ser-

1492.
Il s'avan-
ce vers le
sud.

(1) Pet. Mart. *Epist.* 135.

1492.

vir de guides & d'interprètes lorsqu'ils auroient appris un peu d'espagnol, & ces hommes simples regarderent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il décou-
vre Cuba

Il découvrit différentes isles, & prit terre à trois des plus considérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, de *Ferdinand* & de *Isabelle*. Mais comme le sol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or, & recevoit par-tout la même réponse, qu'il étoit apporté du sud. En suivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les isles qu'il avoit déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines & de montagnes, de rivieres, de bois & de plaines; de sorte qu'il douta si c'étoit une isle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris sur son bord, lui donnerent le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande riviere avec sa petite escadre, & tous

les habitans s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avoit résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols avec un des insulaires de San-Salvador, pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapportèrent que le sol étoit meilleur & mieux cultivé que dans les isles qu'on venoit de découvrir, qu'outre beaucoup de hûtes éparfes, ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans; que les naturels, quoique nuds, leur paroissoient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avoient été reçus avec le même respect; qu'on leur avoit baisé les pieds & qu'on les avoit honorés comme des êtres descendus du ciel; qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine dont le goût ressembloit à celui de la chataigne rôtie, & une espece particuliere de bled appelé *maiz*, qui paroissoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine; qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupède, qu'une es-

1492.

pece de chien qui ne pouvoit pas aboyer, & un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit, enfin qu'ils avoient observé parmi ces peuples quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

Ses conjectures à cet égard.

Ces députés avoient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servoit de parure se trouvoit à *Cubanacan*. Ils entendoient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte & son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parloient du grand Kan, & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc-Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque tems à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba jusqu'à l'extrémité orientale de

(1) *Vie de Colomb*, chap. 24, 28. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* 1, *cap.* 14.

l'isle; mais quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontroit à chaque pas & de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui, par leur nouveauté, frappoient vivement son imagination (1), il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons & remplir l'attente des souverains qui l'employoient. Les naturels aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal, que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la simplicité des indigènes, indiquèrent à l'est une isle qu'ils appelloient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarasser des signaux que lui faisoit l'amiral, pour lui ordonner de diminuer de voiles, jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1492.
Il décou-
vre l'isle
d'Hispa-
niola.

Colomb retardé par des vents con-
traires , ne put pas gagner Hayti
avant le 6 décembre. Il donna au
premier port où il aborda , le nom
de *Saint - Nicolas* , & à l'isle même
celui d'*Hispaniola* , en l'honneur de
la nation qu'il servoit : c'est la seule
contrée , parmi celles qu'il a dé-
couvertes , qui ait conservé le nom
qu'il lui avoit donné. Comme il ne put
ni rejoindre *la Pinta* , ni établir aucun
commerce avec les habitans quis'é-
toient enfuis dans les bois en montrant
une grande frayeur , il quitta tout de
suite *St-Nicolas* , & suivant le côté du
nord de l'isle , il entra dans un havre
qu'il appella la *Conception*. Là il fut
plus heureux. Ses gens se saisirent
d'une femme qui s'enfuyoit. Après
l'avoir traitée avec beaucoup de dou-
ceur , Colomb la renvoya avec quel-
ques-unes des bagatelles qu'il s'étoit
apperçu déjà qu'on estimoit beacoup
dans ce pays. Le compte que cette
femme rendit à ses compatriotes de
l'humanité de ces étrangers & de
tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire,
l'admiration qu'exciterent en eux les
petits présens qu'elle avoit rapportés

& qu'elle leur montrait avec transport, le desir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes, & déterminèrent plusieurs d'entr'eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité & leurs desirs furent satisfaits. Ces peuples ressembloient beaucoup à ceux de Guanahani & de Cuba. Même nudité, même ignorance, même simplicité. Ils paroissoient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étoient doux, crédules & si timides qu'il étoit aisé de prendre un grand ascendant sur eux, d'autant plus que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avoit fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espece d'êtres au-dessus de l'espece humaine, & descendus immédiatement du ciel. Ils avoient beaucoup d'or qu'ils recevoient de leurs voisins, & ils l'échangerent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre & des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étoient également satis-

1492.

faites , chacune regardant l'échange comme très - avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays , qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple simple , porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes , & suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montroient pour lui beaucoup de respect. Son maintien étoit grave & composé. Il avoit de la dignité avec ses gens , & une grande politesse avec Colomb & les Espagnols. Il donna à l'Amiral quelques plaques d'or assez minces & une ceinture d'un travail curieux , & il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présens (1).

Colomb , toujours occupé à découvrir les mines d'or ; continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication , pour savoir où elles étoient situées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao* , à quelque

(1) *Vie de Colomb* , chap. 32. Herrera , *decad. 1* ; *Lib. I* , *cap. 15* , &c.

l'échange
pour elle.
un cacique
arriva avec
avoit con-
porté dans
s de quatre
nd nombre
nt pour lui.
n mainten.
Il avoit de
une grande
& les Es-
ral quelques.
& une cein-
x, & il en
satisfaction
).
occupé à dé-
ontinua d'in-
els du pays
voir quelque
voir où elles
rdoient tous
e montagnes
, à quelque

distance de la mer, & à peu près vers l'est. Frappé de ce mot qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux isles du Japon par Marc Paul & par quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, & se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étoient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appella *Saint-Thomas*, & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puissant appelé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit par la suite, étoit un des cinq souverains qui se partageoient l'isle. *Guacanahari* envoya sur le champ des députés à Colomb, qui lui présentèrent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu; le cacique le faisoit inviter en même-tems à venir au lieu de sa résidence, près du havre appelé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince qui, se conduisant

1492.

avec plus de dignité, sembloit mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus, rendirent à Colomb un compte si favorable du pays & des habitans, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que Guacanahari lui proposoit.

Il perd
un de ses
vaisseaux.

Dans ce dessein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent & une mer très-calme. La multitude de ses occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelques repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mouffe sans expérience, & le vaisseau emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout étoit dans la confusion & le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe, & d'aller jeter une ancre à la poupe; mais au lieu d'obéir, ils voguerent vers la *Nigna*, qui étoit environ à une demi-lieue de-

bloit mé-
. Les dé-
rent à Co-
e du pays
entit avec
à l'entre-
roposoit.
e de Saint-
vec un bon
e. La mul-
e lui avoit
eux depuis
ers minuit
pos, après
au pilote,
le quitter.
bri de tout
usse fans ex-
empporté par
e un rocher.
lla Colomb.
ut étoit dans
oir. Lui seul
esprit. Il or-
ts de se met-
d'aller jeter
mais au lieu
ers la *Nigna*,
emi-lieu de

là. Il voulut faire couper les mats pour soulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaisseau s'étoit ouvert près de la quille, & faisoit tant d'eau que sa perte devint inévitable. Le calme de la mer & le secours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, empêcha que personne ne pérît. Aussitôt que les infulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aiderent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur. Aussitôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder : suivant ses ordres on les déposa tous

1492.

dans un même endroit, & il y plaça des sentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine distance, & l'empêchoient non-seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenoit à ces étrangers devenus ses hôtes (1). Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (2).

Détresse
où il se
trouve.

Colomb avoit en effet besoin de consolation : il étoit séparé de la *Pinta* & ne doutoit pas que le traître Pinson n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites, & de lui dérober auprès de la reine la gloire & la récompense qui lui appartenoit à si juste titre. Il demuroit avec un seul vaisseau, le plus petit & le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste & à reporter en Europe un si

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Herrera, *decad. 1, Lib. I, cap. 18.*

grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances étoit alarmante , & toutes ensemble remplissoient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le desir de prévenir Pinson & de combattre les impressions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Espagne , ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaisseaux , & l'opinion qu'il avoit prise de la bonté du pays & de la douceur des habitans le confirmèrent dans la pensée qu'il avoit eue de laisser une partie de sa troupe dans l'isle , afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnols pussent apprendre leur langue , étudier leurs dispositions , examiner la nature du pays , aller à la recherche des mines , préparer l'établissement d'une colonie qu'il projettoit de ramener , assurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens , tous l'approuverent , & soit pour se reposer des fatigues d'un long voyage , soit légèreté naturelle aux navigateurs , soit l'espérance d'amasser de grandes richesses dans un

Il se résout à laisser une partie de son équipage dans l'isle.

1492.

pays qui paroissoit les promettre ; plusieurs s'offrirent volontairement à rester à Hispaniola.

Il obtient
le con-
sente-
ment des
habitans.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet, que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il desiroit de savoir pourquoi les insulaires s'étoient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays étoit désolé par les *Caraïbes* qui habitoient quelques isles situées au sud-ouest, nation guerriere & cruelle, qui se plaisoit dans le carnage & qui mangeoit la chaire des prisonniers tombés entre ses mains ; qu'à la premiere apparition des Espagnols, les insulaires avoient supposé que c'étoit les Caraïbes auxquels ils n'osoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au moyen qu'ils employoient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles

enne-
gran-
tème-
tion
imag-
alarm-
Il lu-
Espa-
caciq-
du pu-
quel
laisse
suffis-
les h-
roier-
mais
avoie-
L
l'offr-
d'em-
en sù-
homa-
périe-
On t-
petit-
(de
barq-
On
des

ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, & montra si ouvertement l'impuissance où étoit sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevroit sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique & sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il étoit lui-même, & lui offrit de laisser dans l'isle un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitans des incursions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour se venger des maux qu'ils avoient faits.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, & se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfans du ciel, & supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la Nativité) parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades,

1492.

& on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut achevé en dix jours ; ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce tems Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses & sa libéralité la haute opinion qu'ils avoient des Espagnols , & la persuasion où ils étoient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui méritoient leur injuste indignation. Dans cette vue , en présence d'un peuple nombreux , il disposa ses gens en ordre de bataille , & leur fit voir , par des épreuves innocentes , la bonté du tranchant des sabres Espagnols , la force de leurs piques & les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers , ignorant l'usage du fer , ne connoissant d'autres armes que des flèches de roseau armées d'os de poisson , des sabres & des javelines de bois durci au feu , furent saisis d'é-

DE
tonnem
leur sur
eu le te
tirer les
subite l
qu'ils te
le visag
virent d
boulets
impossi
qui dis
destru
de l'écla
ennemis
Après
de la bi
Espagno
de conf
esprits
destina
dans l'i
d'Arada
en l'inv
avoit re
jestés ca
lonie na
nécessair
fendre. I
dans les

tonnement & de frayeur. Avant que leur surprise & leur crainte eussent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tomberent à terre se couvrant le visage de leurs mains; & lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnans des boulets, ils conclurent qu'il étoit impossible de résister à des hommes qui dispoient de ces instrumens destructeurs, & qui marchotent armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienfaisance & du pouvoir des Espagnols & avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'isle. Il mit à leur tête Diego d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui étoit nécessaire pour subsister & se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se

Instruc-
tions
qu'il don-
ne à ceux
qu'il y
laisse.

1492.

tenir unis ensemble , de montrer une soumission sans réserve au commandement , d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux naturels du pays , de cultiver l'amitié de Guacanahari , mais de ne jamais se mettre en son pouvoir en s'avancant dans l'isle en petites troupes , ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paisible possession du pays , & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même-tems à faire mention de leurs noms au roi & à la reine , & à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux (1).

1493.

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie , il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493 , & faisant voile vers l'est , il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'isle. Le 6 , il aperçut la *Pinta*

(1) Oviedo , *ap. Ramus III* , pag. 82. Herrera , *decad. 1* , *Lib. I* , *cap. 20*. *Vie de Colomb* , chap. 34.

de montrer une
re au comman-
donner aucun
naturels du pays ,
e Guacanahari ,
mettre en son
nt dans l'isle en
en s'éloignant
promit de re-
avec un renfort
état de prendre
e possession du
le fruit de leurs
agea en même-
de leurs noms au
à présenter leurs
r le plus avan-

utes ces précau-
de la colonie , il
Nativité le 4 jan-
t voile vers l'est,
ha la plus grande
la côte du nord
perçut la *Pinta*

mus III, pag. 82.
I, cap. 20. Vie de

DE L'AMÉRIQUE, LIV. II. 213

& la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinçon s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans, & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinçon & de la foiblesse des raisons qu'il apportoit pour sa défense, sentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de compromettre son autorité en l'exerçant toute entière; il étoit d'ailleurs si satisfait de cette réunion qui le délivroit de beaucoup de craintes, que toute mauvaise qu'étoit l'apologie de Pinçon, il la reçut sans objection, & parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinçon avoit visité plusieurs parties de la côte, & tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avoit fait aucune découverte importante.

L'état du vaisseau de Colomb & l'impatience de ses gens le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna* ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisoit eau

1493.

de toute part. Ses compagnons de voyage , après une si longue absence, brûloient du desir de revoir leur pays natal , & de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons , Colomb partit enfin le 16 janvier , & dirigeant vers le nord-est , il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitans des différentes isles qu'il avoit découvertes ; & outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matiere de quelque commerce , des oiseaux inconnus , & d'autres curiosités naurelles propres à attirer l'attention & à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février , & on avoit déjà fait cinq cens lieues sur la mer Atlantique , lorsque des vents violents commencerent à s'élever & continuant de s'accroître , devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux , fut

employé. Mais il étoit impossible de résister à la violence de la tempête ; & comme on étoit loin encore de toute terre, leur perte sembloit inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes ; tous ces moyens étant sans effet & la perte des Espagnols paroissant inévitable, ils s'abandoient au désespoir, & s'atendoient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de si terribles situations, & lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des sentimens plus douloureux encore & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit passer à la postérité, comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu

Conduite
de Co-
lomb.

1493.

de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées, il se retira dans sa chambre & écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avoit suivie, de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts, & de l'établissement de la colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma d'une espece de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de foin, & qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux conserveroit un dépôt si précieux au monde (1).

Il relâche
aux Açores.

Enfin la providence vint à son secours, & sauva une vie réservée à

(1) *Vie de Colomb*, chap. 37. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, cap. 1, 2. Voyez la NOTE XVI.

d'autres

oires des hom-
l'auteur de la
ni eût jamais été
tes réflexions
entiment même
ins touché de
occupé de con-
grandes choses
xécutées, il se
& écrivit sur
abrégé de son
il avoit suivie,
la richesse des
ouverts, & de
colonie qu'il y
suite enveloppé
rée, il l'enferma
de cire qu'il
bouché avec
qu'il jetta à la
que quelqu'ac-
rveroit un dé-
de (1).

ce vint à son
vie réservée à

ap. 37. Herrera,
Voyez la Note

d'autres

d'autres événemens intéressans. Le vent tomba, la mer se calma, & le soir du quinzième jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connoître. On s'aperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie*, une des Açores ou isles occidentales soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb se conduisant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchissemens & tous les secours dont il avoit besoin. Une circonstance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta* qu'il avoit perdu de vue le premier jour de la tempête ne paroissoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux, & que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons revinrent, & il se persuada que Pinson avoit fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui & de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchoit presque au

Tome I.

K

1493.

4 mars.

terme de son voyage & qu'il étoit ce
semble hors de tout danger , une
autre tempête s'éleva presque aussi
violente que la première , & qui ,
après l'avoir balotté deux jours &
deux nuits , le força d'entrer dans le
Tage. Après en avoir demandé la per-
mission au roi de Portugal , il se
rendit à Lisbonne , & quoique les
Portugais pussent assez naturellement
sentir quelques mouvemens de ja-
lousie en voyant une autre nation
entrer avec eux dans la carrière des
découvertes qu'ils croyoient réservée
à eux seuls , & dès les premiers pas
éclipser leur renommée ; Colomb fut
reçu avec toutes les marques de dis-
tinction dues à un homme qui avoit
exécuté une entreprise aussi nouvelle
que grande. Le roi l'admit en sa pré-
sence , le traita avec la plus haute
considération , écouta le récit de son
voyage avec une admiration mêlée
de regret , tandis que Colomb de son
côté jouissoit de la satisfaction de dé-
velopper l'importance de sa décou-
verte , & de prouver la justesse de
ses spéculations aux mêmes personnes
qui , par une ignorance nuisible à

(1)
deca

elles-mêmes & fatale à leur pays; venoient de les rejeter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier (1).

1493.

Colomb impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois & onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens & leurs compatriotes, & savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions singulieres des pays qu'on avoit découverts, l'effusion de la joie fut générale & ne put se contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple en procession solem-

Il retourne en Espagne.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 40, 41. Herrera, *decad. 1, Lib. II, cap. 3.*

1493.

nelle l'accompagna, lui & sa troupe; à l'église, où ils allèrent pour remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès l'expédition maritime la plus longue & la plus importante qui eût jamais été entreprise. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta*, que la violence de la tempête avoit jettée bien loin au nord.

Sa réception.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de son arrivée & de ses découvertes. Ferdinand & Isabelle, également étonnés & ravis d'un succès qu'ils n'espéroient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable & la plus flatteuse, lui mandèrent de se rendre sur le champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition & des circonstances du service signalé qu'il venoit de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens.

sa troupe ;
pour re-
ronné d'un
tion mari-
la plus im-
é entreprise.
Colomb eut
trer dans le
olence de la
ien loin au

Colomb fut de
la reine , qui
onne , de son
ouvertes. Fer-
ilement éton-
ès qu'ils n'es-
répondirent à
e la plus ho-
euse , lui man-
r le champ au-
prendre de lui-
a expédition &
service signalé
ndre. Dans son
, le peuple ac-
ous les endroits
ec admiration &
plaudiffemens.

Ferdinand & Isabelle ordonnerent que
son entrée dans la ville se fit avec
tout l'appareil convenable à un évé-
nement qui alloit donner à leur regne
un si grand lustre. Les hommes qu'a-
voit amenés Colomb des pays qu'il
venoit de découvrir , marchoiēt les
premiers. Leur teint , leur physio-
nomie , la singularité de toute leur
personne les faisoit regarder comme
des hommes d'une espece nouvelle.
Après eux on portoit les ornemens
d'or façonnés par l'art grossier de ces
peuples ; les grains d'or trouvés dans
les montagnes , & la poudre du même
métal recueillie dans les rivieres ;
enfin les différentes productions de
ces pays nouveaux. Colomb fermoit
la marche & attiroit tous les yeux.
On contemploit avec admiration cet
homme extraordinaire , dont le génie
& le courage avoient conduit les Es-
pagnols au travers de mers inconnues,
à la découverte d'un monde nouveau.
Ferdinand & Isabelle le reçurent , assis
sur leur trône , vêtus de tous les or-
nemens royaux , & placés sous un
dais magnifique. A son approche ils
se leverent , & ne permettant pas

1493.

qu'il se mît à genoux pour leur baisser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siege préparé pour lui, & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée, & en même-tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux. Des lettres-patentes confirmèrent pour lui & ses héritiers tous les privilèges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, & à leur exemple, tous les courtisans le traiterent en toute

(1) Voyez la NOTE XVII.

occasion , avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit plus que toutes ces fa-veurs cet esprit actif & entreprenant , toujours occupé de grands objets , ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avoit déjà découverts ; mais aller encore à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattoit toujours de découvrir (1).

Tandis que ces préparatifs se fai-
soient , le bruit de l'expédition & des
découvertes de Colomb se répandoit
& attiroit l'attention de toute l'Eu-
rope. La multitude , frappée d'éton-
nement en entendant dire qu'on avoit
découvert un nouveau monde , ne
pouvoit croire une chose si fort au-
delà de la sphère des idées com-
munes. Les hommes instruits , ca-
pables de concevoir toute l'importan-
ce de ce grand événement & d'en pré-
voir les suites , l'apprirent avec des
transports d'admiration & de joie.

Étonne-
ment que
causent
ses dé-
couver-
tes.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 42, 43. Herrera,
decad. 1 ; Lib. II , cap. 3.

1493.

Ils en parloient avec ravissement ; ils se félicitoient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoissances , ouvroit au genre humain une moisson nouvelle de recherches & d'observations , & fournissoit désormais à l'homme un moyen de connoître parfaitement la structure & les productions du globe qu'il habite(1). Les opinions se partagerent , & l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts ; on demandoit à quelle division de la terre ils appartenoient. Colomb soutenoit toujours sa première idée , & vouloit qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie , comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment étoit confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'*Inde* , & il avoit rapporté des îles qu'il avoit visitées , une assez grande quantité de ce métal , pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le

(1) P. Mart. *Epist.* 133 , 134 , 135. Voyez la NOTE XVIII.

coron, autre production des Indes orientales, étoit commun dans ces isles. Le piment lui paroissoit être une espece de poivre d'Inde. Il avoit trouvé une racine assez ressemblante à la rhubarbe, qu'il prenoit pour cette drogue précieuse qu'on supposoit alors être une production particuliere des Indes orientales (1). Les oiseaux qu'il avoit apportés, étoient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paroissoit le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminerent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, & Ferdinand & Isabelle leur donnerent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordée à Colomb à son retour (2). Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte & la vraie situation du nouveau monde

Connues
sous le
nom d'In-
des occi-
dentales.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. I, cap. 20*.
Comera, *Hist. cap. 17*.

(2) *Vie de Colomb, chap. 44*.

1493.

mieux déterminée , il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales* , & ses habitans *Indiens*.

Préparatifs pour un second voyage.

Ce nom si séduisant , les échantillons apportés par Colomb de la richesse & de la fertilité de ces pays nouveaux , l'exagération trop naturelle aux voyageurs , que ses compagnons mettoient dans leurs récits , donnerent de si belles espérances , que le goût des découvertes & des entreprises s'anima tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer , ils montrèrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité & à leur ambition , leur faisoit fermer les yeux sur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même , paroissant avoir oublié son caractère précautionné & son éloignement pour les entreprises hardieuses , partageoit l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition , & ils

furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit assez considérable même dans notre siècle, consistoit en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port : il s'embarqua 1500 personnes, parmi lesquelles se trouvoient beaucoup de gentishommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoit rester dans le pays, & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se défendre & pour former un établissement. Ils emportoient toutes les especes d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences & toutes les plantes qui paroïssent devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles & des outils de toutes sortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit (1).

Cependant quelqu'importans & Droits

de l'EC-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. II, cap. 5.*
Vie de Colomb, chap. 45.

1493.
 pagne sur
 le nou-
 veau
 monde,
 confir-
 més par
 le pape.

bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand & Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions, la propriété & la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais & la superstition de ce siècle leur faisoient une nécessité d'obtenir du pape la concession de ces nouvelles terres. On supposoit que le pontife, comme vicaire & représentant de Jésus-Christ, avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, fouillé de tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité, remplissoit alors le siege de Rome. Comme il étoit né sujet de Ferdinand, & que la protection & les secours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de ses desseins ambitieux pour l'élévation de sa famille, il accorda sur le champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien, & qui servoit au contraire à étendre l'autorité & les prétentions des papes, il donna à Ferdinand & Isabelle tous les pays qu'habitoient les infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvroient

dans la suite ; & en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jésus-Christ, il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont il ignoroit la situation & jusqu'à l'existence , loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais comme il falloit éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite en Portugal, il établit pour limites entr'elles une ligne qu'on supposeroit tirée d'un pôle à l'autre , & passant à cent lieues à l'ouest des Açores ; accordant de nouveau , par la plénitude de son pouvoir , aux Portugais , tout ce qui étoit à l'est de cette ligne ; & donnant aux Espagnols tous les pays à l'ouest (1). Ferdinand avoit fait valoir le désir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de sa demande au pape ; & dans la bulle , cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl , Catalan

(1) Herrera , *decad. 1 , Lib. II , cap. 4.*
 Torquemada , *Mon. Ind. Lib. XVII , cap. 3.*

1493.

d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire-apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, & se dévouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui ayant reçu quelques teintures de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solennité, le roi lui-même, le prince son fils & les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On fait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde, n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le desiroient & qu'ils avoient lieu de l'espérer.

Second
voyage
de Co-
lomb.

Ferdinand & Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui leur paroïssoit incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvoient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb étoit extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée, & de suivre la carrière de gloire qu'il s'étoit ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre, & touchant encore à l'isle Gomera, il

porra au sud & s'avança dans cette direction plus qu'il n'avoit fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui regnent entre les tropiques, & fut porté vers une groupe d'isles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avoit déjà découvertes. Le 2 novembre vingt-sixieme jour après son départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *isles du Vent*, à laquelle il donna le nom *Desèada* (la Desirade), à cause du desir que ses gens montreroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint - Jean de Porto - Rico*, & plusieurs autres isles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avoit peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquerent, ils furent reçus d'une maniere qui les convainquit de l'es-

(1) Oviedo, ap. *Ramusium*. III, 85, B.

1493.

prit guerrier & de l'audace des Indulaires, & ils découvrirent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissoient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Il arrive
à Hispaniola le
22 nov.

Colomb étoit trop empressé de favoriser l'état de sa colonie, & de lui porter les secours dont il supposoit qu'elle avoit besoin, pour s'arrêter dans aucune de ces isles. Il continua donc sa route vers Hispaniola (1). Lorsqu'il arriva à la Nativité où il avoit laissé ses trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des transports de joie. Inquiet de leur sort & soupçonnant ce qui leur étoit arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie, s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entierement démoli; des lambeaux d'habillemens Espagnols, des débris de

(1) P. Mart. *dec. d. pag.* 15, 18. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap* 7. *Vie de Colomb, chap.* 46, &c.

leurs armes & de leurs ustensiles répandus autour de lui ; ne laisserent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison (1). Tandis que les Espagnols pleuroient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes , on vit arriver un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après son départ de l'isle. Un commerce suivi avec les Espagnols avoit diminué peu à peu le respect des Insulaires pour eux. Les Européens , par leur mauvaise conduite & leurs violences , avoient bientôt laissé voir qu'ils avoient tous les besoins , toutes les foiblesses & toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb , qui leur en imposoit par sa présence & son autorité , la garnison avoit secoué toute espece de subordination , & oubliant les sages instructions de l'amiral , chaque particulier s'étoit rendu indépendant & s'étoit abandonné , sans aucun frein , à toutes ses fantaisies. L'or , les femmes , les provisions des insulaires étoient devenus la proie de

1493.

Sort des
Espa-
gnols
qu'il y
avoit lais-
sés.

, 18. Herrera,
de Colomb, chap.

(1) *Hist. de cura de los palacios. M. S.*

1493.

ces oppresseurs. Ils s'étoient portés en petites troupes dans toute l'isle , exerçant par-tout leur avidité & leur insolence. Ces violences sans prétextes avoient à la fin lassé la patience & excité le courage de ce peuple , malgré sa douceur & sa timidité. Le cacique de Cibao , dont les Espagnols infestoient sur-tout le territoire , attirés par les mines d'or de ce district , en avoit surpris & fait périr plusieurs qui parcouroient l'isle avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avoit ensuite assemblé ses sujets , & ayant investi le fort , il y avoit fait mettre le feu. Quelques Espagnols avoient été tués en s'y défendant ; le reste avoit péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari , que tous les excès des Espagnols n'avoient pas encore détaché d'eux , avoit pris les armes pour les défendre , & avoit reçu une blessure qui le retenoit chez lui.

Conduite
prudente
de Co-
lomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons ; mais Colomb vit que ce n'étoit pas un moment favorable pour rechercher sa

E
 ient portés
 oute l'isle ,
 idité & leur
 ns prétextes
 ience & ex-
 ple , malgré
 Le cacique
 gnols infes-
 oire ; attirés
 district , en
 rir plusieurs
 ec autant de
 ans n'eussent
 aindre d'eux.
 ses sujets , &
 l y avoit fait
 es Espagnols
 défendant ; le
 rsant un bras
 r à l'ennemi.
 les excès des
 ; encore dé-
 es armes pour
 eçu une blef-
 z lui.
 s Guacanahai
 oupeçons ; mais
 it pas un mo-
 rechercher sa

conduite avec sévérité. Il rejetta donc
 l'avis de plusieurs de ses officiers qui
 vouloient se saisir de la personne
 du cacique , & venger la mort des
 Espagnols en attaquant les insulaires.
 Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer
 de l'amitié de quelque prince du pays,
 pour faciliter l'établissement qu'ils
 projettoient , & leur exposa le danger
 de soulever contr'eux toute l'isle , en
 exerçant une rigueur inutile & dé-
 placée ; au lieu de perdre le tems à
 venger les injures passées , il s'oc-
 cupa des précautions qui pouvoient
 en prévenir de nouvelles. Dans cette
 vue , il fit choix d'une situation plus
 saine & plus commode que celle de
 la Nativité. Il y traça dans une grande
 plaine , voisine d'une large baie , le
 plan d'une ville , & obligeant tous
 les Espagnols de mettre la main à un
 ouvrage d'où le salut commun dé-
 pendoit , les maisons & les remparts
 furent bientôt en état de les loger &
 de les mettre en sûreté. Il donna à
 cette cité naissante , la premiere que
 les Européens fondoient dans le nou-
 veau monde , le nom d'*Isabelle* , en

1493.

l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

Mécon-
tente-
ment que
lui cause
son équi-
page.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés qui pouvoient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité naturel aux Espagnols, sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervoit. Plusieurs d'entr'eux étoient des gentilshommes, qui n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étoient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fautive adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc-Paul ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lors-

(1) *Vie de Colomb*, chap. 51. Herrera; *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 10.

qu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avoient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignoit, & que s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne feroit que par des efforts très-lents & par une longue persévérance de travail & d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jetta dans un abattement voisin du désespoir, & les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçoit de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit chaque jour de différentes parties de l'isle. Ils n'avoient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le tems & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs desirs. L'esprit de révolte devint général & il se fit une conspiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, & envoya les autres

RE
ice la reine
ux si néces-
combattre,
dégoûts &
ouvoient ac-
nt d'une co-
te, mais, ce
nt encore, la
indocilité de
té naturel aux
augmenter par
chaud qui les
tr'eux étoient
ui n'ayant ja-
vail de corps,
tte expédition
peuses & exa-
des premiers
p, ou sur l'idée
mb lui-même,
le Cipango de
d'où Salomon
précieuses qui
son royaume
s. Mais lors-
p. 51. Herrera,

1493.

prisonniers en Espagne. Il y renvoyoit en même - tems douze vaisseaux de transport qui l'avoient accompagné , & demandoit un renfort d'hommes & de nouvelles provisions (1).

1494.
Il examine l'état du pays.
22 mars.

Cependant, pour prévenir l'oïveté qui nourrissoit le mécontentement des Espagnols en leur laissant le tems de penser au renversement de leurs espérances , il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement sous le commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour visiter le district de Cibao , où l'on disoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya , dans cette occasion, tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées , au son d'une musique guerrière , & faisant voltiger un petit corps de cavalerie , tantôt en avant & tantôt à son arrière-garde. Comme c'étoit la première fois que les habitans du nou-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. II, cap. 10, 11.*

y renvoyoit
vaisseaux de
compagné,
d'hommes &

(1).
enir l'oïsveté
entement des
nt le tems de
de leurs es-
fférentes ex-
ur du pays. Il
sous le com-
Ojeda, officier
visiter le dis-
disoit que l'or-
ndance qu'aïl-
ême cette ex-
ande partie de
a, dans cette
lmilitaire pour
es insulaires. Il
oyées, au son
ere, & faisant
s de cavalerie,
ntôt à son ar-
'étoit la pre-
oirans du nou-

lib. II, cap. 10, 11.

veau monde voyoient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur; impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'étoit donné en se soumettant le cheval. Ils imaginerent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un seul corps animé & un être doué de raison. La rapidité de leurs mouvemens leur paroïssoit inconcevable, & ils ne croyoient point qu'on pût résister à leur impétuosité & à leur force. Colomb s'efforçoit ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner aussi leur confiance & leur amitié. Il se conduisoit avec eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse & la justice la plus exacte, & il les traitoit non-seulemant avec humanité, mais avec indulgence. La description que les naturels lui avoient faite de Cibao s'étoient trouvée vraie. Ce pays montagneux & sans culture rouloit l'or dans tous ses ruisseaux, & on y trou-

1494.

voit des grains , dont quelques-uns étoient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre & purifier la mine, étoient des opérations au-dessus de leur industrie , & ils ne faisoient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie & de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en possédoient, ils l'avoient recueilli dans le lit des rivieres ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques , les Espagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province , y éleva un petit fort , auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens qui n'avoient pas voulu croire

(1) Oviedo , *Lib. II* , pag. 90. A.(2) P. Martyr , *decad. pag. 32.*

que

que le pays produisît de l'or , jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux & touché de leurs mains (1).

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao , vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons qui se trouvoient pressés par des besoins de différens genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avoient apporté d'Europe , étoit en grande partie consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu par la chaleur & l'humidité du climat , qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrain & avec si peu d'industrie , qu'à peine en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim , & étoient déjà réduits à une très - petite ration. Ils commençoient en même-tems à être

1494.

Situation
fâcheuse
& mé-
contente-
ment
de la col-
onie.

pag. 90. A.
pag. 32.

que

(1) Herrera , *decad. 1 , Lib. II , cap. 12.*
Vie de Colomb , chap. 52.

Tome I,

L

1494.

attaqués des maladies particulieres à la zone torride , & dont les ravages font toujours plus grands dâns les pays sans culture , où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais & contenu les rivieres dans un lit constant. Effrayés de la violence & des symptômes du mal , ils accusoient Colomb & les compagnons de sa premiere expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola , les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & stérile , où ils alloient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers & des colons les plus distingués adoptoient & répétoient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. *Boyl*, vicaire-apostolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité & toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la subordination. Il employa alternativement les menaces & les promesses ; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontents , que l'espoir de trouver dans les mines de *Cibola* des trésors qui les dédommageroient

de le
roien
venir
Lo.
sa pru
paix,
pourfu
sur-to
trées t
la terre
étoient
parée. L
gouver
Diego,
Il donna
de trou
qu'il cha
parties d
toride d
laissé à
tions tré
qu'ils de
le 24 av
petites b
de cinq
par tout
quels un
sans faire
tante qu

de leurs souffrances , & qui effaceroient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

 1494.

Lorsque Colomb , par ses soins & sa prudence eut ramené l'ordre & la paix , il crut pouvoir quitter l'isle & poursuivre ses découvertes. Il vouloit sur-tout s'assurer si ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues ; ou si elles en étoient une portion absolument séparée. Il donna , en son absence , le gouvernement de l'isle à son frere D. Diego , aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita , qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'isle , & d'y établir l'autorité des Espagnols ; après avoir laissé à l'un & à l'autre des instructions très-détailées sur la conduite qu'ils devoient tenir , il leva l'ancre le 24 avril , avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un voyage de cinq mois entiers , il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé , sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En

Colomb
tente de
nouvel-
les dé-
couver-
tes.

1474.

rangeant la côte sud de Cuba (1), il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites isles qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers & des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre qui ne cessent presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent. Sa troupe excédée de fatigue & de faim, murmuroit, menaçoit, étoit prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de route espee, il étoit obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres & de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasion d'entendre son expérience & ses lumieres, & elles furent le salut de sa petite escadre; mais une si longue fatigue de corps & une application d'esprit si soutenue, l'empôrtant sur la force naturelle de sa constitution, le con-

(1) Voyez la NOTE XIX.

duisirent à une fièvre violente qui se termina par une léthargie dans laquelle il perdit la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (1).

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frere *Barthelemi*, contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés depuis la séparation de deux freres que les mêmes goûts & les mêmes talens unissoient d'un étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce tems aucun commerce l'un avec l'autre. *Barthelemi* après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de *Colomb*, & avoit sçu qu'il se dispoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. *Ferdinand* & *Isabelle* le reçurent avec la considération que méritoit le

27 Sept.
tembre.
A son re-
tour à
Isabelle :
il y trou-
ve son
frere
Barthe-
lemi.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 54. *Herrera*, decad. 1, lib. II, cap. 13, 14. *P. Martyr*; decad. pag. 34, &c.

149¹.

frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services ; & pensant avec raison que ce seroit une grande joie pour Colomb que de le revoir , ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible secours pour les besoins des Espagnols , & ne pouvoient les défendre long-tems des horreurs de la famine. L'isle ne leur fournissoit pas de quoi y suppléer. Ils étoient en même - tems menacés d'un danger plus grand encore & plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita , avoient secoué toute discipline & toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral , ils se dispersoient dans toute l'isle , vivant à discrétion chez les Indiens , pillant leurs provisions , s'emparant de leurs femmes & traitant

D
ces h
toute
litaire
Tan
espère
roient
leurs c
en file
désesp
perçus
plus se
avoien
enviro
constru
droits,
reins. Il
simplem
pour s'y
de ces é
ble , les
imparfa
sur leur
ne leur
la subsis
Indolens
péramm
énergé e

(1) P.

ces hommes doux & paisibles avec toute l'insolence & la tyrannie militaire (1).

 1494.

Tant que les Indiens avoient pu espérer que leurs souffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étoient soumis en silence & avoient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étoient enfin aperçus que bientôt ils ne pourroient plus secouer le joug. Les Espagnols avoient bâti une ville, & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient construit des forts en différens endroits, enclos & semé quelques terrains. Ils paroissoient venus, non plus simplement pour visiter l'isle, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avoient une culture si imparfaite & si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur étoit pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolens & sans activité, d'un tempéramment naturellement foible & énervé encore par la chaleur du climat,

(1) P. Martyr, *de cad.* pag. 47.

1494.

ils se contentoient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisoient pour nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excès. Ces pauvres gens voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables, & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, & qu'ils étoient venus parmi eux pour y chercher à subsister (1). Mais ce n'étoit pas seulement la crainte de voir consommer tous leurs vivres par des hommes aussi voraces, qui leur en faisoit desirer le départ; les injures qu'ils en recevoient tous les jours, augmentoient bien plus encore cette impatience. Après avoir attendu inutilement le départ

(1) Herrera, *deçad.* I, *Lib. II*, cap. 17.

DE
des Esp
éloigne
menace
les exa
étoit n
rage, de
forces n
l'établiss
par la v
Telle
nérales
revint à
justices
voient d
enflam
ractere
pas susce
signal de
à la fois
qui s'éca
pris & ne
du dang
rétablit l
vit de sa
fiance en
cessaire
les Indie
évitée jus
soin : qu

des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étoient menacés , soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans , il leur étoit nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies , & de les chasser de l'établissement qu'ils avoient formé par la violence.

1494.

Telles étoient les dispositions générales des Indiens , lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols , & enflammés d'une rage dont leur caractère doux & patient ne paroissoit pas susceptible, ils n'attendoient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartoient , étoient souvent surpris & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits & rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenoit nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens , ce que Colomb avoit évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelqu'inégal que pût paroître

Guerre
avec les
Indiens.

petite
dignée
n pain
soient
ont les
par les
de l'es-
un des
obres ,
ès. Ces
Espagnol
de plu-
comme
suppo-
onné leur
fournis-
eur faim
nt venus
à subsis-
eulement
mer tous
aussi vo-
desirer le
cevoient
ient bien
ce. Après
le départ

1494.

le combat entre les habitans du nouveau monde, nuds, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches, dont la pointe étoit d'os de poissons, & des Européens accoutumés à la discipline & pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ, pouvoit devenir également funeste. Colomb convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations, assembla tout de suite ses troupes. Elles étoient réduites à un très-petit nombre; les maladies causées par la chaleur & l'humidité du pays avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux

1495.

tiers
mori
étoie
corp
pagn
cens
& vi
doute
menti
partie
n'étoi
redou
timide
si l'on
meura
avoien
monto
histori
homme
leurs e
bois &
tagnes
prendre
plus gr
ne leur
cevoir
leur po

(1, Vi

tiers des premiers aventuriers étoient
 morts & plusieurs de ceux qui restoit
 étoient incapables de service (1). Le
 corps de troupes qui entra en cam-
 pagne consistoit seulement en deux
 cens hommes de pied, vingt chevaux
 & vingt grands chiens : on peut sans
 doute trouver étrange d'entendre faire
 mention de chiens comme faisant
 partie d'une armée ; mais ces animaux
 n'étoient pas les ennemis les moins
 redoutables pour des Indiens nuds &
 timides. Tous les caciques de l'isle,
 si l'on en excepte Guacanahari qui de-
 meura toujours attaché aux Espagnols,
 avoient rassemblé leurs forces qui
 montoient, si nous en croyons les
 historiens Espagnols, à cent mille
 hommes. Au lieu de tenter d'attirer
 leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs
 bois & dans les défilés de leurs mon-
 tagnes, ils eurent l'imprudence de
 prendre leur poste à Vega-Réal, la
 plus grande plaine du pays. Colomb
 ne leur donna pas le tems de s'aper-
 cevoir de leur erreur & de changer
 leur position. Il les attaqua pendant la

1495.

24 mars.

(1) *Vie de Colomb. chap. 61.*

495.

nuit, tems où les troupes indisciplinées font le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée & ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu & la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, & les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble & à leur consternation, qu'ils jetterent bas leurs armes, & laisserent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup. On en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage (1). Le reste perdit dès ce moment tout espoir & toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

On impose une taxe sur les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'isle & à la soumettre, sans trouver aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'isle où l'on trouvoit de l'or, étoient obligés de fournir, tous les

(1) Voyez la NOTE XX.

D
trois
qu'en
autres
livres
taxe r
les Ind
d'exen
onéret
des m
jusqu'a
mais à
puissan
pour r
opérat
très-dé
des pay
garita
en Espa
duite &
ils n'é
lui nu
voyoie
son cré
Fonsca
chargé
affaires
telle pré
des rais
ne font

trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est-là la première taxe régulière qui ait été imposée sur les Indiens, & elle a servi de base & d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartoit en cela des maximes de douceur qu'il avoit jusqu'alors suivies & recommandées; mais à cette époque on intriguoit puissamment contre lui à la cour, pour ruiner son crédit & décrier ses opérations. On rendoit des comptes très-désavantageux de lui-même, & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Espagne; & pour justifier leur conduite & satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnoient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtisans voyoient avec envie sa réputation & son crédit croître de jour en jour. Fonseca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avoit conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raisons que les écrivains du tems ne font pas connoître, qu'il écoutoit

1495.

avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger sans amis, sans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de soutenir son crédit & de réduire ses adversaires au silence, c'étoit de fournir une assez grande quantité d'or, non-seulement pour justifier ce qu'il avoit annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand & Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens, & à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion de la douceur & de l'humanité avec lesquelles il avoit jusqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

Effets funestes de l'établissement de la taxe

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'imposoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hom-

(1) Herrera, *decad. I., Lib. II, cap. 17.*

mes a
l'ind
Ils ét
si rég
servi
pour
cours
l'excè
proje
n'oso
l'opin
vorac
terent
toute
de ma
cines d
& se n
inacce
aband
ennem
ne pro
qu'ils
furent
mités ;
des se
tant de
& leur
dirent
malheu

mes acoutumés à passer leurs jours dans l'indolence sans aucun soin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une industrie si régulière & si continue ; & cette servitude leur parut si cruelle , que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osoient plus combattre , & d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la voracité des Espagnols , ils ne douterent pas du succès. Ils suspendirent toute culture. Ils ne semèrent point de maïs. Ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étoient plantées , & se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes , ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités ; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe & trouverent tant de ressources dans leur industrie & leur intelligence , qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes

é toutes
l'amiral.
ans amis,
ignes de
si forte.
it qu'un
lit & de
ence, c'é-
de quan-
pour jus-
é des ri-
r engager
our suivre
el fut le
oser cette
, & à en
e extrême
a peut dire
il est pos-
ette occa-
humanité
usqu'alors
as (1).
& la pré-
ndiens l'o-
t, étoient
des hom-

1495.

de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; & dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Intrigues
contre
Colomb
à la cour
d'Espa-
gne.

Tandis que Colomb jettoit ainsi les fondemens de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, ses ennemis travailloient sans relâche à le priver de la gloire & des récompenses auxquelles ses services & ses travaux lui donnoient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat mal-sain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente & inquiète. Son attention à conserver la discipline & la subordination, fut appelée rigueur excessive; & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le désordre, furent regardés comme autant d'actes

de cruauté tant de cruauté, qu'on ne pouvoit se charger de le défendre & d'y employer. Sa confiance se confieroit à Aguado, qu'ils prétendoient que sa capacité & leurs intérêts subite, Avice de son tance & ordinaires se voyent n'osoient plois au-écouta av les Espagn me les In & les autre bien ou ma de dissensi cun réglen abus dont l'administr sentit viveroit hum

de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse , qu'on nomma un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola , & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado , valet de chambre du roi , qu'ils proposèrent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite , Aguado déploya dans l'exercice de son ministère , la sotte importance & l'insolence ridicule , ordinaires aux petits esprits lorsqu'ils se voyent revêtus de dignités qu'ils n'osoient espérer & chargés d'emplois au - dessus de leurs forces. Il écouta avidement non - seulement les Espagnols mécontents , mais même les Indiens. il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs , bien ou mal-fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'isle , & ne fit aucun réglemeut qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'administration de Colomb. Colomb sentit vivement combien sa situation seroit humiliante s'il demeurait dans

1495.

le pays où un juge si prévenu observoit toutes ses démarches & affoiblissoit son autorité ; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand & d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'étoit passé, sur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur équité & de leur discernement une décision juste & favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthélemi son frere, avec le titre d'*Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus (1).

Colomb
revient
en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallele du vingt-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 18. *Lib. III*, *cap.* 1.

deuxiem
périence
aux navi
& plus
pour tro
Ce malh
guere re
la part d
la navig
nouveau
l'exposa
infinis,
tinuellen
soufflent
les tropi
ficulté de
sa route
ordinair
min, qu
pas enco
visions
L'équipa
duits à
pour cha
extrême
l'humani
de céder
de ses g
ger les I

deuxieme degré de latitude ; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Ce malheureux choix qu'on ne peut guere regarder comme une faute de la part de l'amiral , dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore dans l'enfance , l'exposa à des dangers & à des travaux infinis , en le forçant de lutter continuellement avec les vents alisés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation , il suivit sa route avec sa patience & sa fermeté ordinaires , mais il fit si peu de chemin , qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin ses provisions commencerent à s'épuiser. L'équipage & lui-même étoient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais dans cette extrême détresse , l'amiral conserva l'humanité de son caractère , & refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui propoisoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord ,

obser-
affoi-
donc la
paigne ,
es yeux
n récit
passé ,
l avoit
ant ob-
discer-
fabora-
e la co-
Barthe-
d' Ade-
verneur.
& qui
de cala-
nomma
la cour
rs très-
Colomb
e de celle
er voya-
est d'His-
u vingt-
cap. 18.

1496.

ou de les jeter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que les pauvres gens étoient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux & ayant droit à partager le même sort. Son autorité & ses remontrances écartèrent ces idées éroces suggérées par le désespoir ; & elles n'eurent pas le tems de renaître, car on vit bientôt la côte d'Espagne, & toutes les craintes & toutes les souffrances disparurent (1).

Sa réception à la cour d'Espagne.

Colomb parut à la cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importans services. Ferdinand & Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations triviales ou mal-fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion ; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 1. *Vie de Colomb*, *chap.* 64.

perles, l'ébandise
qu'il fit,
les propo
tenus fu
soumetta
& en leur
il avoit d
titude de
pour elle
devoir é
qu'il avo
source d
dante, &
ces avan
sentoit s
ludes à d'
me un gar
portantes
quelles le
failliblem
Ces co
méditées
sion, non
étoit flar
toutes les

(1) *Vie*
decad. 1,

perles, le coton & d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avoient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne & en leur imposant une taxe régulière, il avoit donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, & fondé pour elle un revenu qui paroïssoit devoir être considérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre source de richesse encore plus abondante, & quelque solides que fussent ces avantages, Colomb les représentoit seulement comme des préludes à d'autres acquisitions, & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit, & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (1).

Ces considérations attentivement méditées, firent une grande impression, non-seulement sur Isabelle qui étoit flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais

On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie.

I, cap. 1.

(1) *Vie de Colomb. chap. 65. Herrera, decad. 1, Lib. III, cap. 1.*

1496.

sur Ferdinand même qui , ayant rejeté d'abord ses projets , étoit plus disposé à se défier de leur succès. L'un & l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui étoit nécessaire pour en achever l'établissement , & à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde ; dans le second on s'étoit proposé de faire un établissement ; mais les mesures prises pour le former avoient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols & par des incidens imprévus que différentes causes avoient produits. On vouloit dresser & suivre un nouveau plan pour une colonie régulière , qui pût servir de modèle à tous les établissemens semblables qu'on feroit dans la suite. Chaque article fut pesé & réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueroient

Il y en
toutes
en étoit
chaque
lonie.
femme
dans un
avoit c
mier so
subsista
faisoit p
tivateur
ne pens
de la m
ces pro
qui ont
source d
toutes l
pérance
précieu
vertes d
voyoit
dans l'a
mines.
recevoit
sistance

Jusqu

(1) He

Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions, & le nombre en étoit déterminé d'après l'utilité de chaque classe & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit convaincu que dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres, le premier soin devoit être d'obtenir des subsistances par la culture; l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses; & comme toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir, on envoyoit une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1)

Jusques-là ces dispositions étoient

Défaut
dans ce
plan.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 2.*

1496.

sages & convenables à l'objet qu'on avoit en vue ; mais on prévoyoit qu'il seroit bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étoient convaincus n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert, sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vuida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, & les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il étoit pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force & l'auto-

rité

DE
rité de
fois int
ne pouv
tôt dan
duire le
que les
qu'ont é
Europée
ment ad
ressenti
peuvent
cause (1)
Quoiqu
prompte
dinand &
pour tou
avoit pro
mettre à
tardemen
tience d'u
que lui à
à les surr
partie l'e
ces form
pagnols n
saires, &

(1) Her
Touron, F
Tome V.

rité des loix. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique, ne pouvoit manquer de l'infécter bientôt dans toute sa masse, & de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouverent & ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations Européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause (1).

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement & sans peine de Ferdinand & d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution, il essuya des retardemens qui auroient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés & à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, & en partie de l'épuisement

L'armement es-
suié beau-
coup de
retarde-
mens,

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 2*
Touron, *Hist. génér. de l'Amér. 1, pag 51.*

1496.

où se trouvoient les finances par les dépenses excessives qu'avoit occasionné le mariage du fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, & celui de Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (1); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Étonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains à son retour & contents par sa présence, ils laisserent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque de Badajos, ils traverserent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinoit (2), & presque deux ans

(1) *Pet. Mart. Epist.* 168.(2) *Vie de Colomb*, chap. 65.

avant
devoit
en état
L'arr
six vais
assez m
long &
prendre
celles q
Comme
contrée
sud-oue
couverts
arriver,
ou des is
au sud,
ligne & a
pérant de
secours d
riablemen
de cette i
cha d'abo
pêcha tro
de nouve
gagna enf
& contin
trois autre

(1) Herre

avant que la petite escadre dont il devoit prendre le commandement fût en état de mettre en mer (1).

1493.

L'armement consistoit seulement en six vaisseaux d'un port médiocre & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'ils avoient découverts , il se proposoit , pour y arriver , de faire voile des Canaries ou des isles du Cap-verd directement au sud , jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne & alors de tourner à l'ouest , espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée , il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les isles du Cap-verd , & continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de re-

Troisième voyage de Colomb.

30 mai.

4 juillet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III, cap. 9.*

1498.

19 juillet

marquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme ; il éprouva en même-tems une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclatoient ou laissoient écouler la liqueur, & que les provisions se gâtoient (1). Les Espagnols qui ne s'étoient jamais avancés si loin au sud, craignoient que les vaisseaux ne prissent feu, & commençoient à croire ce qu'avoient dit de la zone torride les anciens, qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles & qu'il fût difficile de rester sur le pont.

L'amiral qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire se trouva si épuisé par la fatigue & le défaut du sommeil, qu'il fut faisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le forcèrent de céder aux instances de ses gens, & de changer sa route pour porter au nord.

(1) P. Martyr. *deca.* pag. 79.

ouest & toucher quelque'une des isles Caraïbes où il pourroit se réparer & prendre quelques provisions.

1498.

Le premier août, le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable, en criant terre. On gouverna de ce côté, & l'on découvrit une isle considérable que l'amiral appella isle de la *Trinité*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane près de l'embouchure de l'Orenoque. Cette riviere, quoique du troisieme ou quatrieme ordre pour la grandeur parmi celles du nouveau monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'océan une masse d'eau si énorme & coule avec tant d'impétuosité, que lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui élève & agite les flots d'une maniere surprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'océan sans les y mêler (1). Avant d'avoir pu connoître

Il découvrit le continent de l'Amérique.

(1) Gumilla, *Hist. de l'Orenoque*, tom. I, pag. 14.

1498.

le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées ; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appella *la bouche du dragon*. Lorsque le danger fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si grande riviere ne pouvoit pas être fournie par une isle, & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis si long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits, & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques, & des perles très-belles qu'ils échangeoient volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils sembloient avoir plus d'intelligence & de courage que les

habit
quad
une
L'am
& de
de ce
ordin
verte
radis
avoit
biter
droit
C'est
non-
genre
mond
cette
premi
tinent
fidéra
princi
Le m
manq
l'imp

(1)
10, 11
(2)
Gomer

habitans des isles. On y voyoit des quadrupèdes de différentes espèces, & une variété d'oiseaux & de fruits (1). L'amiral fut si transporté de la beauté & de la fertilité du pays, que plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'étoit-là le paradis terrestre de l'écriture, que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendroit digne d'un si beau séjour (2). C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connoître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte & de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire & la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités & l'impatience de ses gens ne lui per-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 9, 10, 11. Vie de Colomb, chap. 66, 74.*

(2) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 12. Gomera, chap. 84. Voyez la NOTE XXI.*

1498.

30 août.

Etat
d'Hispa-
niola à
son ar-
rivée.

mirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner Hispaniola. En son chemin il découvrit les isles de Cubagua & de Margarita, devenues considérables par la pêche des perles. En arrivant à Hispaniola, il étoit épuisé de fatigues & de maladies; mais les affaires de la colonie étoient dans une situation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un si grand besoin.

Pendant son absence, ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade, en conséquence des conseils que lui avoit donnés Colomb avant son départ, avoit transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu commode de l'autre côté de l'isle. Il avoit jeté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le nouveau monde, & le siege de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir

(1) *Pet. Martyr, decad. pag. 56.*

dans l'inaction & leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'isle que son frere n'avoit pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent par-tout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouverent bientôt le joug si insupportable, que tout redoutables qu'étoient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds & désarmés. Mais pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractère turbulent & une ambition aveugle, le porterent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité,

1498.

Révolte
de Rol-
dan.

1498.

Ils avoient pour but ; disoit-il ; de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne ; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue , afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission ; enfin , il étoit honteux pour des Castillans de demeurer esclaves , soumis & dociles , de trois aventuriers Gênois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent , & une nation voit toujours avec tant de jalousie & de mécontentement l'élévation d'un étranger , que les insinuation de Roland firent une impression profonde sur ses compatriotes ; son rang & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef , & prenant les armes contre l'Adelentade & son frere , ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi , & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de

(1)
8. Vie
chaps 2

se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuèrent de méconnoître l'autorité de l'Adelentade, mais ils exciterent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

Tel étoit le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à St-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries, n'y avoient pas encore paru. Par la maladresse du pilote & la force des courans, ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue, & forcés de se jeter dans un havre de la province de Xaragua, où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelentade; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux Colons.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 5, 8. Vie de Colomb, chap. 74, 77. Gomera, chap. 23. P. Martyr. pag. 78.*

498.

qu'ils amenoient, & qui se rendroient, disoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnemens pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étoient des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oïveté & la licence, & à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adopterent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires s'appercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, & arriverent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds des provisions qu'ils avoient été chargés de porter, étoit tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un foible secours (1).

Le renfort d'hommes qui s'étoit associé à la révolte de Roldan, le ren-

(1) Herrera, *déca.* 1, *Lib. III, cap. 12; Vie de Colomb, chap. 78, 79.*

dit plu
solent
quoiqu
& indig
ne vou
mains.
d'allum
succès
fant les
leurs en
achever
voit au
passions
armes a
infecté
roient f
eux blan
& que t
une gran
tions d'
sa situa
gocier
commer
nifiée à
dans leu
par - là
de renv
qui dem
qui con

dit plus formidable & non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude & indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains. Il trembloit à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affoiblissant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevoit aussi que les préventions & les passions qui avoient fait prendre les armes aux rebelles avoient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuroient fideles, que plusieurs d'entre eux blâmeroient des mesures violentes & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public & le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à tous ceux qui rentreroient dans leur devoir, & ramena en effet par-là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner, ce qui convenoit à ceux que la maladie

1498.
Appaisée
par la
prudence
de
Colomb.

roient,
r terre.
oup de
ner ces
e. C'é-
les pri-
à vivre
& à qui
miliers.
enre de
u'ils ve-
mandans
op tard
nt com-
tant de
int-Do-
le port
Mais le
avoient
ellement
voyage,
voit être
ible se-

si s'étoit
, le ren-
cap. 12;

1498.

ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, & satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi par degrés & sans répandre une goûte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entière, & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1).

1499.

Nouveaux arrangements pour l'établissement des Colons.

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque Colon en différentes parties de l'isle, & l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avoit d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce règlement dans une colonie encore foible, il fut pour ce malheureux peuple la source des plus grandes calamités & des plus

(1) Herrera, *Decad. 1, Lib. III, cap. 13, 14. Vie de Colomb, chap. 80, &c.*

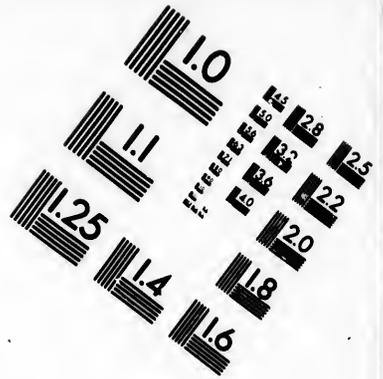
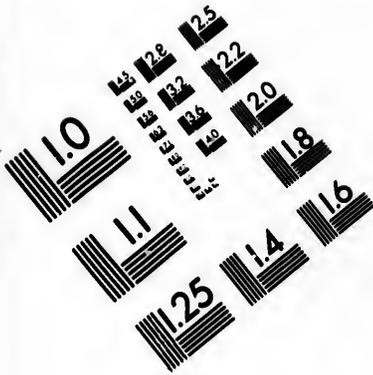
DE
 cruelles
 dans to
 les repa
 diens (1
 effet fur
 Elle emp
 suivre se
 car sa pr
 près de
 gens de
 à cette e
 des affa
 quelque
 pagne, a
 voyage,
 contrées
 carte de
 avoit na
 de l'or,
 ductions
 avoit eu
 du pays
 la cour
 paniola
 mutins,
 dans la c

(1) He
 14, &c.

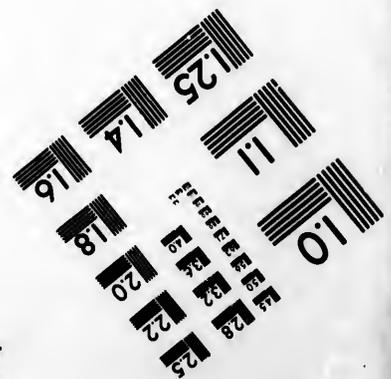
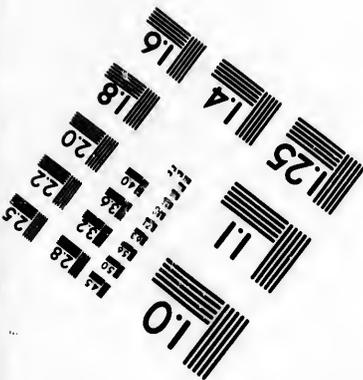
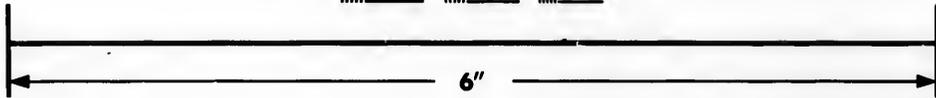
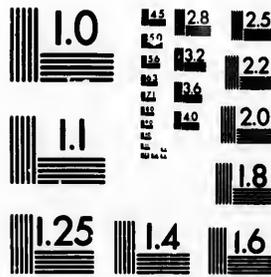
cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens Espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (1). Ce ne fut pas même l'effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frere l'Adelantade & les gens de mer qu'il auroit pu employer à cette expédition. Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avoit découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avoit navigué, & des échantillons de l'or, des perles & des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avoit eues par échange des naturels du pays. En même-tems il fit passer à la cour un récit de la révolte d'Hispaniola, dans lequel il accusoit les mutins, non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pou-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 14, &c.*





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1499.

voient entraîner sa ruine , mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on auroit pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'isle & à étouffer l'esprit de sédition qui , quoique suspendu dans le moment actuel , pouvoit se rallumer avec plus de fureur. Roldan & ses associés ne négligerent pas de leur côté d'envoyer par les mêmes vaisseaux , l'apologie de leur conduite & leur récrimination contre l'amiral & ses freres ; & malheureusement pour l'Espagne & pour Colomb , ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand & d'Isabelle , que l'amiral lui-même (1).

Voyage de Vasco de Gama aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Mais avant de faire connoître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne , nous devons détourner l'attention du lecteur sur d'autres événemens aussi intéressans par eux - mêmes que par leur liaison avec l'histoire du nouveau monde. Pendant que Colomb poursuivoit ses

(1) Herrera , *decad. 1. , Lib. III , cap. 41.*
Benzon , *Hist. Nov. Orb. Lib. 1 , cap. 2.*

DI
diffère
des dé
tugal
& elle
succès
des P
avoien
cet étra
regrets
lation
riere &
mager
avoit fa
cette v
du gén
cesseurs
avoient
Indes o
Espéran
le trône
cadre p
en don
de Gam
ses ver
rage re
qu'on l
me tou
faire de
où la n

différens voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenoit en Portugal où elle s'étoit d'abord montrée, & elle y devenoit plus active. Les succès de Colomb & les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avoient faite en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière & un desir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel qui avoit hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama, homme de naissance, que ses vertus, sa prudence & son courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'escadre, comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes, dans ce siècle où la navigation étoit encore dans

mais d'a-
s mesures
r pousser
proposoit
à perfec-
e l'isle &
ion qui,
moment
avec plus
sociés ne
l'envoyer
l'apologie
imination
; & mal-
ne & pour
s de con-
& d'Isa-
e (1).
noître les
révention
s. devons
cteur sur
ntéressans
ur liaison
u monde.
uivoit ses

I, cap. 41.
cap. 2.

1499.

l'enfance, étoit très-foible, & confiftoit seulement en trois vaisseaux qui n'étoient ni d'un port ni d'une force proportionnée au service qu'on attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoissance des vents alifés & des mouffons régulières qui, dans l'océan Atlantique & dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en quelques-tems de l'année facile, & en d'autres non-seulement difficile, mais presqu'impossible : aussi le tems que Gama avoit choisi pour son départ, étoit le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, & porta au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beaux tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été si long-tems la borne de la navigation des Européens, & retourna ensuite au nord-est le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports, & après plusieurs aven-

tures
donna
dence
l'ancr
Dans
trouv
depuis
confir
avoie
barbar
fances
des E
& leu
& leu
sure q
une sa
homme
s'emb
miner
marqu
quelq
trouv
reçue
rable t
de M
diens.
presqu
duite
riya à

tures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence & à son intrépidité, il jetta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la riviere du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connoissances, sans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur, que par les mœurs & leurs gouvernemens; mais à mesure qu'ils avançoient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer insensiblement & s'embellir, & les traits asiaticques dominer davantage; ils apperçurent des marques de civilisation, & même quelque connoissance des lettres; ils trouverent la religion Mahométane reçue & un commerce assez considérable tout établi, Gama trouva au port de Melinde plusieurs vaisseaux Indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès; & sous la conduite d'un pilote Mahométan, il arriva à Calicut sur la côte de Malabar,

1499

le 22 mai 1498. La richesse, la population, la culture, l'industrie & les arts de ce pays extrêmement civilisé, étoient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais comme il n'avoit avec lui ni les forces nécessaires pour y former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal, & d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 Septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après son départ de ce port (1).

On voit que dans le cours du quinzième siècle, le genre humain fit plus de progrès dans la connoissance du globe que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, foible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, & sa marche fut incertaine & timide. En-

(1) Ramusio, vol. I, pag. 119. D.

D
courag
vantag
ses pr
vigieu
but av
qui lu
mites
avoien
vité de
emplo
traîner
depuis
l'espac
au sud
moins
passé l
hémisp
quaran
Enfin
du siéc
un no
toute
nue. A
abordé
ouvert
région
tion le
cachée
Des é

couragé par le succès , il hafarda davantage & fit de plus grands pas. Par ses progrès même il acquit plus de vigueur , & s'avança enfin vers son but avec une rapidité & une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique , depuis le cap Non au cap Verd , sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans , après avoir passé la ligne & pénétré dans un autre hémisphère , ils s'étoient avancés à quarante-neuf degrés du cap Verd. Enfin dans les sept dernières années du siècle , on avoit découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avoit traversé des mers , abordé à des régions ignorées , & ouvert entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde , une communication long-tems désirée & jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens si merveilleux & si

1499.

inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur, & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites par Colomb seul & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équiper à leurs frais & à leurs risques, des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fa-

ché de rej
la dépen
faisit avec
de faire
tion l'avid
des hom
prendre t
ques. Un
cette esp
jeda. C'é
avoit acc
second vo
réputatio
crédit par
pour équ
l'espéran
ment du
tection p
dajos lui
dans une
ble à la c
& sans av
& à l'aut
par la cap
mit à Oje
monde ;
course, l
journal d
& les car

ché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premières offres de cette espece fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'étoit un fort bon officier qui avoit accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang & sa bonne réputation lui procurerent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajoz lui assuroit un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb & sans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde ; & pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, & les cartes des pays qu'il avoit dé-

1499.

Ojeda
fait la
première
entreprise.

1499.
Mai.

couverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, & suivant servilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, & portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avoit regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Il est suivi par Améric Vespuce.

Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais comme il étoit bon marin & très-habile dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnerent la direction

(1) Herrera, *decaad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 1 ;
2, 3.

principale

princi
de tou
Peu de
muniq
& des
faire à
pressé
voyag
brité,
trer c
mier le
Le voy
seulem
éléganc
il avoi
cieuses
les moe
trées in
premier
monde
vrage si
des hor
merveil
rapidité
tion. Pe
peller c
supposo
price d
anexplic
Tome

principale de toutes les manœuvres & de toutes les opérations du voyage. Peu de tems après son retour il communiqua la relation de ses aventures & des découvertes qu'il venoit de faire à un de ses compatriotes, & pressé de la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Americ étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits, il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la première description du nouveau monde qu'on rendit publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut se répandre avec rapidité & se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué

Qui don-
ne son
nom au
nouveau
monde.

s aucune
servile-
oit tenue,
ria. Il fit
naturels,
t, il alla
onnut une
- delà de
Colomb.
a vérité de
oit regardé
artie d'un
spagne par
que gloire
ec un mé-
qui avoient
tte expédi.

ntilhomme
Ojeda dans
quelle qua-
on marin &
es sciences
, il acquit
mpagnons,
a direction

IV, cap. 1 ;

principale

1499.

cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte, la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Amérique a supplanté celui de Colomb, & le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems, & ne puisse plus être réparée (1).

Voyage
d'Alonzo
Nigna.

La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avoit introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols, mais les premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière avoient été formés sous lui, & devoient à ses leçons les connoissances & l'habileté qui les mettoient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna, qui avoit servi sous l'amiral dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce

(1) Voyez la NOTE XXII.

voyag
but un
térêt g
Nigna
couve
porter
quanti
citer
desir d
blables
Peu
Pinson
lomb da
de Palo
voile de
Espagno
ligne. Il
en aucu
mériqu
Maragn
viere de
gateurs
de Col
pays de
du gran
(1) P.
decad. 1,
(2) He
P. Marty

voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or & de perles, pour exciter dans leurs compatriotes le desir de faire des entreprises semblables (1).

Peu de tems après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, & fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la riviere des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fausse théorie de Colomb, & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (2).

(1) P. Martyr. *decad. pag. 87. Herrera, decad. 1, Lib. IV, cap. 5.*

(2) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 6. P. Martyr. decad. pag. 95.*

1500.
Les Por-
tugais
décou-
vrent le
Bresil.

Dans le cours de cette première année du seizième siècle, cette belle partie de l'Amérique, le Bresil, dont Pinçon s'étoit approché de si près sans y toucher, fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large & s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixième degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'étoit quelque île de l'océan atlantique jusqu'alors inconnue; mais en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisoit partie de quelque grand continent, & cette conjecture se trouva juste. Cette terre étoit la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de

DE
Bresil.
une id
tilité d
il en p
tugal,
bonne
cet évé
attendu
veau m
le fruit
théorie
suivant
avec aut
vérance
tugais no
auroit pu
dont l'es
jourd'hui
la sagacit
pas fait c
ques anné
sard nous
Pendant
tugal faiso
la connois
du globe o

(1) Herre
(2) Herre

Bresil. Il y toucha, & s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol & de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, & dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement, aussi intéressant qu'inattendu (1). La découverte du nouveau monde par Colomb, avoit été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie & guidé par l'expérience, suivant un plan régulier & exécuté avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y auroit conduits (2).

Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs

1500.

Intrigues
contre
Colomb.(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 7.*(2) Herrera, *decad. 1, Lib. VII, cap. 5.*

1500.

pas, lui-même, loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands services, avoit à combattre tous les obstacles & à dévorer tous les dégoûts que pouvoient lui susciter l'envie & la malveillance des gens qui étoient sous ses ordres, & l'ingratitude de la cour qu'il servoit. L'accommodement fait avec Roldan avoit à la vérité désuni & affoibli les mutins, mais sans extirper de l'isle les semences de discord. Plusieurs des mécontents demeuroient armés, & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses freres & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramoient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontents de son administration, avoient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de

ces malheurs porté au contre C infortune rendoient & leurs excédoient Isabelle, détail de justices de que le roi public, i multe, & portunités rages qui punition Ils insulto tout où i reprochant pere visid la nation reuses, qu alloient s l'Espagne, ses peuple contre Co les insinua gereuses d déjà forme

ces malheureux aventuriers avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misere & leur infortune, en excitant la compassion, rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle, de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public, ils les environnoient en tumulte, & renouvelloient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étoient dus, & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral partout où ils les rencontroient, leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étoient qu'un goufre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne, & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte contre Colomb, étoit secondée par les insinuations secretes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans, & qui en-

1500.
Succès
de ses
ennemis
auprès
de Fer-
dinand &
Isabelle.

vioient ses succès & son crédit (1). Ferdinand recevoit volontiers ces accusations & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde & la perspective éloignée des avantages du commerce, étoit tout ce que l'Espagne avoit retiré de ses avantages. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers sentimens de satisfaction & de joie que la découverte avoit causés, & la gloire toute seule n'étoit pas un objet qui pût satisfaire l'ame froide & intéressée de Ferdinand. On entendoit si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne seroit pas sur le champ très-considérable, ne paroiffoit mériter aucune attention. Ferdinand regardoit l'entreprise de Co-

(1) *Vie de Colomb, chap. 85.*

lomb co-
gne, &
conduite
de ce qu'
voit pas
rans. Isab-
bonne op-
lomb, l'a-
fut à la fi-
la violen-
commenç-
générale
véritables
redressés.
Badajos f-
l'animosité
trée.

La rein-
torrent d-
une résolu-
çois de B-
latrava,
Hispanio-
pour rec-
lomb, il
& à pren-
ment de
cussions
possible.

lomb comme ruineuse pour l'Espagne , & s'en prenoit à la mauvaise conduite & à l'incapacité de l'amiral , de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même qui , d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb , l'avoit constamment protégé , fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ses accusateurs , & commença à croire qu'une haine si générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redressés; soupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animosité qu'il avoit toujours montrée.

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie , qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla , chevalier de Calatrava , fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb , il étoit autorisé à le déplacer & à prendre lui-même le gouvernement de l'île , s'il trouvoit les accusations bien fondées. Il étoit impossible à l'accusé d'éviter la con-

1500.

Effets
funestes
de leurs
calom-
nies.

1500.

damnation , lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors appaisé toutes les dissensions de l'isle ; quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité ; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays , ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi , ainsi que de grands avantages aux Colons, Bovadilla , sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services , montra , en mettant le pied à Hispaniola , une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvoit alors absent , saisit tous ses effets comme si Colomb eût été déjà convaincu , se rendit maître par force du fort & des magasins du roi , se fit reconnoître en qualité de gouverneur - général , mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral , & le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite , en lui envoyant en même-tems la copie d'un

DE
ordre
lomb d
Colo
l'ingrat
dinand
momen
dre. Il
souvera
tueux ;
au trôn
violent
vadilla
le fit ar
fers &
Jusques
fortune
caracter
point. F
sa consc
me par l
qu'il avo
horrible
calme ,
même la
dans les
d'autrui.
si popul
privilege
des indie

ordre du roi , qui enjoignoit à Colomb de lui obéir.

1500.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injustice de Ferdinand & Isabelle , n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux ; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge si violent & si évidemment partial. Bovadilla , sans daigner même le voir , le fit arrêter sur le champ, mettre aux fers & traîner à bord d'un vaisseau. Jusques dans cet humiliant revers de fortune , la fermeté qui distinguoit le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience & se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il avoit exécutées , il souffrit cette horrible insulte , non seulement avec calme , mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu si populaire en accordant différens privilèges à la colonie , en donnant des indiens à tous ceux qui lui en de-

Colomb
envoyé
en Espa-
gne les
fers aux
pieds.

Octobre.

1500.

mandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement , que les Colons qui , pour la plupart étoient des gens sans aveu , forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier , firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce & l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattoient de jouir désormais d'une liberté sans bornes , conforme à leur goût & à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb , que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposoit de le charger. Toutes furent reçues , jusqu'aux plus invraisemblables & aux plus absurdes , faites par les gens les plus infâmes. Le résultat de cette information , aussi indécente qu'inique , fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisoit partir en même-tems Colomb & ses deux freres chargés de fers ; & ajoutant la cruauté à l'insulte , il les fit mettre sur différens vaisseaux , les privant ainsi de la consolation qu'ils auroient trouvée dans les secours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'insolence de Bovadilla obtenoient des

habitans
tion générale
moire &
servoit l
tions de C
sentimens
dus à son
mérite. A
du vaissea
ne fut pas
Pisle , qu
sonnier av
lui faire é
injustemen
Colomb a
tion , je po
roi & de l
mandemen
j'ai reçus d
pouillé de
seule peut

Heureuf
Aussitôt q
apprirent d
prisonnier

(1) Vie d
decad. 1, Li
cap. 23. Ovie

habitans d'Hispaniola une approbation générale qui deshonore leur mémoire & leur pays, un homme conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb & étoit touché des sentimens de respect & de compassion dus à son rang, à son âge & à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel étoit l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'isle, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté; leur volonté seule peut me la rendre (1).

Heureusement le voyage fut court. 24 nov.
Aussitôt que Ferdinand & Isabelle M's en-
apprirent que Colomb étoit amené liberté,
prisonnier, ils conçurent quelle im- mais dé-
pouillé
de toute
autorité.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 86. Herrera, *décad.* 1, *Lib. III*, cap. 8-11. Gomera, *hist.* cap. 23. Oviedo, *Lib. III*, cap. 6.

1500.

17 décembre.

pression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avoit exécuté de si grandes choses. On se récrieroit contre l'injustice d'une nation à qui il avoit rendu tant de services, & contre l'ingratitude des souverains dont il avoit illustré le regne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empresserent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimoit à leur réputation; ils donnerent sur le champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'inviterent à venir à la cour, & lui envoyèrent de l'argent pour y paroître d'une manière convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jeta à leurs pieds. Il demeura quelque tems dans le silence, les divers sentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble, & justifia sa conduite par un long discours, où il produisit les preuves les

plus fatigues de sa droiture, ennemis ruinés, sa vie enlevée, son honneur souillé, Ferdinand & Isabelle avoient de respect pour leur chagrin, protestèrent leurs intentions, lomb pour eux, & leur pitié sur le char, afin d'écarter pu favoriser ne rendre, & les prières du vice roi d'Espagne, En Colomb, cette misère les avoit du pouvoir un grand honneur confier à Dieu & le retenir par prétextes

plus satisfaisantes de son innocence , de sa droiture & de la fureur de ses ennemis , qui , non contens d'avoir ruiné sa fortune , travailloient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent , son honneur & sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse , & Isabelle avec une sorte de tendresse & de respect. Ils témoignèrent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé , protesterent qu'on avoit agi contre leurs intentions , & promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance & leur protection. Ils destituèrent sur le champ Bovadilla de son emploi , afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences ; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privileges attachés au titre de vice roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb , ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devoient tout , & le retenant à la cour sous divers prétextes , ils nommerent au gou-

1500.

vernement d'Hispaniola Nicolas d'Orvando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui sembloient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes ames sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture, & s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, & la bassesse de leur conduit l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Partout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avoit été chargé; il les avoit toujours suspendus dans sa chambre, & il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil (2).

Progrès
des dé-
couver-
res.

Le zele des découvertes ne s'éteignoit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 10, 12. *Vie de Colomb*, *cap.* 87.

(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 86, *pag.* 573.

le premi
pagnols.
me de qu
en socié
ayant se
de ses v
d'être u
pagne. I
l'ouest,
& suivan
découvr
vince au
de Terra
jusqu'au
après, O
Americ
voyage.
Bastidas
cha aux
de Basti
celui d'
l'un & l
deur pou
mesure d
une con
mérique
favorabl
fertilité

(1) He

le premier l'avoit excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas, homme de qualité, équippa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arriverent à la côte de Paria, & suivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra firma*, depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de tems après, Ojeda avec son premier associé Americ Vespuce, entreprit un second voyage, & ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route & toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un & l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéroient une connoissance plus étendue de l'Amérique, ils prenoient des idées plus favorables de ses richesses & de sa fertilité (1).

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 11.*

1501.
Ovando
est fait
gouver-
neur
d'Hispa-
niola.

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voyages, qu'on équippa une flotte aux frais du roi, pour porter Ovando à Hispaniola en qualité de gouverneur. Sa présence étoit absolument nécessaire pour arrêter Boyadilla dans ses entreprises & empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même la violence & l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; & pour prévenir les suites qu'il en devoit craindre il faisoit son unique objet de se concilier les Colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes & sans mœurs à connoître la subordination & l'autorité des loix, il leur laissoit une liberté sans bornes, & alloit jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autorisé par

les loix
heure
dénom
avoie
tyran
en pr
étoien
entier
vitude
trop i
moye
celui d
travail
excess
troupe
forçoi
impos
crétio
si peu
un ge
qu'ils
truiso
mes f
il ne f
habita

(1)
&c. C
27. B

les loix mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la misere & à la tyrannie; il les avoit classés & donnés en propriété aux Colons qui lui étoient attachés; de sorte que l'isle entiere étoit réduite à l'état de servitude. L'avidité des Espagnols étoit trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses, que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menoit par troupes aux montagnes, & on les forçoit de fouiller la mine en leur imposant des tâches, réglées sans discrétion & sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, & un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené jusqu'alors, détruisoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles; de maniere que bientôt il ne seroit pas resté trace des anciens habitans de l'isle (1).

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 11*, &c. Oviedo, *Hist. Lib. III, cap. 6, pag. 97*. Benzon, *Hist. Lib. I, cap. 12, pag. 51*.

1500.
Nou.
veaux ré-
glemens
pour la
colonie.

La nécessité d'apporter un prompt remede à ces maux , hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il consistoit en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étoient embarquées deux mille cinq cens personnes , avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie , Bovadilla eut ordre de remettre son emploi & de retourner en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. On ordonna aussi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens ennemis de Colomb , de quitter l'isle. On publia une ordonnance , par laquelle les Indiens étoient déclarés sujets libres de l'Espagne , & l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force & sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs réglemens , tendans à éteindre l'esprit de licence & de mutinerie qui avoit été si funeste à la colonie , & à établir le respect pour l'ordre public.

sans lequ
subsister
Enfin po
que les
faire par
ordonne
endroit
officiers
la moitié

Tand
pour la
la colon
dateur ,
dégoûtar
cour in
& ses se
Il deman
vention
son offic
qu'il av
ment por
loit le p
ses droit
détermin
méconne
contrées

(1) Sol
cap. 12. H

ans lequel aucune société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin pour borner les gains exorbitans que les particuliers étoient supposés faire par le travail des mines , il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit , où il seroit fondu par des officiers publics , qui en retiendroient la moitié pour le roi (1).

Tandis qu'on prenoit ces mesures pour la tranquillité & la prospérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur , il étoit réduit à l'occupation dégoûtante de solliciter auprès d'une cour ingrate ; & malgré son mérite & ses services , il sollicitoit en vain. Il demandoit , aux termes de la convention de 1492 , d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureusement pour lui la circonstance qui parloit le plus fortement en faveur de ses droits , étoit précisément celle qui déterminoit le jaloux monarque à les méconnoître. L'étendue de ces riches contrées & l'importance qu'eiles ac-

1501.

1502.
Dégouts
pour Co-
lomb.

(1) Solorzano , *politica indiana* , Lib. I , cap. 12. Herrera , *decad. 1* , Lib. IV , cap. 12,

1502.

quéroient de jour en jour , faisoient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives & contraires à la bonne politique. Il craignoit de confier à un sujet une autorité qui paroissoit déjà si étendue & qui pouvoit devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle , & sous différens prétextes également frivoles & injustes , ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avoient signé l'un & l'autre. Après avoir consommé deux ans en sollicitations humiliantes , Colomb comprit qu'il lui seroit impossible de vaincre les préventions de Ferdinand , & que ce seroit désormais en vain qu'il réclamerait les droits de la justice & des services rendus , auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Il forme de nouveaux projets de découvertes.

Ces injustices , loin de le décourager , ne l'empêcherent même pas de suivre le grand objet qui avoit mis son génie en activité , & qui l'avoit déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore unique-

D

ment occupé son voyage aux Indes. Il étoit aussi le récit de la découverte par-delà il y avoit qu'aux Indes pourroit quelque cile d'établir cette mer océan. Il étoit situé plein de que déjà d'infirmité d'un jour un nouveau vérifier et plir ainsi toujours tances et faire obt belle les expédition

ment occupé. Ses observations dans son voyage à Paria quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas & de la Cosa, lui faisoient croire que par-delà le continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il seroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture & d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'a-

voir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes, & dont il eût été indécent de méconnoître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connoissoient son mérite, & l'expérience qu'ils avoient faite de ses talens & de sa conduite, étoit pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures, & d'espérer qu'elles se réaliseroient. Une dernière considération très-puissante se joignit à celles-là. La flotte Portugaise, conduite par Cabral, venoit d'arriver des Indes, & la richesse de ses retours donnoit aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avoient pu avoir jusqu'alors de la richesse & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin, étoient florissans par l'industrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems, & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais, dès leurs

leurs
rappo
& rech
dant
promp
deven
de la
n'avoit
tages é
un jou
ne pou
aux Esp
faisoit
Orient
devoir
dangere
Ferdina
pérance
pour l'
Malg
pouvo
Colom
que qu
plus gr
soixant
braver
des cho
n'hésita
ment d
Tom

leurs premiers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses & recherchées, & faire, en les vendant en Europe, des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richesse, tandis que l'Espagne n'avoit que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Espagnols, que l'offre que leur faisoit Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Malgré les avantages que la nation pouvoit attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtimens, dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son

1502.

Son qua-
trième
voyage

1502.

29 juin.

frere Barthelemi & Ferdinand son second fils , l'accompagnerent. Il partit de Cadix le 9 mai , & toucha, comme il faisoit toujours , aux Canaries. De là il se propoisoit de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchoit si mal & étoit en si mauvais état , qu'il fut forcé de toucher à Hispaniola , dans l'espérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avoit transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue , il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés & sur le point de partir pour l'Espagne, Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage & de l'accident qui l'avoit obligé de changer sa route ; & il leur demanda la permission d'entrer dans le havre , non-seulement pour pouvoir négocier l'échange de son vaisseau , mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronostics que son expérience & sa sagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conseilloit en même-tems au gou-

vern
le dé
Ovan
prisa
tance
fert u
à Col
lui de
conno
pouvo
nient
songes
roganc
nonçan
de la
maine.
nuit su
avec u
qui av
toutes
escadre
paigne
dicule
De dix
seulem
Roldan
ennemi
& des
Indiens

verneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejeta sa demande & méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité auroit offert un asyle à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la possession & même la connoissance. Ses avis salutaires, qu'on pouvoit suivre sans aucun inconvénient, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante, l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avoit prévu le danger & pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritoit la ridicule obstination des commandans. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échapperent. Bovadilla, Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des oppresseurs les plus cruels des Indiens, périrent. Toutes les richesses

1502.

qu'ils emportoient, acquises par tant d'injustices & de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cens mille pesos, somme immense en ce tems-là ; & qui eût suffi non-seulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévère de leur conduite, mais même pour obtenir un accueil très-favorable à la cour d'Espagne. Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent, se trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit sauvés des ruines de sa fortune. Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée & si juste de l'innocence d'avec le coupable, & une dispensation si équitable de la peine & de la récompense, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien persécuté, & punissoit les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorans & superstitieux. D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les

perso
génie
établi
dans
avoit
ses en
rible,
mis (1
Col
avoit e
vers le
& dang
vrit G
d'Hond
quelque
qui y ve
Ils lui p
avancés
utiles,
avoit ju
Espagno
presseme
venoit l
comme
trèrent

(1) Ov
decad. 1,
cap. 88.

personnes qui se distinguent par leur génie & leur sagacité , les Espagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité , par ses conjurations & ses enchantemens , cette tempête terrible , pour se venger de ses ennemis (1).

1502.

Colomb quitta bientôt l'isle où il avoit été si mal accueilli , & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuse navigation , il découvrit *Gunaia* , isle voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la grande terre , qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés & plus avancés dans la connoissance des arts utiles , qu'aucune des nations qu'il avoit jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant , avec leur empressement ordinaire , de quel pays venoit l'or , que les Indiens portoient comme ornement , ces Indiens montrèrent l'ouest , donnant à entendre

14 juillet.

(1) Oviedo, *Lib. III*, cap. 7, 9. Herrera, *decad. 1*, *Lib. V*, cap. 1, 2. *Vie de Colomb*, cap. 88.

1502.

que l'or y étoit si abondant , qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans , ce qui l'auroit conduit , en suivant la côte d'Yucatan , au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien , porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, & quoiqu'il prît terre souvent & s'avancât dans l'intérieur , il n'y pénétra pas assez avant pour traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement & il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir , qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la riviere de Belem dans la province de Veragua , sous les ordres de son frere , & de retourner en Espagne

DE

pour e
nécessa
Mais l'e
& d'in
avoit à
gloire d
Europée
mérique
cité for
les arme
braves q
firent pé
& oblige
poste da
plus se m

Cet éc
pagnols e
fut pas le
il fut sui
quels des
exposés.
tempêtes
tonnerres
ses navir
perte. Ses

(1) Herr
&c. *Vie de*
Lib. III, c.

pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire , le priverent de la gloire de former la première colonie Européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcerent les Indiens de prendre les armes , & comme ils étoient plus braves que les habitans des isles , ils firent périr une partie des Espagnols & obligerent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvoient plus se maintenir (1).

Cet échec , le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique , ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux , des tempêtes violentes accompagnées de tonnerres & d'éclairs , mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens mécontents & décou-

1502.

1503.

Il fait
naufrage
sur la côte
de la
Jamaïque

(1) Herrera , *decad. 1 , Lib. V , cap. 5 ;*
&c. *Vie de Colomb , chap. 89 , &c. Oviedo ,*
Lib. III , cap. 9.

1503.

ragés, épuisés de fatigues & manquant de vivres, étoient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres; un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre & avec les deux qui lui restoient il quitta cette partie du continent qu'il avoit nommée dans sa détresse la *Côte des contradictions* (1). De nouveaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'assaillit; ses vaisseaux se heurterent & furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond.

24 juin. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement Européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources & plus actif encore dans

(1) *La costa de los contrastes.*

les
ame
expe
poir
l'hor
rega
êtres
press
besoi
chac
à l'ai
diffic
toien
Avec
seuler
verfe
pagn
tilsho
à Col
d'aller
de tre
en dix
incroy
grande
diens
combe
verneu

(1) C

les dangers extrêmes qui accablent les
 ames foibles , trouva bientôt le seul
 expédient qui pût lui offrir quelque'es-
 poir. Il profita de la douceur & de
 l'hospitalité des habitans du pays qui,
 regardant les Espagnols comme des
 êtres d'une nature supérieure , s'em-
 pressoient de les aider dans tous leurs
 besoins : il en obtint deux canots
 chacun d'un seul tronc d'arbre creusé
 à l'aide du feu , mais si mal faits & si
 difficiles à manœuvrer qu'ils méritoient
 à peine le nom de bateaux. Avec ces
 frêles machines , propres seulement à
 suivre la côte ou à traverser une petite
 baie , Mendès Espagnol , & Fieschi Génois ,
 deux gentilshommes particulièrement
 attachés à Colomb , offrirent courageusement
 d'aller à Hispaniola , voyage de plus
 de trente lieues (1), qu'ils exécuterent
 en dix jours en surmontant des dangers
 incroyables & en éprouvant une si
 grande fatigue que plusieurs des
 Indiens qui les accompagnoient y suc-
 comberent & moururent. Le gouverneur
 d'Hispaniola , loin de les

(1) Oviedo , *Lib. III* , *cap. 9.*

1503.

accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venoient demander des secours. Ovando par une basse jalousie ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant ou leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

1504.

Sa détresse & ses souffrances.

Cependant mille sentimens divers agitoient l'esprit de Colomb & de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendoit du succès du voyage de Mendès & Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque tems, les plus timides commencerent à croire que leurs libérateurs avoient manqué l'isle d'Hispaniola; à la fin on fut généralement

persua
d'espé
ces inf
plus h
son co
dernier
échapp
finir le
sauvage
de leurs
mutiner
la vie
choient
calamité
qu'il av
retirer
malgré s
En mêm
mencerc
jour des
Leur ind
à celle de
& l'oblig
trangers
rable. Ils
des vivre
& en mo
de n'en pl
eût été fat
Tome

persuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'espérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur dernière ressource venoit de leur échapper & ils se voyoient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages , nuds , loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux se mutinerent ouvertement, menacerent la vie de Colomb à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes les calamités ; & se saisissant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens ; ils se retirèrent à un autre endroit de l'isle malgré ses prières & ses remontrances. En même-tems les Insulaires commencerent à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur isle. Leur industrie n'étoit pas supérieure à celle de leurs voisins d'Hispaniola & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux aussi intolérable. Ils commencerent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité & menacerent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie

1504.

dépendoit de la bienveillance des Indiens, & à moins qu'ils ne vinssent à bout de réchauffer l'admiration & le respect que ce peuple simple leur avoit montrés à leur arrivée, leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué plus que tout autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit & augmenta même la haute opinion des Insulaires pour les Espagnols. Ses connoissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y auroit dans peu de tems une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse il assembla autour de lui les principaux Indiens & après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisoit retirer leur affection & leurs secours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étoient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieus, qui a fait & qui gouverne le monde; que ce grand esprit étoit offensé du refus qu'on faisoit de secourir des hommes

D
qui ét
ticulie
ce cri
me n
miere
de fan
emblè
tombe
reçue
férenc
ticulie
& pa
stupide
Mais l
s'obscu
fin de
frappé
ternés
tout d
vivres
conjur
près d
malheu
montr
clipse
éclat,
les Esp
en abo
terent

des In-
vinssent
tion &
ple leur
e , leur
olences
ué plus
acer les
avoient
l'adresse
ggéra un
& aug-
tion des
ols. Ses
lui fai-
dans peu
de lune ,
il affem-
poux In-
reproché
t retirer
rs à des
rd traités
e les Es-
du grand
qui a fait
; que ce
du refus
s hommes

qui étoient les objets de sa faveur particu-
liere ; qu'il se préparoit à punir
ce crime avec sévérité ; que cette mê-
me nuit la lune leur retireroit sa lu-
miere & leur paroîtroit de couleur
de sang , signe de la colere divine &
emblème de la vengeance prête à
tomber sur eux. La prédiction fut
reçue par quelques-uns avec l'indif-
férence & l'incuriosité qui sont par-
ticulieres aux nations de l'Amérique
& par d'autres avec l'étonnement
stupide naturel à des peuples barbares.
Mais lorsque la lune commença à
s'obscurcir par degré & parut en-
fin de couleur de sang , tous furent
frappés de terreur. Ils coururent cons-
ternés à leurs maisons , & revenant
tout de suite à Colomb chargés de
vivres , les mirent à ses pieds en le
conjurant d'intercéder pour eux au-
près du grand esprit & d'écarter le
malheur qui les menaçoit. Colomb se
montra touché de leurs prieres. L'é-
clipse se dissipa ; la lune reprit son
éclat , & dès ce jour non-seulement
les Espagnols eurent des provisions
en abondance , mais les Indiens évi-
terent même avec une attention qui

1504.

alloit jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte (1).

Pendant que cela se passoit, les mutins avoient fait plusieurs tentatives pour gager Hispaniola dans les canots qu'ils avoient saisis, & toutes avoient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents & des courans. Furieux de ce nouveau contre-tems ils se mirent en marche pour l'endroit de l'isle où Colomb étoit resté, en lui préparant de nouvelles insultes & lui faisant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étoient depuis si long-tems, mais pour les épier & reconnoître leur situation; & de peur que la com-

(1) *Vie de Colomb*, chap. 103. Herrera, *decad. 1*, *Lib. VI*, *cap. 5*, 6. Benzon, *hist. lib. I*, *cap. 14*.

passion de
cette missio
quelque se
il avoit d
Escobar,
de Colomb
tructions a
avoit jetté
de l'isle,
dans un pe
le misérabl
voyé une
plimens à
reçu sa r
champ. De
découvert
choit de
rous les t
suadés qu
livrance,
enfin arri
eut dispar
berent da
ment & p
lomb seul
fond du
qu'Ovand
passée, c
lui-même

passion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux, il avoit donné le commandement à Escobar, ennemi cruel & invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle, s'étoit approché du rivage dans un petit bateau, avoit observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains compliments à Colomb, & après avoir reçu sa réponse étoit parti sur le champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle, ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si long-tems attendu, étoit enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tomberent dans le plus horrible abattement & perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de

1501.

ses compagnons. Il leur assura que Mendès & Fieschi étoient arrivés sains & saufs à Hispaniola, qu'ils enverroient incessamment des vaisseaux & qu'il avoit refusé de retourner dans celui d'Escobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils sçurent gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paroissoit occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage & lui rendirent leur confiance (1).

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchoient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient de jour en jour plus extravagantes & leurs desseins plus violens & plus sanguinaires. La fûreté commune exigeoit qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb

(1) *Vie de Colomb*, chap. 104. Herrera, *decad. 1*, *Lib. VI*, cap. 17.

souffrant
pouvoit
frere l'Ad
Les muti
toute esp
fondirent
paré à les
plusieurs
L'Adelant
reux que
leur capit
& le fit p
fuit hont
lâcheté o
solence. E
tiere se so
gea par le
nels à lui
peine la tr
qu'on vi
Colomb a
beaucoup
avec des t
la jalousi
avoit laiss
année exp
calamités.

(1) *Vie*
decad. 1, L

souffrant & affoibli par la goutte ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contr'eux. Les mutins rejeterent avec mépris toute espece d'accommodement & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blassa, le désarma & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur premiere insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb & s'engagea par les sermens les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent avec des transports de joie une isle où la jalousie inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année exposés à toutes les especes de calamités.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 107. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* VI, *cap.* 11.

1504.
13 août.
Il quitte
l'isle &
arrive à
Hispa-
niola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il étoit jaloux & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison & lui accorda toutes fortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévorait son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers pour faire juger ses crimes & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme qui l'avoit traité en tout occasion avec tant d'injustice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits & il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avoit accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé

DE L'
de reven
pouvant
battu par
sept cens
mâts & g
siculté le
lomb y re
de l'évén
pût crain
rir, & av
ressource
dans sa ju
bienveilla
sonne qu
qu'on lui
fer de ses
de ses so
toujours
injuste e
auprès d'
noient po
nutiles. C
triste occ
destiné à
jours. Au
permettr

(1) Vie
deca. 1,

de revenir à Saint - Domingue , ne pouvant plus tenir la mer : l'autre battu par de violentes tempêtes fit sept cens lieues avec des vergues pour mâts & gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venoit de mourir , & avec elle il perdoit la dernière ressource qu'il avoit espéré de trouver dans sa justice , son humanité & sa bienveillance. Il ne restoit plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit faites , le récompenser de ses services & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre il alla à la cour. Ferdinand

1504.

Décemb:

Mort
d'Isabelle.

(1) *Vie de Colomb, chap. 108. Herrera, Decad. 1, Lib. VI, cap. 12.*

1504.

le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs & la restitution de tous les privileges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes & laissa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La santé affoiblie de Colomb donnoit à Ferdinand l'espérance qu'il seroit bientôt délivré de ce sollicitateur importun & cette idée le soutenoit dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit servi avec tant de fidélité & de succès, épuisé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés, & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid le 20 mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours distingué son caractère & avec les sentimens de

e. Co-
 equête
 es op-
 ous les
 nis par
 amusa
 toutes
 ses de-
 nt l'in-
 nis ter-
 foible
 nd l'es-
 délivré
 & cette
 tion de
 ne fut
 e cœur
 onarque
 fidélité
 fatigues
 fuyés,
 étoient
 mb finit
 i 1506
 e année
 la fer-
 stingué
 mens de

Pl. I.





DE
religion
routes le

(1) *Vie*
decad. 1,

DE L'AMÉRIQUE, LIV. II. 333
religion qu'il avoit montrés dans
toutes les circonstances de sa vie (1). 1504.

(1) *Vie de Colomb. chap. 198. Herrera, decad. 1, Lib. VI, cap. 13, 14, 15.*

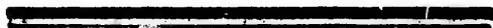
Fin du Livre second.





NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.



NOTE PREMIÈRE, pag. 43.

TYR étoit située à une trop grande distance du golfe arabique ou de la mer rouge, pour qu'il fût possible de transporter par terre les marchandises jusqu'à cette ville; c'est ce qui engagea les Phéniciens à se rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura*, le port de la méditerranée le plus voisin de la mer rouge. C'étoit à Elath, le meilleur port de la mer rouge vers le nord, qu'ils débarquoient les cargaisons qu'ils avoient achetées en Arabie, en Ethiopie ou dans l'Inde. Delà on les transportoit par terre à *Rhinocolura*, dont la distance n'étoit pas fort considérable; & on les embarquoit de nouveau dans ce port pour être transportées à Tyr & ré-

NOTES

parties d
Géogr. é
1128. I
édit. We

Le Pe
mument
de la sci
l'art de la
les plus
transmis
ingénieu
sertation
riple d'
l'édition
à Oxford
n'est qu'
que Grec
Mais M.
Esprit de
M. de Bo
tion infé
Mémoires
&c. ont
des raiso
tibles. R
qu'il a f

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. 335

parties dans le reste du monde. *Stabo. Géogr. édit. Casaub. lib. XVI, pag. 1128. Diodor. Sicul. Biblioth. Hist. édit. Wesselingi, lib. I, pag. 70.*

NOTE II, pag. 49.

Le *Periple d'Hannon*, le seul monument authentique que nous ayons de la science des Carthaginois dans l'art de la navigation, est un des écrits les plus curieux qui nous aient été transmis par l'antiquité. Le savant & ingénieux M. Dodwell, dans une dissertation qu'il a mise à la tête du périple d'Hannon qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Montesquieu, dans son *Esprit des Loix*, liv. XXI, ch. 8, & M. de Bougainville, dans une dissertation insérée dans le *XXVI vol. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, &c.* ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paroissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage,

une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolta de' viaggi, vol. I, pag. 112.* M. de Bougainville a traité le même sujet avec son savoir & son habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, construits d'une manière propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'isle de *Cerné*, qui probablement est l'isle d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monumens de leur puissance & de leur industrie. En partant de *Cerné* & suivant toujours la côte, il arriva en dix-sept jours à un promontoire qu'il appella *la corne de l'occident*, qui sans doute est le *Cap des Palmes*. Delà il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à

nous,

nous,
de l'inté
se trou
par la c
les rapo
Les fait
probabi
douteur
tendent
pendant
fond fil
au sud
lorsque
un nom
les bore
tentiffo
des tam
vant Ra
tique e
excessiv
tenir pe
dans le
soleil i
flambea
du plai
Ramust
endroit
embras
qui arr
Tom

nous , concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées & éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des navigateurs modernes. Les faits mêmes , qui par leur peu de probabilité paroissent devoir rendre douteuse la vérité de cette relation , tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on observe un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'isle de Cerne ; mais que lorsque la nuit étoit venue on allumoit un nombre considérable de feux sur les bords des rivieres , & que l'air retentissoit alors du bruit des fifres & des tambours & de cris de joie. Suivant Ramusio la même chose s'y pratique encore , parce que la chaleur excessive oblige les habitans de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil ils en sortent à la lumiere des flambeaux pour jouer pendant la nuit du plaisir de la musique & de la danse. *Ramusio I , 113 , F.* Dans un autre endroit il représente la mer comme embrasée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanson sur la même

côte, peut expliquer ce passage. « Dès » que le soleil », dit-il, « en se plongeant sous l'horizon avoit ramené » les ténèbres, la mer nous prêtoit » aussitôt sa lumière. La proue du navire en faisant bouillonner ses eaux » sembloit les mettre en feu. Nous » voguions ainsi dans un cercle lumineux qui nous environnoit comme » une gloire d'une grande largeur, » d'où s'échappoit dans le sillage un » long trait de lumière qui nous suivit » jusqu'à l'isle de Gorée ». *Voyage au Sénégal, in-4^o, Paris 1757, pag. 97.*

NOTE III, pag. 30.

Long-tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe le plus intelligent & le plus instruit des historiens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit de son tems si l'Afrique étoit un continent étendu vers le sud, ou si elle étoit entourée de mer. *Polibii hist. lib. III.* Pline assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud & du nord. *Plinii hist. nat. edit. in usum Delph.*

in-4^o.
 teurs a
 de ces
 seroit
 le seco
 pareille
 voyage
 me une
 même
 peut gu
 ment.
 aucune
 chant
 méridio
 XVII,
 curieux
 géograp
 truit su
 à quelc
 équinox
 grand c
 de la m
 interrui
 & il s
 figure,
 tinent s
 vers le
 9. Bri
 nova, p

in-4^o. lib. II, cap. 68. Si ces deux auteurs avoient a outé foi aux relations de ces voyages , le premier ne se feroit pas trouvé dans le doute , & le second n'auroit pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe , mais le traite comme une fable , *lib. II , pag. 155 ;* & même suivant ce qu'il en dit on ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoissance certaine touchant la forme & état des parties méridionales de l'Afrique , *Geogr. lib. XVII , pag. 1180.* Ptolomée , le plus curieux & le plus savant des anciens géographes , n'étoit pas mieux instruit sur les parties de l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale ; car il pensoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer , mais qu'il s'étendoit , sans interruption , vers le pole antarctique ; & il s'est trompé sur sa véritable figure , au point de dire que ce continent s'élargit à mesure qu'on avance vers le sud : *Ptol. Geogr. lib. IV , cap. 9. Brietii parallela Geogr. veteris & nova , pag. 86.*

NOTE IV , pag. 61.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singulière de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaspe & de l'Acesine , deux rivières qui se jettent dans l'Indus , il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivières , & que le pays produisoit les mêmes espèces de fèves qui sont très-communes en Egypte. Il conclut de ces circonstances qu'il avoit découvert la source du Nil , & prépara une flotte pour se rendre en Egypte en descendant l'Hydaspe. *Strab. Géogr. lib. XV , pag. 1020.* Cette singulière erreur ne provenoit pas d'une ignorance de la géographie , particulière à ce monarque seul ; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit avec une attention singulière à l'étude de cette science , & qu'il avoit des cartes ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passoit ; *lib. II ,*

pag. 12
noissan
pas au-
ranée.

Le f
confide
dus , d
plus re
Varen.

Il est
ment e
par un
quelqu
pour c
idées t
cette g
la pren
disting
embou
degré
méridi
isles fo
gitude
jourd'

pag. 120. Mais dans ce siècle les connoissances des Grecs ne s'étendoient pas au-delà des limites de la méditerranée.

NOTE V, pag. 61.

Le flux & le reflux, qui sont très-considerables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomène plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Géogr. vol. I, pag. 251.*

NOTE VI, pag. 66.

Il est probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer si loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelque intérêt de commerce; c'est pour cela que les anciens avoient des idées très-fausSES sur la situation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il distingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-sixieme degré de longitude de son premier méridien, qu'il fait passer par les isles fortunées. Mais sa véritable longitude, prise de ce méridien, est aujourd'hui déterminée, d'après les

observations astronomiques , à cent cinq degrés seulement. Un si grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur aussi considérable que par les rapports infidèles qu'il avoit reçus de ces pays éloignés ; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisoit n'étoient pas fréquens. Ses connoissances étoient encore plus bornées & ses erreurs plus considérables , relativement aux contrées de l'Inde qui sont au-delà du Gange. J'aurai occasion d'observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres , ou la Chine , à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville , un des plus savans géographes modernes , a jetté une grande clarté sur cette matière , dans deux dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. tom. XXXII, pag. 573, 604.*

NOTE VII , pag. 68.

Il est singulier que les découvertes des anciens se soient faites principalement par terre , & celles des modernes par mer. Le goût des con-

quêtes
du con
des se
cieuse
lexand
l'Orien
vriren
qu'on
conno
Lorsq
terre ,
lents
celles
sphere
plus ra
des dé
fassen
férens
termin
mer ,
faire i
Il y a
que le
méri
porté
ses p
ainsi
marq
caps.

quêtes conduisit les premiers & celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon observe judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient; que celles des Romains ouvrirent la route de l'Occident, & qu'on doit à celles de Mithridate la connoissance du nord: *lib I, pag. 26.* Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès en doivent être lents & les opérations bornées; celles qui se feront par mer ont une sphere plus étendue & une marche plus rapide; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers: quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays, & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siècles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que parcourir les côtes & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaste

continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues. Les anciens, qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de ses côtes, excepté celles qui sont baignées par la méditerranée ou par la mer rouge, avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont, suivant Hérodote & Diodore de Sicile, ils ont découvert plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connoissances géographiques resteront donc inexactes & bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manieres de faire des découvertes.

NOTE VIII, pag. 74.

Les idées des anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendoit inhabitable, & leur opiniâtreté à persister dans cette erreur long-tems après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paroître si singulieres & si absurdes qu'il ne sera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point.

& d'
paren
prop
porté
de la p
paroi
ride e
confé
cune
tempé
dire p
le jeu
» mêm
» ques
» que
» chac
» font
» tand
» plus
» du f
» deux
» trale
» tipo
» s'ils
chap.
minus
porair
sentim
pulair

& d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connues des anciens, paroît avoir pensé que la zone torride étoit inhabitable, & que par conséquent il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du sud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune: « vous voyez encore cette » même terre comme ceinte de quel- » ques cercles qu'on appelle zones ; » que les deux extrêmes, qui ont » chacune un des pôles pour centre, » sont toujours hérissées de glaces, » tandis que celle du milieu qui est la » plus grande, est brûlée des rayons » du soleil. Il n'en reste donc que » deux habitables : voici la zone au- » trale dont les peuples étant vos an- » tipodes, sont pour vous commé » s'ils n'étoient pas ». *Songe de Scipion, chap. 6, trad. de M. Debarrett. Geminus, philosophe grec & contemporain de Cicéron, paroît du même sentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans son $\epsilon\upsilon\sigma\alpha\gamma\omega\gamma\eta$ $\alpha\iota\tau\eta$*

φαινόμενα, qui est un traité purement
 scientifique. « Lorsque nous parlons »,
 dit-il, « de la zone tempérée du
 » midi & de ses habitans, & de ceux
 » qu'on appelle antipodes, il faut
 » toujours sous-entendre que nous
 » n'avons aucune connoissance ni re-
 » lation de la zone tempérée du midi,
 » & que nous ignorons si elle est ha-
 » bitée ou non. Mais la figure sphé-
 » rique de la terre & la ligne que
 » parcourt le soleil entre les deux
 » tropiques nous font croire qu'il y
 » a une autre zone, située au midi,
 » qui jouit du même degré de tem-
 » pérature que la zone du nord que
 » nous habitons » : *cap. 13, p. 31.*
 » *Ap. Petavii opus de doct. temp. in quo*
 » *Uranologium sive systema var. aucto-*
 » *rum; Amst. 1705, vol. III.* L'opinion
 » de Pline sur ces deux points étoit la
 » même. « Des cinq parties ou zones
 » qui séparent le ciel, les deux zones
 » opposées qui touchent chacune à
 » l'une des extrémités de la terre à
 » l'endroit de ses poles, dont l'un est
 » appelé septentrional & l'autre auf-
 » tral, ne produisent que des glaçons,
 » & font de ces contrées le séjour

» été.
 » son
 » dor
 » ma
 » fan
 » Le
 » une
 » par
 » du
 » le f
 » brû
 » & c
 » à ju
 » A d
 » ture
 » trê
 » men
 » le p
 » pra
 » dan
 » l'au
 » cor
 » par
 » feu
 » cap
 pas
 « La

» éternel des frimats : par-tout ce
 » sont des ténèbres perpétuelles ,
 » dont l'influence maligne n'est ja-
 » mais corrigée par l'aspect bienfai-
 » sant des signes qui nous regardent.
 » Le seul éclat des neiges y produit
 » une lumière blanchâtre. Quant à la
 » partie de la terre située sous la zone
 » du milieu , qui est celle sous laquelle
 » le soleil fait sa route , incessamment
 » brûlée par le voisinage de cet astre
 » & consumée par ses flammes , c'est
 » à juste titre qu'on la nomme torride.
 » A droite & à gauche de cette cein-
 » ture brûlante , & entre les deux ex-
 » trémités glaciales , il reste unique-
 » ment deux zones tempérées. Encore
 » le passage de l'une à l'autre est il im-
 » praticable , vu l'incendie qui regne
 » dans le ciel constellé d'un bout à
 » l'autre de la ligne. Si donc vous
 » concevez la terre divisée en quatre
 » parties , il est clair que le ciel à lui-
 » seul en retranche trois » : *lib. II ,*
 » *cap. 68 (1)*. Strabon ne s'explique
 pas moins clairement sur cet objet.
 « La partie de la terre qui se trouve

(1) Traduction de M. Poinfinet de Svrj.

» près de l'équateur , dans la zone
 » torride , est inhabitable à cause de
 » l'excessive chaleur » : *lib. II, p. 254* :
 Je pourrois joindre ici l'autorité de
 plusieurs philosophes & historiens
 respectables de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel
 cette doctrine étoit généralement
 reçue , nous devons observer que
 Parménide , comme nous l'apprend
 Strabon , fut le premier qui divisa la
 terre en cinq zones. Il étendoit au-
 delà des tropiques les limites de la
 zone qu'il supposoit inhabitable par
 la trop grande chaleur. Strabon nous
 dit aussi qu'Aristote fixoit les différen-
 tes zones de la même manière qu'elles
 sont marquées par les géographes de
 son tems. Mais les progrès des dé-
 couvertes ayant démontré par degrés
 que plusieurs régions de la terre situées
 entre les tropiques sont non-seulement
 habitables , mais même très-peuplées
 & très-fertiles , cela engagea les
 géographes à renfermer la zone tor-
 rida dans des bornes plus étroites. Il
 n'est pas facile de marquer avec pré-
 cision les limites qu'ils lui donnoient.
 Un passage de Strabon , qui est je-

pense
 qui n'o
 sur ce
 ceux c
 sure d
 thene
 ride co
 à peu
 l'équat
 voient
 noient
 la zone
 plus de
 de l'éq
 Suivan
 deux t
 qui se
 étoient
 que la
 pothés
 doctrine
 torrid
 pouvo
 gardoi
 table ,
 comm
 droits
 que le
 torrid

penſe le ſeul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion ſur ce ſujet, me feroit croire que ceux qui calculoient d'après la meſure de la terre donnée par Eratoſthene, ſuppoſoient que la zone torride comprenoit près de ſeize degrés, à peu près huit de chaque côté de l'équateur; au lieu que ceux qui ſuivoient le calcul de Poſſidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride; c'eſt-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo, lib. II, p. 151.* Suivant la première opinion, environ deux tiers de cette partie du globe qui ſe trouve entre les tropiques étoient habitables, & il n'y en avoit que la moitié ſelon la ſeconde hypothèſe. Avec cette reſtriction, la doctrine des anciens touchant la zone torride paroît moins abſurde, & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une communication avec pluſieurs endroits ſitués entre les tropiques. Lorſque les ſavans parloient de la zone torride, ils la regardoient, ſuivant la

définition des géographes , comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; & comme ils n'avoient presqu'aucune connoissance des contrées plus voisines de l'équateur , ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes postérieurs , fuit la division de Parmenide , & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques anciens qui ont rejeté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque , Pythagore étoit de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Eratosthene & Polybe avoient adopté la même opinion : *lib. II , pag. 154.* Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX , pag. 107.

Le tribunal de l'inquisition , qui

par-to
fairem
progrè
Portug
à regn

Nou
Hackl
de Ref
ques r
d'ouv
de Gu
envoy
IV , p
avoit
domin
prier
tinuer
une si
exclu
pleine
navig
Angl

Le

par-tout où il est établi arrête nécessairement l'esprit de recherche & le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à regner en 1521.

NOTE X, pag. 121.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien Portugais. Quelques négocians Anglois ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II roi de Portugal envoya des ambassadeurs à Edouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avoit acquis par la bulle du pape de dominer sur cette contrée, & pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Edouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais qu'il satisfit pleinement à leur demande, *Hackluit, navigations, voyages & commerce des Anglois, vol. II, part. II, pag. 2.*

NOTE XI, pag. 137.

Le tems de la naissance de Colomb

qui

peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paroît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il étoit né en 1447. *Vie de Christophe Colomb, par Don Ferdinand son fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag. 484, 485.*

NOTE XII, pag. 148.

Les anciens connoissoient la figure sphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre étoit de trois cens soixante degrés, qu'ils divisoient en vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, supposoit que le pays des Seres ou Sinaë, qui étoit le lieu le-

E
plus re
les anc
heures
grés à
passoit
Géogr.
tion ét
Serres c
heures
l'ouest
& la na
été bea
route
Marc
des pa
pango
le Japo
plus à
connu
region.
cap. 2.
tendan
coup p
conclu
dées f
se tro
tions
fondé
Paul

plus reculé de l'Inde que connoissent les anciens, se trouvoit à quinze heures, ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est du premier méridien qui passoit par les isles Fortunées. *Ptolom. Géogr. lib. I, cap. 11.* Si cette supposition étoit bien fondée, le pays des Seres ou la Chine n'étoit qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'ouest des isles Fortunées ou Canaries & la navigation par cette route auroit été beaucoup plus courte que par la route que suivoient les Portugais. Marc Paul dans ses voyages, décrit des pays, principalement l'isle de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon, qui se trouvoient beaucoup plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. lib. II, cap. 70; lib. III, cap. 2.* Suivant son récit, le Japon s'étendant encore plus à l'est, étoit beaucoup plus près des isles Canaries. Les conclusions de Colomb, quoique fondées sur des observations inexactes, se trouvoient justes. Si les suppositions de Marinus avoient été bien fondées, & si les pays que Marc Paul visita avoient été situés à l'est

de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude , la route la plus droite & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'ouest. *Herrera , decad. lib. I , cap 2.* Une connoissance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où est tombé Marinus , en supposant que la Chine se trouve à quinze heures ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est des isles Canaries , & que Ptoloméé même s'est trompé en réduisant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaste empire est de sept heures ou de cent quinze degrés du méridien des isles Canaries. Mais Colomb suivoit les lumieres que son siecle pouvoit lui fournir & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la science de la géographie.

NOTE XIII , pag. 181.

Comme les Portugais , en faisant

leurs
qu'à u
l'Afric
seaux
une g
doien
fance
que fo
vol à
côtes.
Indes
quefo
cens l
mer u
des c
pref. p
tom.
que c
Colo
quelo
que c

L
adren
un d
tion
des

leurs découvertes , ne s'écartoient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique , ils croyoient que les oiseaux dont ils observoient le vol avec une grande attention , ne se hasardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que souvent les oiseaux poussent leur vol à une distance considérable des côtes. En navigant vers les îles des Indes occidentales , on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cens lieues de terre. Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cens lieues des côtes : *Nat. hist. of Carolina , pref. pag. 7. Hist. nat. de M. de Buffon , tom. XVI , pag. 32.* Il paroît donc que cet indice de terre , sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance , n'étoit rien moins que certain.

NOTE XIV, pag. 199.

L'amiral , dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand & Isabelle , décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. « Je découvris » 2

dit-il, « une riviere où une galere
 » peut entrer facilement. Sa beauté
 » m'engagea à la sonder, & je trou-
 » vai depuis cinq jufqu'à huit brassés
 » d'eau. Après avoir remonté cette
 » riviere à une distance confidérable,
 » tout m'engagea à y faire un éta-
 » bliffement. La beauté de la riviere,
 » la limpidité des eaux qui me per-
 » mettoit d'en voir le fond fablon-
 » neux, la grande quantité de palmiers
 » de toute efpece, les plus grands &
 » les plus beaux que j'aie jamais vus,
 » le nombre extraordinaire d'autres
 » arbres magnifiques, les oifeaux, la
 » verdure des plaines, tout cela forme
 » un tableau fi intéreffant que ce pays
 » furpaffe tous les autres autant que
 » le jour furpaffe la nuit en éclat &
 » en lumiere; ce qui m'a fait dire
 » fouvent que je tenterois en vain
 » d'en donner une description exacte
 » à vos majeftés; car ni ma langue ni
 » ma plume ne pourroient rendre la
 » vérité, & le fpectacle de tant de
 » beauté m'étonne au point que je nē
 » fais comment le décrire ». *Vie de
 Colomb, cap. 30.*

Le
 condui
 à cette
 « Le ro
 dinand
 » truit
 » de la
 » & e
 » bord
 » avec
 » déch
 » tout
 » avec
 » le ro
 » fes fi
 » tout
 » serv
 » le v
 » tem
 » larm
 » de r
 » don
 » pui
 » auc
 » pris
 » lefq

NOTE XV , pag. 206.

Le récit que Colomb fait de la conduite sage & humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable, « Le roi », dit-il dans sa lettre à Ferdinand & Isabelle , « ayant été informé de notre malheur, parut touché » de la perte que nous venions de faire » & envoya sur le champ à notre » bord tous les habitans de l'endroit » avec plusieurs grands canots. Nous » déchargeâmes bientôt le vaisseau de » tout ce qui se trouvoit sur le tillac » avec le secours que nous fit donner » le roi , tandis que lui-même avec » ses freres & ses autres parens prirent » tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre , tant sur » le vaisseau qu'à terre. De tems en » tems un de ses parens venoit les » larmes aux yeux me dire de sa part » de ne point m'affliger , & qu'il me » donneroit tout ce qu'il possédoit. Je » puis assurer vos majestés que dans » aucun lieu de l'Espagne on n'auroit » pris autant de soin de nos effets , » lesquels furent déposés dans un en-

» droit près du palais du roi , pour y
 » être gardés jusqu'à ce qu'on eût dé-
 » barrassé les maisons où l'on devoit
 » les transporter. Il fit placer sur le
 » champ des sentinelles armées pour
 » garder ce dépôt pendant la nuit , &
 » les Indiens qui se trouvoient sur
 » la côte se désoloient , comme s'ils
 » avoient partagé notre perte. Ce peu-
 » ple est si doux , si humain & si pai-
 » sible , que j'ose répondre à vos ma-
 » jestés qu'il n'y a pas au monde une
 » meilleure espece d'hommes ni un
 » aussi bon pays que celui - ci. Ils
 » aiment leurs voisins comme eux-
 » mêmes ; leur conversation , qui est
 » la plus douce & la plus affectueuse
 » du monde , est toujours gaie & ac-
 » compagnée d'un sourire. Quoiqu'il
 » soit vrai qu'ils vont tout nuds , vos
 » majestés peuvent être persuadées
 » qu'ils ont plusieurs coutumes fort
 » louables. Le roi est servi avec beau-
 » coup d'appareil , & ses manieres
 » sont si honnêtes qu'on le voit avec
 » un grand plaisir. On n'en trouve
 » pas moins à observer la mémoire
 » étonnante de ce peuple , & le desir
 » qu'il a d'acquérir des connoissances,

» ce c
 » ses
 lomb ,
 Espag
 attent
 voien
 êtres

To
 tel qu
 cieux
 dinan
 de ce
 nous
 de so
 sa pr
 bien p
 sa co
 » tou
 » tro
 » par
 » dor
 » sup
 » déj
 » pér
 » flig
 » qu

» ce qui le porte à s'informer des cau-
 » ses & des effets de tout ». *Vie de Co-*
lomb, cap. 32. Il est probable que les
 Espagnois étoient redevables de cette
 attention officieuse à l'opinion qu'a-
 voient les Indiens que c'étoient des
 êtres d'une nature supérieure.

NOTE XVI, pag. 216.

Tout ce qui nous reste d'un homme
 tel que Colomb doit nous être pré-
 cieux. Une lettre qu'il écrivit à Fer-
 dinand & Isabelle, & où il leur parle
 de ce qui s'est passé à cette occasion,
 nous fournit une peinture frappante
 de son courage, de son humanité, de
 sa prudence, de son amour pour le
 bien public & de son adresse à faire
 sa cour. « J'aurois été », dit-il, « moins
 » touché de ce malheur si je m'étois
 » trouvé seul exposé au danger, tant
 » parce que ma vie n'est qu'un dépôt
 » dont je dois rendre compte à l'être
 » suprême, que parce que je m'étois
 » déjà trouvé plusieurs fois dans un
 » péril éminent. Mais ce qui m'af-
 » fligeoit beaucoup, c'étoit de voir
 » qu'après avoir reçu du Seigneur la

» foi nécessaire pour exécuter une pa-
 » reille entreprise , dans laquelle j'ai
 » eu le bonheur de réussir pour con-
 » vaincre mon adversaire, & pour ac-
 » croître la gloire & la puissance de
 » vos majestés , il plaisoit au Tout-
 » puissant de renverser tous ces pro-
 » jets par ma mort. Cependant ce
 » malheur auroit été moins affligeant
 » pour moi s'il n'avoit pas entraîné
 » la perte de ceux qui m'avoient suivi
 » dans l'espérance d'acquérir une
 » grande fortune , & qui , en voyant
 » le danger où ils se trouvoient , mau-
 » dissoient non-seulement l'idée qu'ils
 » avoient eue de m'accompagner ,
 » mais encore le respect & la crainte
 » que je leur inspirois & qui les em-
 » pêchoit de me quitter , comme ils
 » l'avoient souvent résolu. Mais ce
 » qui mettoit le comble à ma douleur,
 » c'étoit la pensée d'avoir laissé mes
 » deux fils au collège à Cordoue ,
 » sans amis & dans un pays étranger,
 » tandis qu'il étoit très - probable
 » qu'on ne sauroit jamais que j'avois
 » rendu à vos majestés des services
 » assez essentiels pour que mes enfans
 » méritassent leurs bontés. Et quoi-
 que

» q
 » q
 » q
 » d
 » d
 » fa
 » m
 » ét
 » j'a
 » de
 » de
 » qu
 » m
 » pé
 » du
 » fie
 » mo
 » eu
 » cri
 » m
 » de
 » tro
 » fai
 » en
 » mo
 » ter
 » le
 » qu
 » ma
 T

» que je me consolasse par l'espérance
 » que Dieu ne permettroit pas que ce
 » qui devoit tant contribuer à la gloire
 » de son église & qui m'avoit coûté
 » de si grands travaux, restât impar-
 » fait, je pensai cependant que pour
 » me punir de mes fautes, sa volonté
 » étoit de me priver de la gloire que
 » j'aurois pu en recueillir dans ce mon-
 » de. Pendant que j'étois dans cet état
 » de trouble, je songeai au bonheur
 » qui accompagne vos majestés, & il
 » me vint dans l'idée que même si je
 » périffois & que le vaisseau fût per-
 » du, il seroit possible que vous fus-
 » siez par quelque hasard instruits de
 » mon voyage & du succès que j'avois
 » eu jusqu'alors. Dans cette vue j'é-
 » crivis sur un morceau de parche-
 » min, avec toute la briéveté que
 » demandoit la situation où je me
 » trouvois, la découverte que j'avois
 » faite des pays que j'avois annoncés,
 » en combien de jours j'avois achevé
 » mon voyage & quelle route j'avois
 » tenue. Je marquai la bonté du pays,
 » le caractère de ses habitans, j'ajoutai
 » que j'avois laissé les sujets de vos
 » majestés en possession de tous les

» pays que j'avois découverts. Après
 » avoir cacheté cet écrit je l'adressai
 » à vos majestés, & promis mille
 » ducats à celui qui le remettrait ainsi
 » fermé, afin que la récompense pro-
 » mise pût engager l'étranger qui le
 » trouveroit à en donner quelque
 » nouvelle à vos majestés. Je fis alors
 » apporter un grand tonneau, &
 » ayant enveloppé le parchemin d'une
 » toile cirée & ensuite d'une espece
 » de gâteau de cire, je le mis dans le
 » tonneau que je fis jeter à la mer
 » après l'avoir bouché. Tout l'équi-
 » page s'imagina que c'étoit un acte
 » de dévotion. Craignant que ce ton-
 » neau ne fût jamais trouvé, & voyant
 » que nous approchions plus près de
 » l'Espagne, je fis un autre paquet
 » semblable au premier que je plaçai
 » au haut de la poupe, afin que si le
 » vaisseau couloit à fond, le tonneau
 » restât au-dessus de l'eau pour flotter
 » au gré de la fortune ».

NOTE XVII, pag. 222.

Quelques auteurs Espagnols, guidés
 par le petit intérêt de la jalousie na-

tionale , ont cherché à diminuer la gloire de Colomb , en faisant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde , non par ses propres lumieres ou par son génie entreprenant , mais par les instructions qu'il avoit reçues. Selon eux , un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est , fut emporté bien loin à l'ouest sur une côte inconnue , d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté ; tout l'équipage périt de fatigue & de besoin , excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée ; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb , son ami intime , lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avoit faite par hasard , & lui laissa ses papiers qui contenoient le journal de son voyage , lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomera est , je crois , le premier qui ait publié ce conte. *Hist. cap. 13.* Toutes les circonstances en sont destituées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques

auteurs prétendent qu'il appartenoit à un des ports de l'Andalousie , & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere; d'autres disent qu'il étoit Biscayen , & qu'il prenoit la route d'Angleterre; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns ce fut en Portugal; selon d'autres à Madere ou à Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Moufson's Nav. Tracts. Churchill III* , 371. And. Bernaldes ni Pierre Martyr , contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera avec son bon sens ordinaire , passe aussi ce fait sous silence , & Oviedo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. lib. II* , cap. 2. Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelque instruction particuliere , parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'ouest en partant des Canaries. Mais il ne se rap-

pe
let
ran
dir
vo
gio
fut
dan
ren
ma
I
gno
pou
déc
vain
tin
ils n
cett
il é
tand
dans
inve
fou
mai
qui
véri
un
grap
d'un

pellent pas que selon les principes sur lesquels il fondeoit toutes ses espérances de succès, il croyoit qu'en dirigeant sa route vers l'ouest, il devoit nécessairement arriver à ces régions dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre système qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains Allemands l'attribuerent à Martin Behaim, leur compatriote; mais ils ne parlent ni de l'année où il a fait cette découverte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonstance du voyage. *J. Ferd. Stuvénius* dans une dissertation de *vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, soutient vivement le titre de Behaim; mais sans donner la moindre preuve qui puisse servir à le confirmer. A la vérité il y eut dans le quinzième siècle un Martin Boemia, fameux géographe, dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb. *Decad. 1, lib. I,*

cap. 2 ; mais il assure qu'il étoit Portugais & né dans l'isle de Fayal une des Açores. *Ibid. & Decad. 2, lib. II, cap. 19.* Gomera dit que Magellan possédoit un globe terrestre fait par ce Martin de Boemia, sur lequel il avoit tracé la route qu'il supposoit qu'on devoit suivre pour chercher le détroit qu'il a découvert ensuite. *Hist. cap. 19.* Il est donc probable que le nom de cet artiste a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême, & que c'est sur cette supposition qu'ils ont établi leurs prétentions imaginaires.

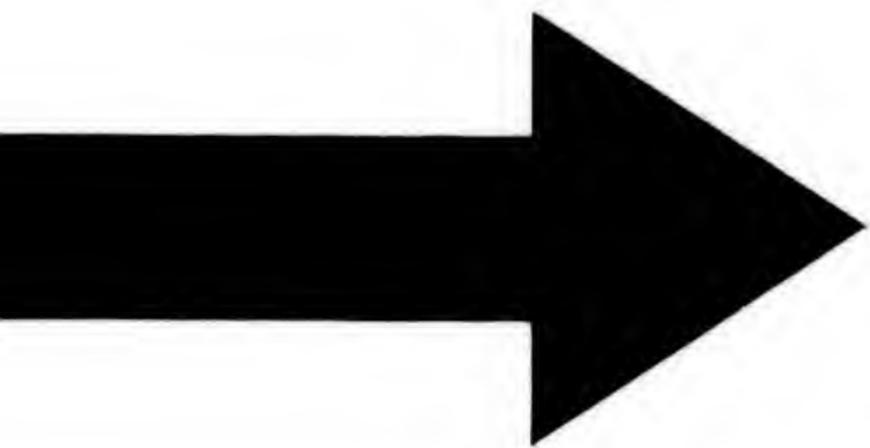
Celles des Gallois ne paroissent pas mieux fondées. Suivant Powell, une dispute s'étant élevée dans le douzième siècle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, touchant la succession de sa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces disputes, se mit en mer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest en laissant l'Irlande au nord, & arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans la province de Galles.

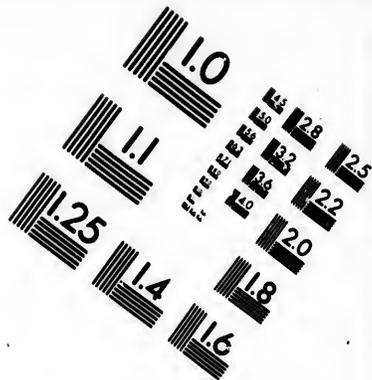
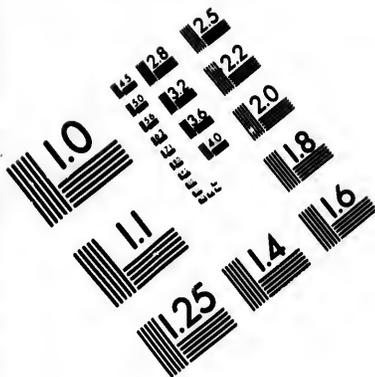
pour y chercher de nouveaux compagnons ; cela se passa , dit-on, vers l'an 1170 , après quoi on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de sa colonie. Il faut observer que Powell , sur le témoignage de qui est fondée l'authenticité de ce fait , a publié son histoire plus de quatre siècles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple aussi grossier & aussi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems , la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement & auroit besoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell & moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des savans plus modernes se sont à la vérité appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees , Barde Gallois , qui mourut en 1477 ; mais il vécut aussi dans un tems trop éloigné de cet événement pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powell. D'ailleurs ses vers , publiés par *Hackluit* , vol. III , pag. 1 , nous apprennent seulement que Madoc mécontent de l'état de ses affaires domestiques , parcou-

rut l'océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais quand même nous admettrions l'histoire de Powell comme authentique, il ne s'en suivroit pas que le pays inconnu, découvert par Madoc en naviguant à l'ouest & en laissant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les connoissances des Gallois dans le douzième siècle, étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madere ou quelque une des isles Hebrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage Gallois & quelques dialectes de l'Amérique, comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre, & dans quelques uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites qu'on ne peut établir aucune preuve sur la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé jusqu'ici que sur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom de *Penguin*.

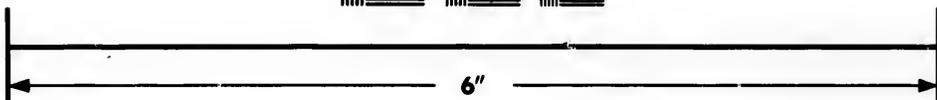
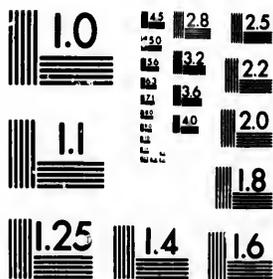
mot qui dans la langue Galloise signifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique, citent ce mot comme un lien irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue Galloise & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais M. Pennant qui nous a donné une description détaillée du Penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espèce ont la tête noire; « de sorte », ajoute-t-il, « que nous devons renoncer à l'espérance fondée sur cette » hypothèse de retrouver dans le nouveau monde la race Galloise ». *Phil. Transact. vol. LVIII, pag. 91, &c.* D'ailleurs si les Gallois avoient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzième siècle, on auroit dû trouver parmi leurs descendans quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit environ trois cens ans après leur émigration, période trop court pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de tems on y ait perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

Les prétentions des Norvégiens à la découverte de l'Amérique paroissent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisoient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse & l'étendue de leurs excursions maritimes. En 873 les Norvégiens découvrirent l'Islande où ils établirent une colonie. En 984 ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent paraillement. Delà quelques-uns de leurs navigateurs s'avancerent vers l'ouest & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport les côtes de ce pays étoient sablonneuses, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helleland* & *Markland*, & ensuite celui de *Winland*, à cause de quelques plants de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raisin. L'authenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, composée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturlufons*, publiée par Perinskiold à Stockholm.

En 1697. Puisque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé sa chronique qu'environ deux siècles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'est plus grossier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lief* son compagnon, pag. 104, 110, 326. Il est impossible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norvégiens sont descendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitième degré de latitude au nord, sur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudson, où certainement les raisins ne sont pas une production du pays. Torseus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en la rectifiant on peut supposer que l'endroit où les Norvégiens descendirent étoit situé au quarante-neuvième degré de latitude. Mais ce n'est pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je serois porté à croire que la situation de Terre-Neuve correspond mieux

avec celle du pays découvert par les Norvégiens , mais ce n'est pas dans une isle stérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet*, dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, pag. 175 , &c. cite plusieurs autres conjectures , mais je ne suis pas assez versé dans la littérature du nord pour les discuter. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si les Norvégiens ont découvert dans le dixième siècle quelque partie de l'Amérique , leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuses , & que la connoissance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, pag. 224.

Pierre Martyr *ab Ageria*, gentilhomme Milanois, qui dans ce tems résidoit à la cour d'Espagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, suivant leur date, dépeint d'une manière fort vive les sentimens dont lui-même & ses savans correspondans étoient affectés : « *Pro lætitiâ*
 » *profuissè te, vixque à lachrymis præ*
 » *gaudio temperasse, quandò litteras*
 » *adspexisti meas quibus, de antipodum*

*in orbe latenti hæc tunc, te certiore feci
 » mi suavissime Pomponi, insinuaſti. Ex
 » tuis ipſe litteris colligo quid ſenſeris.
 » Senſiſti autem, tantique rem feciſti,
 » quanti virum ſummâ doctrinâ inſignitum
 » decuit. Quis namque cibus ſublimibus
 » præſtari poteſt ingeniûs, iſto ſuavior?
 » Quod condimentum gratius? A me
 » facio conjecturam. Beari ſentio ſpiritus
 » meos, quandò accitos alloquor pru-
 » dentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt
 » provinciâ. Implicent animos pecuniarum
 » cumulis augendis miſeri avari, libi-
 » dinibus obſcœni, noſtras nos mentes,
 » poſtquàm Deo pleni aliquandò fueri-
 » mus contemplando, hujusmodi re-
 » rum notiâ demulciamus.». Epist.
 152, Pomponio Læto.*

NOTE XIX, pag. 224.

Les ſavans de ce ſiècle étoient fi
 fortement perſuadés que les pays
 qu'avoit découverts Colomb faiſoient
 partie des Indes orientales, que Ber-
 naldes, curé de Los Palacios, qui
 paroît avoir été un des hommes les
 plus inſtruits de ſon tems dans la coſ-
 mographie, prétend que Cuba n'étoit

pas une île, mais une partie du continent & qu'elle appartenoit à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque tems logea chez lui au retour de son voyage, & il la soutient par plusieurs argumens pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Antoine Gallo, qui étoit secrétaire du magistrat de Gênes vers la fin du quinzieme siecle, a publié un court récit des voyages & découvertes de son compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses *Opuscula Historica de rebus populi genuensis*: il nous apprend d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, étoit qu'une des îles qu'il avoit découvertes ne se trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigara, qui dans les cartes de géographie de ce tems, étoit marquée, sur l'autorité de *Ptolomé*, *lib. VII, cap. 3*, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'Orient; d'où il concluoit, que si quelque continent n'arrêtoit point la naviga-

tion , on devoit trouver un passage court & facile vers cette extrémité orientale de l'Asie , en naviguant à l'ouest. *Muratori scriptores rer. Italicarum* , vol. XXIII , pag. 304.

NOTE XX, pag. 152.

Bernaldes, curé de Los Palacios ; auteur contemporain , dit que cinq cens de ces captifs furent envoyés en Espagne & vendus publiquement comme esclaves à Séville ; mais que le changement de climat & l'impuissance où ils étoient de supporter les fatigues du travail , les firent tous mourir en fort peu de tems. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XXI, pag. 171.

Il paroît que Colomb s'étoit formé des idées singulieres sur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation singuliere des eaux sur la côte de la Trinité , lui firent croire que c'étoit-là la partie la plus haute du globe , & il pensoit que plusieurs circonstances concouroient

à prouver que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent avec respect.

NOTE XXII, pag. 290.

Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens Espagnols de l'Amérique, ni Herrera même n'aient regardé Hojeda ou son

compagnon Vespuce , comme ayant fait la première découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce qui avoit quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais , avoit engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr & Benzoni ; tous deux Italiens , ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé. Martyr étoit un auteur contemporain qui résidoit à la cour d'Espagne & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics ; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique , ni dans ses Décades , qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du nouveau monde , ni dans ses lettres où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son tems. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1641 , & y demeura fort long-tems. Il paroît avoir été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie sa patrie ; cependant il ne parle ni

des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, fuit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le nouveau monde, & d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera, Decad. 1, lib. IV, cap. 2.* Il assure que dans un examen judiciaire de cette matière fait par le fiscal du roi, il fut prouvé par le témoignage de Hojeda lui-même qu'il toucha à Hispaniola en revenant en Espagne à son premier voyage; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix, & qu'ils ne touchèrent à Hispaniola qu'à leur second voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Vespucci, pag. 36. Viaggio secundo, p. 45.* Herrera nous donne dans un autre

en
ci
te
1,
vo
ar
av
d'l
ré
do
l'a
va
pri
14
da
tro
fai
&
fav
no
en
l'a
pre
on
aut
ver
éto
Fo
qu

endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette recherche & tendant au même but. *Herrera, Decad. 1, lib. VII, cap. 5.* Colomb se trouvoit à Hispaniola lorsque Hojeda y arriva, & s'étoit déjà alors reconcilié avec Roldan qui s'opposa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb, chap. 84.* Suivant le rapport de Vespuce il entreprit son premier voyage le 10 mai 1497. *Viaggio primo, pag. 6.* C'étoit dans ce même tems que Colomb se trouvoit à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, & qu'il paroïssoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde se trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une commission à une autre personne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il étoit sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeoit Hojeda & qui lui fit obtenir la permission de

faire le voyage , ne fut rappelé à la cour & rétabli dans sa charge de directeur des Indes qu'à la mort du prince Jean , qui arriva au mois de septembre de l'année 1497, *P. Martyr , Ep. 182* ; c'est-à-dire, plusieurs mois après le tems que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745 , l'abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce *in-4°*. Cet ouvrage qui n'a aucun mérite , est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du nouveau monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale ; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Colomb fut publié en 1510 , & même peut-être plutôt. *Vita di Am. Vesp. pag. 52*, On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné pour la première fois au nouveau monde.

Fin des Notes du Tome premier.

à la
di-
du
s de
Mar-
eurs
pré-
745 ,
une
e qui
aussi
L'au-
e son
nou-
eugle
onale ;
reuve
récit
lié en
lutôt.
ignore
que fut
u nou-

mier.

